« Il est bon de renouveler les sources
d'émerveillement, dit le philosophe.
Le voyage spatial nous a rendu
nos âmes d'enfants. »

FÉVRIER 2030

Ylla

Ils habitaient une maison toute en colonnes de cristal sur la planète Mars, au bord d'une mer vide, et chaque matin on pouvait voir Mrs. K déguster les fruits d'or qui poussaient sur les murs de cristal, ou nettoyer la maison avec des poignées de poudre magnétique qui, après avoir attiré toute la saleté, s'envolait dans le vent brûlant.

L'après-midi, quand la mer fossile était chaude et inerte, les arbres à vin immobiles dans la cour, la petite ville martienne, là-bas, tel un osselet, refermée sur elle-même, personne ne s'aventurant dehors, on pouvait voir Mr. K dans sa pièce personnelle, en train de lire un livre de métal aux hiéroglyphes en relief qu'il effleurait de la main, comme on joue de la harpe. Et du livre, sous la caresse de ses doigts, s'élevait une voix chantante, une douce voix ancienne qui racontait des histoires du temps où la mer n'était que vapeur rouge sur son rivage et où les ancêtres avaient jeté des nuées d'insectes métalliques et d'araignées électriques dans la bataille.

Il y avait vingt ans que Mr. et Mrs. K vivaient au bord de la mer morte, dans la même maison qui avait vu vivre leurs ancêtres depuis dix siècles qu'elle tournait sur elle-même, accompagnant le soleil dans sa course, à la façon d'une fleur.

Mr. et Mrs. K n'étaient pas vieux. Ils avaient la peau

cuivrée, les yeux pareils à des pièces d'or, la voix délicatement musicale des vrais Martiens. Jadis, ils aimaient peindre des tableaux au feu chimique, se baigner dans les canaux aux saisons où les arbres à vin les gorgeaient de liqueurs vertes, et bavarder jusqu'à l'aube près des portraits aux phosphorescences bleues dans le conversoir.

Mais ils n'étaient plus heureux.

Ce matin-là, debout entre les colonnes, Mrs. K écoutait les sables du désert se réchauffer, se liquéfier en une cire jaune qui avait l'air de fuir à l'horizon.

Il allait se passer quelque chose.

Elle attendit.

Elle surveillait le ciel bleu de Mars comme si, d'une seconde à l'autre, il pouvait se ramasser sur lui-même, se contracter, pour expulser quelque étincelant miracle sur le sable.

Rien ne se passa.

Fatiguée d'attendre, elle déambula entre les colonnes embuées. Une pluie fine jaillissait du sommet des fûts cannelés, rafraîchissant l'air brûlant, et retombait en douceur sur elle. Les jours de canicule, c'était comme marcher dans un ruisseau. Des filets d'eau fraîche faisaient miroiter les sols. Elle entendait au loin son mari qui jouait imperturbablement de son livre ; ses doigts ne se lassaient jamais des anciens chants. En secret, elle souhaita que revienne un jour où il passerait autant de temps à l'étreindre et à la caresser comme une petite harpe qu'il en consacrait à ses invraisemblables livres.

Mais non. Elle secoua la tête avec, à peine perceptible, un haussement d'épaules indulgent. Ses paupières se refermèrent doucement sur ses yeux dorés. Le mariage transformait les gens en vieillards routiniers avant l'âge.

Elle se laissa aller dans un fauteuil qui accompagna son mouvement pour épouser la forme de son corps. Elle ferma les yeux avec force, en proie à une sourde inquiétude.

eh bien, s'il y avait des êtres vivants sur la troisième planète?

— Aucune vie n'est possible sur la troisième planète, déclara le mari d'un ton patient. D'après nos hommes de science, l'atmosphère y est beaucoup trop riche en oxygène.

— Mais ne serait-ce pas passionnant si elle était *habitée ?* Et si ses habitants voyageaient dans l'espace à bord d'une espèce de vaisseau ?

— Allons, Ylla, tu sais à quel point je déteste ces crises de vague à l'âme. Retournons plutôt à nos affaires. »

Le jour tirait à sa fin quand elle se mit à chantonner en déambulant au milieu du chuchotis des colonnes dispensatrices de pluie. Toujours la même ritournelle.

« C'est quoi, cette chanson ? » finit par lui lancer sèchement son mari en venant s'asseoir à la table-foyer.

«Je ne sais pas.» Elle leva les yeux, soudain décontenancée. Porta une main à sa bouche, incapable de croire ce qui lui arrivait. Le soleil se couchait. La maison se repliait sur elle-même, comme une fleur géante, à mesure que la lumière déclinait. Un souffle de vent passa entre les colonnes ; la poche de lave argentée bouillonnait sur la table-foyer. La brise agita les cheveux feuille-morte de Mrs. K, murmurant à ses oreilles. Debout, silencieuse, ses yeux d'or alanguis et embués, elle contemplait les vastes étendues jaunâtres de la mer asséchée, comme en proie à quelque souvenir. «"Bois à mes yeux avec les tiens, et je te rendrai la pareille", entonna-t-elle à mi-voix, tout doux. "Ou laisse un baiser dans la coupe, et je me passerai de vin." » À présent elle fredonnait tout en remuant légèrement les mains dans le vent, les yeux fermés. Elle acheva sa chanson.

C'était d'une suprême beauté.

«Je n'ai jamais entendu cette chanson. C'est toi qui l'as composée? s'enquit Mr. K, l'œil inquisiteur.

— Non. Oui. En fait, je ne sais pas ! » Elle hésitait, s'affolait. «Je n'en comprends même pas les paroles; elles sont dans une langue inconnue !

— Quelle langue ? »

Hébétée, elle laissa tomber des morceaux de viande dans la lave en fusion. «Je ne sais pas.» Elle retira la viande un instant plus tard, cuite, et la lui servit sur une assiette. «C'est simplement une bêtise que j'ai inventée, je suppose. Je ne sais pas pourquoi. »

Il ne répondit pas. Il la regardait plonger la viande dans la vasque de feu grésillante. Le soleil avait disparu. Petit à petit, lentement, la nuit envahissait la pièce, noyant les colonnes, les noyant tous deux, comme un vin sombre déversé du plafond. Seule la lueur de la lave argentée éclairait leurs visages.

Elle se remit à fredonner l'étrange chanson.

Aussitôt, il bondit de son siège et, furieux, quitta la pièce.

Plus tard, il termina seul son dîner.

Quand il se leva, il s'étira, regarda sa femme et suggéra en bâillant : « Prenons les oiseaux de feu et allons en ville voir un spectacle.

— Tu ne parles pas sérieusement ! dit-elle. Tu te sens bien?

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire?

— Mais nous ne sommes pas sortis depuis six mois !

— Je crois que c'est une bonne idée.

— Te voilà bien prévenant tout à coup.

— Ne le prends pas comme ça, répondit-il avec humeur. Tu veux y aller ou pas ? »

Elle regarda le désert pâle. Les lunes blanches jumelles se levaient. L'eau fraîche coulait sans bruit entre ses orteils. Elle fut prise d'un embryon de frisson. Son désir le plus cher était de rester tranquillement ici, dans le silence, sans bouger, jusqu'à ce que la chose se produise,

Il la regarda. Ils n'échangèrent plus un mot. Elle lui tourna le dos.

Les oiseaux continuaient de voler, myriade de brandons lancés dans le vent.

À l'aube, se faufilant entre les colonnes de cristal, le soleil dissipa le brouillard qui soutenait Ylla dans son sommeil. Toute la nuit, elle était restée en suspens au-dessus du sol, flottant sur le moelleux tapis de brume que diffusaient les murs dès qu'elle s'allongeait pour se reposer. Toute la nuit, elle avait dormi sur cette rivière muette, comme une barque sur un courant silencieux. À présent, la brume s'estompait, baissait de niveau pour la déposer enfin sur la berge de l'éveil.

Elle ouvrit les yeux.

Debout au-dessus d'elle, son mari l'observait comme s'il était planté là depuis des heures. Sans savoir pourquoi, elle se sentit incapable de le regarder en face.

« Tu as encore rêvé, dit-il. Tu as parlé tout haut et ça m'a empêché de dormir. Je crois *vraiment* que tu devrais voir un docteur.

— Ça ira.

— Tu n'as pas arrêté de bavarder en dormant !

— Vraiment ? » Elle entreprit de se redresser.

Le petit jour était froid dans la pièce. Toujours allongée, Ylla se sentait envahie par une lumière grisâtre.

« À quoi rêvais-tu ? »

Elle dut réfléchir un instant pour s'en souvenir. «À ce vaisseau. Il descendait encore une fois du ciel, se posait, et l'homme de haute taille en sortait, me parlait, plaisantait avec moi en riant. C'était très agréable. »

Mr. K toucha une colonne. Des jets d'eau chaude jaillirent dans un nuage de vapeur, chassant l'air froid. Le visage de Mr. K demeurait impassible.

« Et alors, reprit sa femme, cet homme qui disait porter

ce nom étrange, Nathaniel York, me disait que j'étais belle et... et m'embrassait.

— Ha !» s'écria le mari en se détournant avec violence, les mâchoires crispées.

«Ce n'est qu'un rêve, dit-elle, amusée.

— Garde tes rêves stupides de bonne femme pour toi !

— Tu te conduis comme un enfant.» Elle se laissa retomber sur les derniers restes de brume chimique. Un instant plus tard, elle laissa échapper un petit rire. « Je pensais à *d'autres* détails de mon rêve, avoua-t-elle.

— Ah oui? Lesquels? Lesquels? s'emporta-t-il.

— Yll, quel sale caractère tu as.

— Dis-moi ! exigea-t-il. Tu n'as pas le droit de me faire des cachotteries ! » Le teint sombre, les traits tendus, il se dressait au-dessus d'elle.

«Je ne t'ai jamais vu dans cet état, répliqua-t-elle, mi-choquée, mi-égayée. Tout simplement, ce Nathaniel York me disait... eh bien, il me disait qu'il allait m'embarquer dans son vaisseau, dans le ciel avec lui, et m'emmener sur sa planète. C'est vraiment ridicule.

— On ne peut plus ridicule ! » Il hurlait presque. «Tu aurais dû t'entendre lui faire fête, lui parler, chanter avec lui... Grands dieux, toute la nuit. Tu aurais dû *t'entendre !*

— Yll !

— Quand est-ce qu'il atterrit? Quand est-ce qu'il arrive avec son maudit vaisseau ?

— Parle moins fort, Yll.

— Je parlerai comme j'en ai envie ! » Il se pencha sur elle avec raideur. «Et dans ce rêve... » Il lui saisit le poignet. «… le vaisseau ne se posait-il pas à Verte Vallée ? Hein ? Réponds-moi !

— Ma foi, oui...

— Et il s'y posait cet après-midi, n'est-ce pas? poursuivit-il.

— Oui, oui, je crois, oui, mais seulement en rêve !

— Bon. » Il rejeta brusquement sa main. «Tu fais bien

tard, il marmonna quelque chose, se dirigea vers un placard et en retira une arme inquiétante, un long tube jaunâtre se terminant par un soufflet et une détente. Il se retourna, son visage recouvert d'un masque d'argent martelé, inexpressif, le masque qu'il portait toujours quand il désirait cacher ses sentiments, le masque qui épousait si délicatement ses joues maigres, son menton et son front. Le masque jetait des éclairs tandis qu'il examinait l'arme redoutable que tenaient ses mains. Celle-ci émettait un bourdonnement continu, un bourdonnement d'insecte. On pouvait en faire jaillir des hordes d'abeilles dorées dans un hurlement strident. D'affreuses abeilles dorées qui piquaient, empoisonnaient et retombaient sans vie, comme des graines sur le sable.

« Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Hein?» Il écoutait le soufflet, le bourdonnement maléfique. « Si le docteur Nlle est en retard, je ne vais pas m'embêter à l'attendre. Je sors chasser un peu. Je ne serai pas long. Je compte sur toi pour rester ici, d'accord ? » Le masque d'argent étincelait.

« Entendu.

— Et dis au docteur Nlle que je reviens. Que je suis simplement allé faire un tour à la chasse. »

La porte triangulaire se referma. Les pas d'Yll décrurent le long de la colline.

Elle le regarda s'éloigner dans le soleil jusqu'à ce qu'il ait disparu. Puis elle reprit ses occupations avec les poussières magnétiques et les fruits frais à cueillir aux murs de cristal. Elle travaillait avec énergie et promptitude, mais elle était parfois en proie à une sorte d'engourdissement et se surprenait à chanter cette chanson étrange, obsédante, et à contempler le ciel par-delà les colonnes de cristal.

Elle retenait son souffle et, rigoureusement immobile, attendait.

Ça se rapprochait.

Ça pouvait se produire d'un instant à l'autre.

Comme lorsqu'on entendait un orage arriver. Il y avait le silence de l'attente, puis l'infime alourdissement de l'atmosphère tandis que la perturbation balayait le pays de ses sautes d'humeur, ses ombres et ses nuées. Le changement exerçait sa pression sur les oreilles et l'on était suspendu dans l'attente de l'orage imminent. On commençait à trembler. Le ciel se plombait, se colorait; les nuages s'amoncelaient; les montagnes viraient au gris fer. Les fleurs encagées exhalaient de légers soupirs avant-coureurs. On sentait frémir ses cheveux. Quelque part dans la maison, l'horloge vocale chantait : «C'est l'heure, c'est l'heure, c'est l'heure...» tout en douceur, simple tapotement d'eau sur du velours.

Et puis l'orage. L'illumination électrique, les trombes d'eau sombre et de nuit retentissante s'abattaient, tels les barreaux d'une éternelle prison.

Il en allait ainsi à présent. Un orage se préparait, même si le ciel était clair. On attendait des éclairs, même en l'absence de tout nuage.

Ylla se déplaçait à travers la maison estivale privée de souffle. La foudre allait frapper d'un instant à l'autre ; il y aurait un coup de tonnerre, une boule de fumée, un silence, des pas dans l'allée, un petit heurt à la porte, et elle *se précipitant* pour ouvrir...

Pauvre folle ! se moqua-t-elle. Pourquoi te laisser aller à de telles extravagances dans ta petite tête désœuvrée ?

Et c'est alors que la chose arriva.

Une chaleur d'incendie se propagea dans l'atmosphère. Un bruit de tornade. Un reflet métallique traversa le ciel.

Ylla poussa un cri.

Elle courut entre les colonnes, ouvrit une porte en grand, se campa face aux collines. Mais il n'y avait plus rien.

Prête à dévaler la pente, elle se ravisa. Elle était censée rester ici, n'aller nulle part. Le docteur venait leur rendre visite et son mari serait furieux si elle se sauvait.

Elle attendit sur le seuil, haletante, une main tendue.

C'est quelque chose dont je voudrais toujours me souvenir. » Elle bougea les mains comme si le rythme pouvait l'aider à tout retrouver. Puis elle se laissa aller contre son dossier. «Je n'arrive pas à me rappeler. » Et elle se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas, mais je ne peux pas m'en empêcher. Je suis triste sans savoir pourquoi, je pleure sans savoir pourquoi, mais je pleure. »

Elle se tenait la tête à deux mains ; ses épaules ne cessaient de s'agiter.

« Ça ira mieux demain », dit-il.

Elle ne leva pas les yeux vers lui ; son regard n'était fixé que sur le désert vide et les étoiles qui commençaient à scintiller dans le ciel noir, tandis que de très loin lui parvenaient un bruit de vent qui se levait et le froid clapotis de l'eau le long des canaux.

« Oui, dit-elle. Ça ira mieux demain. »

AOÛT 2030

La nuit d'été

Dans les galeries de pierre, les gens formaient des groupes et des grappes qui se glissaient dans les ombres au milieu des collines bleues. Une douce clarté tombait des étoiles et des deux lunes luminescentes de Mars. Au-delà de l'amphithéâtre, dans de lointaines ténèbres, se nichaient de petites agglomérations et des villas ; des eaux argentées s'étalaient en nappes immobiles et les canaux scintillaient d'un horizon à l'autre. C'était un soir d'été dans toute la paix et la clémence de la planète Mars.

Sur les canaux de vin vert se croisaient des bateaux aussi délicats que des fleurs de bronze. Au sein des longues demeures qui s'incurvaient interminablement, pareilles à des serpents au repos, à travers les collines, les amants paressaient en échangeant des chuchotis dans la fraîcheur nocturne des lits. Quelques enfants couraient encore dans les ruelles à la lueur des torches, brandissant des araignées d'or qui projetaient des entrelacs de fils. Ça et là se préparait un souper tardif sur des tables où de la lave portée au blanc argent bouillonnait en sifflant. Dans les amphithéâtres d'une centaine de villes situées sur la face nocturne de Mars, les Martiens à la peau brune et aux yeux pareils à des pièces d'or étaient calmement conviés à fixer leur attention sur des estrades où des musiciens fai-

Le silence ne fut rompu qu'à l'approche de l'aube par un veilleur de nuit qui, au loin, dans les sombres profondeurs d une rue solitaire, fredonnait en marchant une étrange chanson...

AOÛT 2030

Les hommes de la Terre

La personne qui frappait à la porte faisait preuve d'une belle insistance.

Mrs. Ttt ouvrit à la volée. « Oui ?

— Vous parlez *notre* langue ? » L'homme qui se tenait sur le seuil n'en revenait pas.

«Je parle ce que je parle.

— Impeccablement, je dois dire ! » Il portait un uniforme. Trois hommes l'accompagnaient, ne tenant pas en place, tout sourires, très sales.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda impérativement Mrs. Ttt.

— Vous êtes une *Martienne !* » L'homme souriait. « Le mot ne vous est certainement pas familier. C'est une expression terrienne.» Il désigna ses compagnons de la tête. « Nous sommes originaires de la Terre. Je suis le capitaine Williams. Nous venons de nous poser sur Mars, et nous voici, la *Deuxième* Expédition. Il y a eu une Première Expédition, mais nous ne savons pas ce qui lui est arrivé. Enfin, bref, nous voilà. Et vous êtes la première Martienne que nous rencontrons !

— Martienne ? » Elle haussa les sourcils.

«Je veux dire par là que vous vivez sur la quatrième planète à partir du soleil. Exact ?

— Élémentaire, dit-elle d'un ton sec en les toisant.

«On s'en grille une ?» demanda l'un des hommes.

Quelqu'un sortit un paquet de cigarettes. Chacun alluma la sienne et souffla de longs filets de fumée blanchâtres. Ils rajustèrent leur uniforme, rectifièrent leur col. En haut, les vociférations continuaient leur sérénade. Le chef de la troupe regarda sa montre.

«Vingt-cinq minutes, dit-il. Je me demande ce qu'ils peuvent bien trafiquer, là-haut.» Il s'approcha d'une fenêtre et regarda dehors.

«Ça tape, dit l'un des hommes.

— Ouais », fit un autre dans la chaude torpeur de ce début d'après-midi. Les voix s'étaient réduites à un murmure et cédaient maintenant place au silence. Plus un bruit dans la maison. Les hommes n'entendaient que leur propre respiration.

Une heure s'écoula dans le silence. «J'espère que nous n'avons pas créé d'incident», dit le capitaine. Il alla jeter un coup d'œil dans le salon.

Mrs. Ttt était là, arrosant des fleurs qui poussaient au centre de la pièce.

«Je savais bien que j'avais oublié quelque chose», dit-elle en voyant le capitaine. Elle se dirigea vers la cuisine. « Désolée. » Elle lui tendit un bout de papier. « Mr. Ttt est beaucoup trop occupé. » Elle retourna à ses fourneaux. «De toute façon, ce n'est pas Mr. Ttt que vous voulez voir; c'est Mr. Aaa. Allez avec ce mot à la ferme voisine, près du canal bleu, et Mr. Aaa vous renseignera sur tout ce que vous voulez savoir.

— Nous ne voulons rien savoir, objecta le capitaine avec une moue de ses lèvres épaisses. Nous *savons* déjà.

— Vous avez ce mot, qu'est-ce qu'il vous faut de plus?» lança-t-elle d'un ton indiquant que, pour elle, la conversation était terminée.

«Bon», fit le capitaine, sans se décider à partir. Il restait planté là comme s'il attendait quelque chose. On aurait

dit un enfant en contemplation devant un arbre de Noël vide. «Bon, reprit-il. Venez, les gars.»

Les quatre hommes replongèrent dans la touffeur somnolente du jour.

Une demi-heure plus tard, Mr. Aaa, installé dans sa bibliothèque, sirotait un peu de feu électrique dans une coupe en cristal lorsqu'il entendit les voix dans l'allée en pierre. Il se pencha à la fenêtre et regarda les quatre hommes en uniforme qui le lorgnaient.

«Vous êtes Mr. Aaa? lancèrent-ils.

— Lui-même.

— Mr. Ttt nous a recommandé de nous adresser à vous ! cria le capitaine.

— En quel honneur ?

— Il était occupé !

— C'est bien dommage, fit Mr. Aaa, sarcastique. Croit-il que je n'ai rien d'autre à faire que recevoir les gens dont il n'a pas le temps de s'occuper?

— Là n'est pas la question, monsieur, cria le capitaine.

— Pour moi, si. J'ai des tas de choses à lire. Mr. Ttt manque de considération. Ce n'est pas la première fois qu'il me traite à la légère. Cessez d'agiter vos mains, monsieur, je n'ai pas fini. Et accordez-moi votre attention. En général, on m'écoute quand je parle. Et vous allez m'écouter poliment ou je ne dirai plus rien. »

Dans la cour, les quatre hommes se dandinaient, la bouche entrouverte, mal à l'aise, et le capitaine, les veines du visage saillantes, eut un instant les larmes aux yeux.

« Enfin, les sermonna Mr. Aaa, trouvez-vous correct de la part de Mr. Ttt de manquer à ce point d'éducation ?»

Les quatre hommes le regardaient fixement sous la canicule. « Nous venons de la Terre ! dit le capitaine.

— Je trouve cela extrêmement discourtois de sa part, rumina Mr. Aaa.

- Une *fusée.* Nous sommes venus dedans. Là-bas !

fusée s'est posée sur Mars. Dedans se trouvaient un homme du nom de York et son équipier. Qu'est-ce qu'il leur est arrivé ? Nous n'en savons rien. Peut-être se sont-ils écrasés. Ils sont venus dans une fusée. Nous aussi. Tu devrais voir ça ! Une fusée *énorme.* Nous sommes donc la *Deuxième* Expédition, envoyée après la Première. Et nous sommes venus d'une traite de la Terre... »

La petite fille dégagea machinalement une de ses mains et appliqua sur son visage un masque d'or dépourvu d'expression. Puis elle exhiba une araignée d'or et la laissa tomber sur le sol tandis que le capitaine continuait de parler. L'araignée-jouet grimpa docilement jusqu'au genou de l'enfant tandis qu'elle l'observait d'un œil tranquille par les fentes de son masque impassible. Le capitaine la secoua doucement pour l'obliger à écouter son histoire.

« Nous sommes des Terriens, dit-il. Tu me crois ?

— Oui. » Le regard de la petite se concentra sur ses orteils, qu'elle tortillait dans la poussière.

«Très bien.» Le capitaine lui pinça le bras, mi-enjoué, mi-agacé, pour l'obliger à le regarder. «Nous avons construit notre fusée nous-mêmes. Ça aussi, tu le crois ? »

La fillette se fourra un doigt dans le nez. « Oui.

— Et — sors ton doigt de ton nez, petite — je suis le capitaine, et...

— Jamais personne n'avait traversé l'espace dans une grande fusée, récita la jeune créature, les yeux fermés.

— Magnifique ! Comment sais-tu ça ?

— Oh, la télépathie. » Elle s'essuya négligemment un doigt sur le genou.

«Eh bien, ça ne te transporte pas ? s'écria le capitaine. Tu n'es pas contente?

— Vous feriez bien d'aller voir Mr. Iii tout de suite. » Elle lâcha son jouet. «Mr. Iii sera ravi de vous parler.» Elle s'enfuit en courant, son araignée galopant docilement derrière elle.

Le capitaine, toujours accroupi, la main tendue, la

regarda partir. Les yeux noyés, bouche bée, il contempla ses paumes vides. Les trois autres surplombaient leur ombre, immobiles. Ils crachèrent sur les pavés...

Mr. Iii vint leur ouvrir. Il était sur le point de partir pour une conférence, mais il avait une minute à leur accorder s'ils voulaient bien se dépêcher d'entrer pour lui expliquer ce qu'ils désiraient...

«Un peu d'attention, répondit le capitaine, les yeux rouges, épuisé. Nous sommes originaires de la Terre, nous avons une fusée, nous sommes quatre, équipage et capitaine, nous sommes exténués, nous avons faim, nous voudrions un endroit pour dormir. Nous aimerions que quelqu'un nous remette les clés de la cité ou quelque chose d'approchant, nous aimerions qu'on nous serre la main et qu'on nous dise "Bravo !" ou "Félicitations, mon vieux !". Voilà qui résume en gros la situation. »

Mr. Iii était un homme grand et mince, vaporeux, dont les yeux jaunes étaient dissimulés par d'épaisses lentilles bleu foncé. Il se pencha sur son bureau et étudia quelques papiers, s'interrompant de temps en temps pour décocher à ses hôtes un regard pénétrant.

« Bon, je n'ai pas les formulaires ici, on dirait. » Il fourragea dans les tiroirs de son bureau. «Voyons, où ai-je bien pu les mettre ? » Il prit un air pensif. « Quelque part. Quelque part. Ah, les voici ! Tenez ! » Il leur tendit les papiers d'un geste sec. «Naturellement, il va vous falloir signer ça.

— Faut-il vraiment en passer par tout ce cirque ? »

Les culs de bouteille de Mr. Iii se fixèrent sur lui. «Vous dites que vous venez de la Terre, n'est-ce pas ? Eh bien, vous n'avez qu'une chose à faire : signer.»

Le capitaine inscrivit son nom. « Voulez-vous que mes hommes signent aussi ? »

Mr. Iii regarda le capitaine, puis les trois autres, et laissa fuser un rire moqueur. « *Eux,* signer ! Ah ! Elle est bien

« Hé ! Nous y voilà enfin !

— Ça, c'est vivre ! Sapristi ! Wouah ! Youpi ! »

Ils échangeaient des clins d'œil euphoriques, levaient les bras en l'air et battaient des mains. «Hip ! Hip !

— Hourra ! » hurla la foule.

On déposa les Terriens sur une table. Les clameurs cessèrent.

Le capitaine faillit fondre en larmes. «Merci. Ça fait du bien, oui, ça fait du bien.

— Racontez-nous votre histoire », suggéra Mr. Uuu.

Le capitaine s'éclaircit la gorge.

L'auditoire poussa des oh ! et des ah ! quand le capitaine prit la parole. Il présenta son équipage ; chacun y alla de son petit discours, embarrassé par le tonnerre des applaudissements.

Mr. Uuu donna une tape sur l'épaule du capitaine. «C'est bon de voir un autre habitant de la Terre. Moi aussi, je viens de la Terre.

— Pardon?

— Nous sommes nombreux ici, à venir de la Terre.

— Vous ? De la Terre ? » Le capitaine ouvrait de grands yeux. « Mais comment est-ce possible ? Vous êtes venus en fusée ? Les voyages interplanétaires existeraient-ils depuis des siècles ?» Il y avait de la déception dans sa voix. «De… de quel pays êtes-vous?

— De Tuiereol. Je suis venu par l'esprit de mon corps, il y a des années.

— Tuiereol, articula péniblement le capitaine. Je ne connais pas ce pays-là. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'esprit de votre corps ?

— Et miss Rrr, que voici, vient de la Terre elle aussi, n'est-ce pas, miss Rrr?»

Miss Rrr acquiesça avec une rire bizarre.

« Et aussi Mr. Www, Mr. Qqq et Mr. Vvv !

— Je viens de Jupiter, déclara un homme en se rengorgeant.

— Et moi de Saturne, lança un autre, une lueur malicieuse dans l'œil.

— Jupiter, Saturne », murmura le capitaine au comble de l'ahurissement.

Le calme s'était rétabli ; les gens se tenaient debout ou assis autour des tables étrangement vides pour des tables de banquet. Leurs yeux jaunes brillaient et l'on apercevait des ombres bistre sous leurs pommettes. Le capitaine remarqua pour la première fois qu'il n'y avait pas de fenêtres ; la lumière semblait sourdre des murs. Il y avait une seule porte. Le capitaine grimaça. «Je n'y comprends rien. Où peut bien se trouver ce Tuiereol ? Est-ce près de l'Amérique?

— C'est quoi, l'Amérique?

— Vous n'avez jamais entendu parler de l'Amérique? Vous prétendez venir de la Terre et vous ne savez pas de quoi il s'agit!»

Mr. Uuu se dressa, furieux. «La Terre n'est couverte que d'océans, un point c'est tout. Il n'y a pas de continent. Je le sais puisque j'en viens.

— Attendez.» Le capitaine se carra sur son siège. «Vous m'avez tout l'air d'un Martien classique. Yeux jaunes. Peau brune.

— La Terre n'est qu'une vaste *jungle,* déclara fièrement miss Rrr. Je viens d'Orri, sur Terre, une civilisation où tout est en argent ! »

Le capitaine observa successivement Mr. Uuu, puis Mr. Www, Mr. Zzz, Mr. Nnn, Mr. Hhh et Mr. Bbb. Il vit leurs yeux jaunes se dilater et se contracter dans la lumière, tour à tour flous et concentrés. Il se mit à frissonner. Enfin il se tourna vers ses hommes et les considéra d'un air lugubre.

« Vous avez compris ?

— Quoi donc, chef?

— Ceci n'est pas une réception, reprit le capitaine, accablé. Ni un banquet. Ces gens ne sont pas les repré-

bleues jaillissaient, flamboyaient, s'évanouissaient. De petits démons de sable rouge couraient entre les dents des dormeurs. Des femmes se transformaient en serpents huileux. Le tout dans une odeur animale, reptilienne.

Au matin, chacun était debout, l'air frais et dispos, heureux, normal. Il n'y avait plus de flammes ni de démons dans la pièce. Le capitaine et ses hommes attendaient près de la porte d'argent, dans l'espoir de la voir s'ouvrir.

Mr. Xxx arriva environ quatre heures plus tard. Ils le soupçonnèrent d'avoir attendu à l'extérieur et de les avoir observés au moins trois heures avant d'entrer et de leur faire signe de le suivre jusqu'à son petit bureau.

C'était un homme jovial et souriant, à en croire le masque qu'il portait, car s'y trouvait peint non pas un sourire, mais trois. En revanche, la voix qui en sortait était celle d'un psychiatre beaucoup moins souriant.

« Quel est donc votre problème ?

— Vous nous croyez fous alors que ce n'est pas du tout le cas.

— Au contraire, je ne vous crois pas *tous* fous. » Le psychiatre pointa une petite baguette en direction du capitaine. « Non. Vous seul, monsieur. Les autres ne sont que des hallucinations secondaires. »

Le capitaine s'administra une claque sur le genou. «C'est donc *ça!* Voilà pourquoi Mr. Iii s'est mis à rire quand j'ai proposé que mes hommes signent aussi !

— Oui, Mr. Iii m'a raconté ça. » Le psychologue riait à travers le sourire de la bouche sculptée. « Elle est bien bonne. Où en étais-je ? Ah oui, les hallucinations secondaires. Des femmes viennent me consulter avec des serpents qui leur sortent des oreilles. Quand je les ai guéries, les serpents disparaissent.

— Nous serons ravis d'être soignés. Allez-y.»

Mr. Xxx parut surpris. «Inhabituel. Peu de gens désirent être soignés. Le traitement est drastique, je vous préviens.

— Allez-y de votre traitement! J'ai confiance : vous nous trouverez tous parfaitement sains d'esprit.

— Attendez que je vérifie vos papiers. Je dois m'assurer que tout est en ordre pour le "traitement". » Il consulta un dossier. «Bon. Vous comprenez, des cas comme le vôtre exigent un "traitement" spécial. Les gens de cette salle constituent des cas plus simples. Mais, je dois vous le signaler, quand on en est arrivé à ce point-là, avec hallucinations primaires, secondaires, auditives, olfactives et labiales, sans parler des fantasmes tactiles et optiques, c'est une sale affaire. Il faut recourir à l'euthanasie.»

Le capitaine bondit en rugissant. «Écoutez, en voilà plus qu'assez! Auscultez-nous, testez nos réflexes, vérifiez nos cœurs, soumettez-nous à des examens, posez-nous des questions !

— Vous avez toute liberté pour parler. »

Le capitaine se laissa aller une heure durant. Le psychiatre écoutait.

«Incroyable, fit-il pensivement. L'imagination onirique la plus riche de détails que j'aie jamais rencontrée.

— Nom de Dieu, on va vous la montrer, cette fusée ! hurla le capitaine.

— J'aimerais la voir, en effet. Pouvez-vous la matérialiser dans cette pièce ?

— Mais certainement. Elle est dans votre dossier, à la lettre F. »

Mr. Xxx plongea dans son dossier avec le plus grand sérieux. Puis, après quelques tss-tss désapprobateurs, il le referma d'un geste empreint de gravité. «Pourquoi m'avez-vous dit de regarder là-dedans? La fusée n'y est pas.

— Bien sûr que non, pauvre idiot ! Je plaisantais. Est-ce qu'un fou plaisante?

— Il y a des gens qui ont un curieux sens de l'humour. Bon, emmenez-moi à votre fusée. J'aimerais bien la voir. »

Mr. Xxx les dévisagea. «Vous continuez à exister? Admirable ! Persistance de l'hallucination dans le temps et dans l'espace ! » Il braqua son arme sur eux. «Eh bien, c'est par la peur que je vais vous forcer à disparaître.

— Non ! s'écrièrent les trois hommes.

— Requête auditive en dépit de la mort du sujet», observa Mr. Xxx en abattant les trois hommes.

Ils gisaient sur le sable, inchangés, immobiles.

Il les poussa du pied. Puis il cogna sur le vaisseau.

« *Ça* persiste ! *Ils* persistent ! » Et de tirer encore et encore sur les cadavres. Puis il recula. Le masque souriant tomba de son visage.

Lentement, l'expression du petit psychiatre s'altéra. Sa mâchoire s'affaissa. Le pistolet lui glissa des doigts. Son regard se fit terne et vide. Il leva les mains et, tel un aveugle, se mit à tourner en rond. Il palpa les cadavres, la bouche envahie de salive.

« Hallucinations, marmonna-t-il, saisi de panique. Goût. Vue. Odorat. Son. Toucher. » Il agitait les mains, les yeux exorbités, un début d'écume aux lèvres.

« Allez-vous-en ! cria-t-il aux cadavres. Va-t'en!» hurla-t-il au vaisseau. Il examina ses mains tremblantes. «Contaminé, murmura-t-il, affolé. Gagné par la contagion. Télépathie. Hypnose. Maintenant, c'est *moi* qui suis fou. *Moi* qui suis contaminé. Hallucinations sous toutes les formes sensorielles. » Il s'immobilisa et, les doigts engourdis, chercha son arme à tâtons. «Un seul remède. Un seul moyen de les faire partir, disparaître. »

Un coup de feu retentit. Mr. Xxx s'écroula.

Les quatre corps des Terriens gisaient en plein soleil, celui de Mr. Xxx à l'endroit même où il était tombé.

La fusée, toujours couchée sur la petite colline ensoleillée, ne disparaissait pas.

Quand les habitants de la ville la découvrirent à l'approche du crépuscule, ils se demandèrent ce que c'était.

Personne ne savait, aussi fut-elle vendue à un ferrailleur et remorquée en direction de la casse.

Cette nuit-là, il plut sans discontinuer. Le lendemain, il faisait grand beau temps.

AVRIL 2031

La Troisième Expédition

Le vaisseau entamait sa descente. Il venait des étoiles, des noires vélocités, des rayonnements mouvants et des golfes silencieux de l'espace. C'était un nouveau vaisseau ; il contenait du feu dans ses entrailles et des hommes dans ses cellules de métal, et il se déplaçait, leste et fringant, dans un silence impeccable. Il transportait dix-sept hommes, dont un capitaine. La foule réunie sur l'aire de lancement de l'Ohio avait poussé des acclamations et agité les mains dans le soleil, et la fusée avait craché d'immenses fleurs de chaleur et de couleur avant de s'enfoncer dans l'espace pour le *troisième* voyage à destination de Mars !

À présent elle réduisait sa vitesse de toute l'efficacité de son métal dans les couches supérieures de l'atmosphère martienne. N'ayant rien perdu de sa beauté ni de sa puissance. Elle avait traversé les eaux ténébreuses de l'espace comme un pâle léviathan ; elle avait dépassé la vieille lune et s'était lancée dans une succession de néants. Chacun son tour, ses passagers avaient été malmenés, ballottés, pris de nausée, rendus à la santé. L'un d'eux était mort, mais maintenant les seize survivants, l'œil clair, le visage plaqué aux hublots massifs, regardaient Mars foncer vers eux.

«Mars ! s'écria le navigateur Lustig.

— Cette bonne vieille Mars ! s'exclama Samuel Hinkston, l'archéologue.

— Ça alors », dit le capitaine John Black.

La fusée se posa sur une pelouse de gazon vert. Tout près, dans l'herbe, se dressait une biche en fer. Un peu plus loin s'élevait une grande maison brune de style victorien, paisible dans le soleil, surchargée d'ornements rococo, aux fenêtres arborant des carreaux multicolores, bleus, roses, jaunes et verts. La terrasse couverte était fleurie de géraniums duveteux et une vieille balancelle accrochée au plafond oscillait doucement sous la brise. Au faîte de la maison s'érigeait une coupole avec des vitraux en losange et un toit en poivrière ! Par la fenêtre de façade on pouvait apercevoir, reposant sur un pupitre, un morceau de musique intitulé *Mon bel Ohio.*

Autour de la fusée, dans quatre directions, s'étendait la petite ville, verdoyante et immobile dans le printemps martien. Il y avait des maisons blanches, d'autres en brique rouge, et de grands arbres, ormes, érables, marronniers, qui bruissaient dans le vent. Et des églises pourvues de campaniles où dormaient des cloches dorées.

Voilà ce que virent les occupants de la fusée quand ils regardèrent dehors. Puis ils se dévisagèrent et s'absorbèrent de nouveau dans la contemplation du paysage. Ils se tenaient par les coudes, soudain incapables de respirer, semblait-il. Puis ils pâlirent.

«Le diable m'emporte, murmura Lustig en se frottant la figure, les doigts tout engourdis. Le diable m'emporte.

— Ce n'est pas possible, dit Samuel Hinkston.

— Seigneur ! » s'exclama le capitaine John Black.

Là-dessus arriva un appel du chimiste. «Capitaine, l'atmosphère est plutôt raréfiée. Mais il y a assez d'oxygène. On ne risque rien.

— Alors on va sortir, dit Lustig.

— Attendez, fit le capitaine. Comment savoir à quoi nous avons affaire ?

divine. Cette précision dans le *détail*. Elle m'inspire de tels sentiments que je ne sais pas si je dois rire ou pleurer.

— Dans ce cas, ne faites ni l'un ni l'autre jusqu'à ce que nous sachions ce que nous affrontons.

— Affrontons ? intervint Lustig. Nous n'affrontons rien, capitaine. C'est là une gentille petite ville, tranquille et verdoyante, qui ressemble beaucoup à la bourgade vieillotte où je suis né. Elle me plaît bien.

— Quand êtes-vous né, Lustig ?

— En 1980, capitaine.

— Et vous, Hinkston ?

— En 1985, capitaine. À Grinnell, dans l'Iowa. Et j'ai l'impression d'être ici chez moi.

— Hinkston, Lustig, je pourrais être votre père à tous les deux. J'ai exactement quatre-vingts ans. Je suis né en 1950, dans l'Illinois, et par la grâce de Dieu et d'une science qui, depuis cinquante ans, sait comment faire retrouver la jeunesse à *certains* vieillards, me voici sur Mars, pas plus fatigué que vous autres, mais infiniment plus méfiant. Cette ville a l'air tout à fait paisible et accueillante, et tellement semblable à Green Bluff, Illinois, que ça me fait peur. Elle ressemble *trop* à Green Bluff. » Il se tourna vers le radio. « Appelez la Terre. Dites-leur que nous avons touché le sol de Mars. C'est tout. Dites-leur que nous transmettrons un rapport complet demain.

— Bien, capitaine. »

Black approcha du hublot un visage qui aurait dû être celui d'un octogénaire, mais n'accusait que la moitié de cet âge. « Voilà ce que nous allons faire, Lustig. Hinkston, vous et moi allons jeter un coup d'œil à cette ville. Les autres resteront à bord. S'il arrive quoi que ce soit, ils pourront filer. Mieux vaut perdre trois hommes que toute une expédition. Si les choses tournent mal, notre équipage pourra prévenir la prochaine fusée. Celle du capitaine Wilder, je crois, qui devrait être prête à décoller à Noël.

S'il y a quelque hostilité à redouter de la part de Mars, il faut absolument que la prochaine fusée soit bien armée.

— La nôtre l'est. Nous avons un véritable arsenal à notre disposition.

— Alors dites aux hommes de se mettre en état d'alerte. Allons-y, Lustig, Hinkston. »

Les trois hommes gagnèrent ensemble les niveaux inférieurs du vaisseau.

C'était une superbe journée de printemps. Perché sur un pommier en fleur, un merle n'en finissait plus de siffler. Des pluies de pétales neigeux s'envolaient à chaque souffle du vent dans les branches verdoyantes, imprégnant l'air de leur parfum. Quelque part en ville, quelqu'un jouait du piano, et la musique allait et venait sur un rythme doux, somnolent. L'air était celui de *La Belle Rêveuse.* Ailleurs, un phonographe à la voix grêle et éraillée nasillait un enregistrement de *Giboulées d'avril,* chanté par Al Jolson.

Les trois hommes s'étaient immobilisés à l'extérieur du vaisseau. Ils aspirèrent l'air ténu, ténu, suffoquant à demi, et se mirent lentement en mouvement pour ne pas se fatiguer.

A présent le phonographe jouait :

Oh, donnez-moi un soir de juin
Le clair de lune et vous...

Lustig commença à trembler. Samuel Hinkston en fit autant.

Le ciel était calme et serein. Un ruisseau coulait quelque part dans la fraîcheur ombragée d'une ravine. Ailleurs, on reconnaissait le trot et les cahots d'un cheval et de sa charrette.

«Capitaine, dit Samuel Hinkston, il faut admettre, *force* est d'admettre qu'on a commencé à envoyer des fusées sur Mars avant la Première Guerre mondiale.

— Vous travaillez pour le recensement ?

— Non.

— Tout le monde sait que cette ville a été construite en 1868. C'est un jeu?

— Non, ce n'est pas un jeu ! s'écria le capitaine. Nous venons de la Terre.

— Vous voulez dire que vous sortez du *sol ?* s'étonna la femme.

— Non, nous arrivons de la troisième planète, la Terre, en vaisseau spatial. Et nous venons de nous poser ici, sur la quatrième planète, Mars...

— Ici, expliqua la femme comme si elle s'adressait à un enfant, nous sommes à Green Bluff, dans l'Illinois, sur le continent américain, baigné par les océans Atlantique et Pacifique, dans ce que l'on appelle le monde ou, parfois, la Terre. Et maintenant, allez-vous-en. Adieu. »

Elle s'enfonça dans le vestibule, écartant le rideau de perles du bout des doigts au passage.

Les trois hommes se regardèrent.

« Enfonçons la porte, dit Lustig.

— On ne peut pas faire ça. C'est une propriété privée. Bon Dieu ! »

Ils allèrent s'asseoir sur l'escalier de la terrasse.

« Dites-moi, Hinkston, il ne vous est pas venu à l'idée que nous avons peut-être, je ne sais comment, dévié de notre route, rebroussé chemin par accident et atterri sur la Terre?

— Comment aurait-on pu faire ça ?

— Je ne sais pas, je ne sais pas. Bon sang, laissez-moi réfléchir.

— Enfin, quoi, nous avons contrôlé notre trajectoire tout du long. Nos chronos indiquaient tant et tant de kilomètres. Nous avons dépassé la Lune, plongé dans l'espace et nous voilà ici. Sur Mars, j'en suis *absolument* certain.

— Mais supposons, dit Lustig, que par accident, dans l'espace, dans le temps, nous nous soyons perdus dans les

dimensions pour atterrir sur une Terre d'il y a trente ou quarante ans.

— Oh, ça va, Lustig ! »

Lustig revint vers la porte, tira la sonnette et lança dans la fraîche pénombre des pièces : «En quelle année sommes-nous ?

— 1956, bien sûr», répondit la dame. Assise dans un fauteuil à bascule, elle sirotait un verre de citronnade.

«Vous avez entendu?» Lustig se retourna d'un bloc vers les autres. « 1956 ! Nous avons bel et bien remonté le temps ! Nous sommes bel et bien sur la Terre ! »

Lustig se rassit et les trois hommes se laissèrent aller à l'émerveillement et à la terreur que leur inspirait une telle pensée. Posées sur leurs genoux, leurs mains étaient agitées de tremblements spasmodiques. «Je n'avais pas demandé ça, dit le capitaine. Ça me fout les jetons. Comment est-ce possible? Si seulement on avait pu emmener Einstein avec nous !

— Est-ce qu'un seul habitant de cette ville va nous croire ? s'inquiéta Hinkston. Est-ce qu'on joue un jeu dangereux? Avec le temps, je veux dire. Est-ce qu'on ne devrait pas repartir et rentrer chez nous ?

— Non. Pas avant d'avoir fait un autre essai. »

Ils dépassèrent trois maisons et arrivèrent en vue d'un petit cottage blanc dominé par un chêne. « Je tiens à rester aussi logique que possible, dit le capitaine. Et je ne crois pas qu'on ait vraiment mis dans le mille. Supposez, Hinkston, comme vous l'avez d'abord suggéré, que les voyages interplanétaires remontent à des années. Et qu'au bout d'un certain nombre d'années passées ici, nos Terriens aient commencé à avoir le mal du pays. D'abord une légère névrose, puis une psychose en bonne et due forme. Pour arriver à la démence caractérisée. Que feriez-vous, en tant que psychiatre, si vous étiez confronté à un tel problème ? »

— Bien le bonjour, dirent les vieux. Entrez donc. Tous les amis de David sont nos amis. Ne restez pas plantés là ! »

Une agréable fraîcheur régnait dans le salon de la vieille maison. Une haute pendule de grand-mère faisait entendre son lent tic-tac de bronze dans un coin. Des coussins moelleux recouvraient de larges divans, les murs étaient remplis de livres, le plancher s'agrémentait d'un tapis en forme de grosse rose et le thé glacé qui s'embuait au creux de la main rafraîchissait les gosiers desséchés.

«À notre santé à tous. » Grand-mère porta son verre à son sourire de porcelaine.

«Depuis combien de temps êtes-vous ici, grand-mère? demanda Lustig.

— Depuis notre mort, répondit-elle d'un ton sec.

— Depuis votre quoi ? » Le capitaine Black reposa son verre.

«Eh oui. » Lustig hocha la tête. « Il y a trente ans qu'ils sont morts.

— Et vous restez assis là bien tranquillement ! s'écria le capitaine.

— Peuh ! » La vieille femme cligna un œil pétillant. « Qui êtes-vous pour mettre en question ce qui arrive ? Nous sommes ici. Qu'est-ce que la vie, après tout? Qui décide des pourquoi, des comment et des où ? Tout ce que nous savons, c'est que nous sommes ici, rendus à la vie, et qu'il n'y a pas de questions à se poser. Une seconde chance. » Elle s'approcha de Black à petits pas et lui tendit son mince poignet. « Touchez. » Le capitaine toucha. «Résistant, n'est-ce pas?» Il acquiesça. «Alors, fît-elle, triomphante, pourquoi se fatiguer à poser des questions ?

— Eh bien, dit le capitaine, c'est simplement que nous n'avons pas pensé une seconde que nous trouverions quelque chose de ce genre sur Mars.

— Et voilà que vous l'avez trouvé. Laissez-moi vous

dire qu'il y a sur chaque planète bien des choses qui vous montreront que les voies de Dieu sont infinies.

— Est-ce là le paradis ? demanda Hinkston.

— Absurde. Non. C'est un monde où l'on a une deuxième chance. Personne ne nous a dit pourquoi. Mais personne ne nous a dit pourquoi nous étions sur la Terre, non plus. Cette autre Terre, je veux dire. Celle d'où vous venez. Comment savoir s'il n'y en avait pas encore *une autre* avant *celle-là ?*

— Bonne question », dit le capitaine.

Lustig continuait de sourire à ses grands-parents. «Ça alors, ça fait plaisir de vous voir. Ça alors, ça fait plaisir. »

Le capitaine se leva et se frappa la cuisse d'un geste désinvolte. «Il faut qu'on y aille. Merci pour les rafraîchissements.

— Vous reviendrez, bien entendu, dirent les vieillards. Ce soir pour dîner ?

— On tâchera, merci. Il y a tellement à faire. Mes hommes attendent mon retour à la fusée et... »

Il s'interrompit. Regarda vers la porte, stupéfait.

Au loin, dans le soleil, on distinguait un concert de voix, des cris et une immense clameur.

«Qu'est-ce qui se passe? demanda Hinkston.

— Nous n'allons pas tarder à le savoir. » Et le capitaine Black d'être déjà dehors, en train de traverser la pelouse au pas de course pour gagner la rue de la petite ville martienne.

Il s'immobilisa en vue de la fusée. Les trappes étaient ouvertes et l'équipage se déversait dehors en agitant les mains. Une foule s'était rassemblée et, au milieu de tous ces gens, les membres de l'équipage s'empressaient, parlaient, riaient, serraient des mains. On se lançait dans de petites danses. On s'agglutinait. La fusée restait vide et abandonnée.

Une fanfare éclata dans le soleil, envoyant un air allègre de ses tubas et trompettes haut levés qu'accompagnait le

Edward le prit par le bras et l'entraîna. «Voilà la maison. Tu te souviens ?

— Et comment ! Je te parie que j'arrive le premier à la terrasse ! »

Ils s'élancèrent. Les arbres filaient au-dessus de la tête du capitaine Black ; le sol filait sous ses pieds. Il vit la silhouette dorée d'Edward le distancer dans le rêve étonnant qu'était la réalité. Il vit la maison se précipiter vers lui, la contre-porte treillissée s'ouvrir à la volée. «Battu! cria Edward.

— Je suis un vieil homme, haleta le capitaine, et tu es toujours jeune. Mais bon, tu me battais *régulièrement,* je m'en souviens ! »

Sur le seuil, maman, rose, bien en chair, rayonnante. Derrière elle, poivre et sel, papa, sa pipe à la main.

« Maman, papa ! »

Il avala les marches comme un enfant pour les rejoindre.

Ce fut un long et bel après-midi. Ils s'attardèrent à table, puis allèrent s'asseoir dans le salon, et il leur raconta tout de sa fusée. Ils hochaient la tête en le couvant de leur sourire. Maman était toujours la même, papa trancha d'un coup de dents le bout de son cigare et l'alluma pensivement comme autrefois. Le soir, il y eut de la dinde à dîner et encore du temps passé ensemble. Quand il ne resta plus dans les assiettes que des pilons nettoyés jusqu'à l'os, le capitaine se renversa en arrière en poussant un grand soupir de satisfaction. La nuit envahissait les arbres et colorait le ciel ; les lampes formaient des halos de lumière rose dans le calme de la maison. Dans toutes les autres maisons qui jalonnaient la rue, on entendait jouer des pianos, claquer des portes.

Maman mit un disque sur le gramophone et le capitaine Black dansa avec elle. Elle avait le même parfum que celui dont il gardait le souvenir depuis l'été où papa et elle avaient été tués dans l'accident de train. Il la sentait bien

réelle dans ses bras tandis qu'ils effleuraient le sol au rythme de leurs pas. « Ce n'est pas tous les jours, dit-elle, qu'on a la chance de vivre une deuxième fois.

— Je vais me réveiller demain matin, dit le capitaine. Je serai dans ma fusée, dans l'espace, et tout ça aura disparu.

— Non, ne pense pas de choses pareilles, le gronda-t-elle doucement. Dieu est bon pour nous. Soyons heureux.

— Excuse-moi, maman. »

Le disque s'acheva sur un grésillement répété.

« Tu es fatigué, fiston. » Papa pointa sa pipe vers le plafond. «Ton ancienne chambre t'attend, le lit de cuivre et tout le reste.

— Il faut que je rappelle mes hommes.

— Pourquoi ça ?

— Pourquoi ? Mais... je ne sais pas. Il n'y a pas de raison, je suppose. Non, pas la moindre raison. Ils sont tous en train de dîner ou au lit. Une bonne nuit de sommeil ne leur fera pas de mal.

— Bonne nuit, mon petit. » Maman déposa un baiser sur sa joue. «C'est si bon de t'avoir au bercail.

— C'est bon *d'être* au bercail. »

Il quitta ce pays de fumée de cigare, de parfum, de livres et de douce lumière et gravit l'escalier sans cesser de bavarder avec Edward. Celui-ci poussa une porte, et il y avait là le lit de cuivre jaune, les vieux fanions du collège et une peau de raton laveur à la forte odeur de moisi qu'il caressa avec attendrissement. «Je n'en peux plus, dit le capitaine. Je suis moulu. Il est arrivé trop de choses aujourd'hui. J'ai l'impression d'avoir passé quarante-huit heures sous une pluie battante sans manteau ni parapluie. Je suis trempé d'émotion jusqu'aux os.»

Edward rabattit les draps neigeux et fit gonfler les oreillers. Il ouvrit la fenêtre à guillotine, laissant l'odeur nocturne du jasmin flotter à l'intérieur de la pièce. Il y

çons. Quel meilleur moyen de berner quelqu'un que de se servir de ses propres parents comme appât ?

Et cette ville, si ancienne, de 1956, bien avant la naissance de *n'importe lequel* de mes hommes. De l'année de mes six ans, d'un temps où il existait en effet des disques de Al Jolson, des tableaux de Maxfield Parrish aux murs, des rideaux de perles, *Mon bel Ohio* et une architecture fin de siècle. Et si les Martiens avaient puisé les souvenirs d'une ville dans ma *seule* mémoire? On dit que les souvenirs d'enfance sont les plus nets. Et qu'après avoir construit cette ville à partir de *mes* souvenirs, ils l'aient peuplée des êtres les plus chers dont les passagers de la fusée gardaient le souvenir ?

Et supposons que ces deux personnes endormies dans la pièce à côté ne soient nullement mon père et mère. Mais deux Martiens, incroyablement doués, ayant le pouvoir de me maintenir dans cet état d'hypnose.

Et cette fanfare? Quel admirable plan. D'abord, tromper Lustig, puis Hinkston, puis rassembler la foule ; et tout l'équipage, reconnaissant mères, tantes, oncles, bien-aimés morts depuis dix, vingt ans, passe naturellement outre aux ordres, se précipite hors du vaisseau, l'abandonne. Quoi de plus naturel? Quoi de moins suspect? Quoi de plus simple ? Un homme ne pose pas tellement de questions quand sa mère est soudain ramenée à la vie ; il est trop heureux. Et nous voilà tous ce soir, dans différentes maisons, différents lits, sans armes pour nous protéger, tandis que la fusée repose au clair de lune, vide. Ne serait-ce pas horrible, terrifiant, de découvrir que tout cela fait partie d'un vaste plan ingénieusement élaboré par les Martiens pour nous diviser, nous subjuguer et nous tuer? Durant la nuit, à un moment ou un autre, mon frère couché là, dans ce lit, va peut-être changer de forme, se remodeler, devenir autre chose, quelque chose de terrible, un Martien. Il serait si simple pour lui de se retourner dans le lit et de me planter un couteau dans le cœur. Et dans toutes

les autres maisons de la rue, ce serait une douzaine d'autres frères ou pères qui se transformeraient soudain, s'armeraient de couteau et s'en serviraient sur les Terriens endormis, sans méfiance...

Ses mains tremblaient sous les couvertures. Son corps était glacé. Soudain, ce ne fut plus une hypothèse. Soudain, il fut saisi de terreur.

Il se redressa dans le lit et écouta. La nuit était parfaitement calme. La musique s'était tue. Le vent était tombé. Son frère dormait à côté de lui.

Prudemment, il souleva les couvertures, les rabattit et se glissa hors du lit. Il traversait la pièce à pas de loup quand la voix de son frère lança : « Où vas-tu ?

— Quoi?»

La voix d'Edward manquait de chaleur. «J'ai dit : où vas-tu ?

— Boire un verre d'eau.

— Mais tu n'as pas soif.

— Si, si.

— Non, c'est faux. »

Le capitaine John Black fonça à travers la pièce. Il hurla. Il hurla deux fois.

Il n'atteignit jamais la porte.

Le lendemain matin, la fanfare jouait une marche funèbre. De chaque maison sortirent de petits cortèges solennels portant des caisses oblongues, et, dans la rue ensoleillée, en larmes, s'avancèrent les grand-mères, mères, sœurs, frères, oncles et pères pour se rendre au cimetière où des fosses fraîchement creusées s'ouvraient au pied de nouvelles pierres tombales. Seize fosses en tout, et seize pierres tombales.

Le maire prononça un petit discours attristé ; son visage ressemblait tantôt à celui du maire, tantôt à tout autre chose.

Papa et maman Black étaient là, avec l'aîné des deux

« Pourquoi ne pas se servir du feu chimique du vaisseau à la place de ce bois ?

— T'occupe», fit Spender sans lever les yeux.

Ce ne serait pas bien, la première nuit sur Mars, de faire du boucan, d'exhiber un engin aussi bizarre, stupide et clinquant qu'un poêle. Ce serait comme importer une sorte de blasphème. On aurait le temps pour cela plus tard ; le temps de jeter des boîtes de lait condensé dans les fiers canaux martiens ; le temps de laisser des numéros du *New York Times* voleter, cabrioler et froufrouter sur le désert gris auquel se réduisait le fond des mers martiennes ; le temps des peaux de banane et des papiers gras dans les ruines délicatement cannelées des anciennes villes martiennes. On aurait tout le temps. Il en éprouva un petit frisson intérieur.

Il alimentait le feu à la main, et c'était comme une offrande à un géant mort. Ils s'étaient posés sur un immense tombeau. Ici était morte toute une civilisation. La plus élémentaire des courtoisies imposait que cette première nuit se passe dans le silence.

«C'est pas ma conception de la fête. » Gibbs se tourna vers le capitaine Wilder. «Je pensais qu'on pourrait distribuer des rations de gin et de nourriture et faire un peu la bringue. »

Le capitaine Wilder avait les yeux fixés sur une cité morte à un ou deux kilomètres de là. « Nous sommes tous fatigués », dit-il d'un air absent, comme si toute son attention était retenue par la cité et ses habitants oubliés. «Demain soir, peut-être. Ce soir, on devrait simplement se réjouir d'avoir traversé tout cet espace sans se ramasser un météore dans la coque et sans mort d'homme. »

L'équipage commençait à s'agiter. Vingt hommes en tout, qui se tenaient par les épaules ou ajustaient leurs ceinturons. Spender les observait. Ils n'étaient pas contents. Ils avaient risqué leur vie pour réaliser un exploit. Maintenant ils avaient envie de se saouler, de crier

et de tirer en l'air pour montrer quels types formidables ils étaient d'avoir foré l'espace à bord d'une fusée jusqu'à la planète Mars.

Mais personne ne braillait.

Le capitaine donna un ordre d'une voix calme. Un des hommes se précipita dans le vaisseau et ramena des boîtes de rations qui furent ouvertes et distribuées sans trop de bruit. À présent les hommes commençaient à bavarder. Le capitaine s'assit et leur retraça le voyage. Ils connaissaient déjà tout cela, mais ça faisait plaisir à entendre, comme une aventure menée à bien et rangée en lieu sûr. Pas question de parler du retour. Quelqu'un aborda le sujet, mais on lui dit de se taire. Les cuillères allaient et venaient dans le double clair de lune ; la nourriture avait bon goût et le vin était encore meilleur.

Un trait de feu traversa le ciel, et un instant plus tard la fusée auxiliaire se posait non loin du camp. Spender regarda la petite trappe s'ouvrir et Hathaway, le médecin-géologue — chaque homme cumulait deux spécialités pour que le vaisseau ne soit pas trop encombré pendant le voyage —, en émerger. Celui-ci rejoignit lentement le capitaine.

«Alors?» fit Wilder.

Hathaway contempla les cités lointaines qui brillaient à la lueur des étoiles. Après avoir dégluti et concentré son regard, il dit : «Cette cité là-bas, capitaine, est morte, morte depuis des millénaires. Même remarque pour ces trois autres cités dans les collines. Mais cette cinquième cité, à trois cents kilomètres d'ici, capitaine...

— Eh bien?

— Elle était encore habitée la semaine dernière, capitaine. »

Spender se dressa d'un bond.

« Par des Martiens, ajouta Hathaway.

— Où sont-ils passés ?

— Ils sont morts. Je suis entré dans une maison. Je la

«Alors Ginnie me dit... », continuait Biggs.

Les hommes s'esclaffèrent.

«La beigne qu'elle s'est prise ! » gueula Biggs, une bouteille à la main.

Spender posa son assiette. Il écouta le vent frais qui murmurait à ses oreilles, regarda la blancheur de glace des constructions martiennes, là-bas, sur les mers vides.

« Quelle femme, quelle femme ! » Biggs vida sa bouteille dans sa large bouche. «J'en ai jamais vu de pareille ! »

L'odeur du corps suant de Biggs flottait dans l'air. Spender laissa le feu s'éteindre. «Hé, haut les cœurs, Spender! dit Biggs en lui jetant un coup d'œil avant de revenir à sa bouteille. Bon, alors un soir, Ginnie et moi... »

Un nommé Schoenke sortit son accordéon et se lança dans une espèce de danse piquée en soulevant la poussière autour de lui.

«Holà... on se remue ! cria-t-il.

— Ouais ! » rugirent les hommes. Ils jetèrent leurs assiettes vides. Trois d'entre eux s'alignèrent et se mirent à lever la jambe comme des danseuses de music-hall en plaisantant grassement. Les autres, claquant des mains, demandèrent à grands cris que ça aille plus loin. Cheroke ôta sa chemise et l'on vit transpirer sa poitrine nue tandis qu'il tournait sur lui-même. Le clair de lune brillait sur ses cheveux en brosse et ses joues de jeune homme rasées de près.

Au fond de la mer, le vent agitait des vapeurs vagues et, du haut des montagnes, de grands visages de pierre considéraient la fusée argentée et le petit feu.

Le chahut s'accentua, d'autres hommes sautèrent sur leurs pieds, l'un se mit à téter un harmonica, un autre à souffler sur un peigne recouvert de papier de soie. Vingt bouteilles supplémentaires furent ouvertes et vidées. Biggs, titubant, dirigeait les danseurs à grands gestes des bras.

« Avec nous, chef ! » lança Cheroke au milieu de la chanson qu'il braillait.

Le capitaine fut obligé d'entrer dans la danse. Il n'en avait nulle envie. Son visage restait grave. Spender regardait en songeant : Le malheureux, quelle soirée ! Ils ne savent pas ce qu'ils font. Avant de les expédier sur Mars, on aurait dû leur faire suivre un stage pour leur apprendre à se comporter correctement l'espace de quelques jours.

«Ça ira comme ça», s'excusa le capitaine, et il se rassit, prétendant qu'il n'en pouvait plus. Spender regarda la poitrine du capitaine. Elle se soulevait et s'abaissait à un rythme presque normal. Et son visage ne transpirait pas.

Accordéon, harmonica, vin, cris, danse, ululements, vociférations, rondes, bruits de gamelles, rires.

Biggs zigzagua jusqu'au bord du canal martien. Il portait six bouteilles vides qu'il lâcha une par une dans le bleu profond des eaux. Elles coulèrent avec des gargouillis caverneux.

«Je te baptise, je te baptise, je te baptise..., dit Biggs d'une voix pâteuse. Je te baptise, Biggs, Biggs, canal Biggs...»

Spender s'était dressé, avait enjambé le feu et rejoint Biggs avant que quiconque ait eu le temps de réagir. Il lui décocha deux coups de poing, dans les gencives et sur l'oreille. Biggs perdit l'équilibre et tomba dans l'eau du canal. Après le plouf, Spender attendit silencieusement que Biggs remonte sur la berge de pierre. À ce moment-là, on l'avait déjà empoigné.

«Hé, qu'est-ce qui vous prend, Spender? Hé?» lui demandait-on.

Biggs remonta et se campa sur ses jambes, ruisselant. Il vit les hommes qui tenaient Spender. « Voyez-vous ça... », dit-il. Et il s'avança.

« Ça suffit ! » lança sèchement le capitaine Wilder. Les hommes s'écartèrent de Spender. Biggs s'immobilisa et regarda le capitaine.

un peuple épris d'élégance, de beauté et de philosophie. Ils acceptaient leur destin. Pour autant que nous sachions, leur race s'est éteinte naturellement, sans une ultime guerre de dépit pour détruire leurs villes. Celles que nous avons vues jusqu'ici étaient absolument intactes. Sans doute ne se soucient-ils pas plus de notre présence ici que de celle d'enfants qui joueraient sur une pelouse et doivent être pris pour ce qu'ils sont. D'ailleurs, il se peut que tout cela nous rende meilleurs.

« Avez-vous remarqué le calme particulier des hommes, Spender, jusqu'à ce que Biggs les force à la gaieté? Ils avaient l'air plutôt humbles et effrayés. À voir tout ceci, nous savons que nous ne sommes pas de tels géants ; nous sommes des gosses en barboteuses, nous poussons de grands cris avec ces joujoux que sont nos fusées et notre énergie nucléaire, turbulents et pleins de vie. Mais un jour la Terre sera comme Mars aujourd'hui. Ça nous dégrisera. C'est une leçon de choses sur la notion de civilisation. Nous apprendrons de Mars. Et maintenant, rentrez le menton. Retournons là-bas et jouons les joyeux drilles. Cette amende de cinquante dollars tient toujours. »

La fête manquait un peu d'entrain. Le vent continuait de souffler de la mer morte. Il s'enroulait autour des hommes, il s'enroulait autour du capitaine et de Jeff Spender quand ils rejoignirent le groupe. Il s'en prenait à la poussière, à la fusée luisante, à l'accordéon, et la poussière s'infiltra dans l'harmonica de fortune, dans les yeux. Puis, après un sifflement aigu, aussi soudainement qu'il s'était levé, le vent cessa.

Mais la fête avait cessé elle aussi.

Les hommes se tenaient droits sur le fond noir et glacé du ciel.

«Allez, les gars, allez ! » Biggs surgit du vaisseau dans un uniforme propre, sans regarder une seule fois Spender. Sa voix faisait penser à quelqu'un qui se retrouverait dans

un auditorium vide. Elle était l'image de la solitude. « Allez ! »

Personne ne bougea.

« Allez, Whitie, ton harmonica ! »

L'interpellé souffla un accord qui sonna faux, à la limite du comique. Il secoua la salive de son instrument et le rempocha.

« Vous appelez *ça* une fête ? » interrogea Biggs.

Quelqu'un écrasa l'accordéon entre ses bras. Il rendit un cri de bête à l'agonie. Et ce fut tout.

« Okay, moi et ma bouteille on va rigoler tout seuls. » Biggs s'accroupit contre la fusée et se mit à boire au goulot.

Spender l'observa un long moment sans bouger, puis, lentement, ses doigts remontèrent le long de sa jambe frémissante jusqu'à l'étui de son pistolet pour en palper le cuir.

«Tous ceux que ça intéresse peuvent venir avec moi voir la cité, annonça le capitaine. Les autres resteront de garde à la fusée et nous partirons armés, à tout hasard. »

Les hommes se consultèrent. Quatorze étaient volontaires pour l'expédition, y compris Biggs, qui s'avança, rigolard, en brandissant sa bouteille. Il en restait six sur place.

« En avant ! » cria Biggs.

Le groupe s'éloigna silencieusement dans le clair de lune. Ils gagnèrent les abords de la cité noyée dans ses songes. Dans leur course, les lunes jumelles projetaient des ombres doubles à leurs pieds. Ils cessèrent de respirer, ou du moins en donnèrent-ils l'impression, un certain nombre de minutes. Ils guettaient un mouvement dans la cité morte, attendaient que se dresse quelque forme grise, quelque silhouette ancestrale qui s'élancerait à travers la mer vide au galop d'un destrier caparaçonné d'un lignage impossible, d'une souche incroyable.

Spender emplissait les rues de son regard et de son ima-

boussant le dallage et ses motifs. Il fit cela deux fois. Une âcre odeur de vinasse se répandit dans l'air frais.

Personne ne fit le moindre geste pour aider Biggs, toujours secoué de haut-le-cœur.

Spender garda un moment les yeux fixes, puis il se détourna et s'éloigna dans les avenues de la cité, seul dans le clair de lune. Pas un instant il ne s'arrêta pour regarder la petite troupe qu'il laissait derrière lui."

Ils regagnèrent le camp à quatre heures du matin. Ils s'allongèrent sur leurs couvertures et fermèrent les yeux, respirant l'air calme. Le capitaine Wilder, assis près du feu, l'entretenait en y jetant de petits bouts de bois.

McClure ouvrit les yeux deux heures plus tard. « Vous ne dormez pas, capitaine ?

— J'attends Spender. » Wilder sourit vaguement.

McClure réfléchit un instant. « Vous savez, capitaine, à mon avis il ne reviendra pas. Je ne sais pas ce qui me fait dire ça, mais c'est mon impression, capitaine ; il ne reviendra jamais. »

McClure se retourna pour se rendormir. Le feu crépita et s'éteignit.

Spender ne reparut pas de toute la semaine suivante. Le capitaine envoya des petits détachements à sa recherche, mais ils rentrèrent en disant qu'ils ne savaient pas où Spender avait pu aller. Il reviendrait quand ça lui chanterait. C'était un râleur. Il pouvait aller au diable !

Le capitaine ne dit rien mais consigna la chose dans son livre de bord...

Ce matin-là aurait pu être un lundi, un mardi ou n'importe quel autre jour sur Mars. Biggs était assis au bord du canal, les pieds trempant dans l'eau fraîche, le visage tourné vers le soleil.

Un homme s'approcha le long de la berge. Son ombre se posa sur Biggs, qui leva les yeux.

«Ça c'est trop fort ! fit Biggs.

— Je suis le dernier des Martiens, déclara l'homme en sortant un pistolet.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je vais te tuer.

— Arrêtez votre char. Qu'est-ce que c'est que cette blague, Spender?

— Lève-toi, que je te troue la panse.

— Rangez ce pistolet, bon Dieu ! »

Spender appuya une seule fois sur la détente. Biggs resta un instant assis au bord du canal avant de basculer en avant et de tomber dans l'eau. Le pistolet n'avait fait entendre qu'un léger bourdonnement. Le corps s'enfonça avec une lente indifférence dans le courant paresseux. Il émit un gargouillement caverneux qui cessa au bout d'un moment.

Spender rengaina son arme et s'éloigna sans bruit. Le soleil brillait sur Mars, lui brûlant les mains et caressant les côtés de son visage contracté. Il ne courait pas ; il marchait comme s'il n'y avait rien de nouveau en ce jour en dehors de la lumière du jour. Il alla jusqu'à la fusée. Quelques hommes absorbaient un petit déjeuner tout juste apprêté sous un abri construit par Cookie.

«Tiens, voilà le Cavalier solitaire, dit l'un d'eux.

— Salut, Spender ! Ça fait une paye ! »

Les quatre hommes attablés observaient le personnage silencieux qui les toisait.

«Vous et ces fichues ruines! s'esclaffa Cookie en remuant une substance noire dans un pot de faïence. Vous êtes comme un chien dans un tas d'os.

— Peut-être, dit Spender. J'ai fait quelques découvertes. Que diriez-vous si j'avais trouvé un Martien en train de rôder dans les parages ? »

Les quatre hommes posèrent leurs fourchettes.

« Vraiment ? Où ça ?

— Peu importe. Laissez-moi vous poser une question.

missement. Désormais ses mains reposaient sagement sur ses genoux.

Il se leva et fixa un casier de rations portable sur son dos avec une tranquille efficacité. Sa main se remit à trembler l'espace d'une petite seconde, mais un «Non ! » lancé d'une voix ferme eut raison de cette incartade. Puis, d'un pas raide, il s'enfonça dans la touffeur des collines rouges sans autre compagnie que la sienne.

Le soleil poursuivit sa brûlante ascension dans le ciel. Une heure plus tard, le capitaine descendit de la fusée pour avoir sa part d'œufs au jambon. Au moment même où il saluait les quatre hommes déjà attablés, il s'arrêta, flairant une vague odeur d'explosif. Il vit le cuistot gisant sur le sol, en travers du feu de camp. Les quatre hommes étaient assis devant des petits déjeuners froids.

Un moment après, Parkhill et deux autres gars descendirent. Le capitaine leur barrait le passage, fasciné par les hommes silencieux et la façon dont ils se tenaient autour de la table.

«Rassemblement général», dit-il.

Parkhill s'empressa d'aller longer le canal.

Le capitaine toucha Cheroke, qui pivota doucement et tomba de son siège. Le soleil alluma ses cheveux en brosse et ses hautes pommettes.

Les hommes se présentèrent.

«Qui manque à l'appel ?

— Toujours Spender, capitaine. On a trouvé Biggs en train de flotter dans le canal.

— Spender!»

Le capitaine vit les collines qui s'élevaient dans la lumière du jour. Le soleil le fit grimacer. «Bon sang, fît-il d'un ton las. Pourquoi n'est-il pas venu me parler?

— Il aurait dû venir me parler à *moi!* s'écria Parkhill, des éclairs dans les yeux. Je lui aurais foutu une balle dans le crâne, à ce salaud, voilà ce que j'aurais fait, crénom ! »

Le capitaine Wilder pointa le menton vers deux de ses hommes. «Allez chercher des pelles», dit-il.

Ce ne fut pas une sinécure de creuser les tombes. Un vent chaud venu de la mer vide leur soufflait la poussière en plein visage tandis que le capitaine tournait les pages de la Bible. Quand il l'eut refermée, quelqu'un commença à pelleter de lents flots de sable sur les linceuls.

Ils regagnèrent la fusée, firent jouer les mécanismes de leurs fusils, se chargèrent le dos de lourdes grappes de grenades et s'assurèrent de l'aisance avec laquelle ils pouvaient dégainer leurs pistolets. Le capitaine donnait ses ordres sans élever la voix, sans un geste, les bras ballants.

«En avant», dit-il.

Lorsqu'il vit les nuages de fine poussière qui s'élevaient ici et là dans la vallée, Spender sut que la chasse avait commencé. Il posa le mince livre d'argent qu'il était en train de lire, tranquillement assis sur un rocher plat. Les pages du livre, d'argent pur, minces comme du papier de soie, étaient ornées d'enluminures noir et or. C'était un ouvrage de philosophie datant d'au moins dix mille ans qu'il avait trouvé dans une des demeures de quelque ville martienne. Il ne l'abandonna qu'à contrecœur.

Un instant il s'était dit : À quoi bon ? Je vais rester assis ici à lire jusqu'à ce qu'ils arrivent et me descendent.

Sa première réaction au meurtre des six hommes ce matin-là avait déclenché en lui une période d'hébétude, puis des nausées, et désormais une étrange paix. Mais cette paix se dissipait à son tour, car la vue des nuages de poussière qui s'élevaient dans le sillage de ses poursuivants ravivait son ressentiment.

Il but une gorgée d'eau fraîche à sa gourde. Puis il se leva, s'étira, bâilla et écouta le silence enchanteur de la vallée autour de lui. Quel bonheur si lui et quelques autres personnes de sa connaissance sur la Terre pouvaient s'installer ici et y passer toute leur vie, sans bruit ni souci.

— Pas très haut. Mais suffisamment. »

Wilder contempla sa cigarette. «Pourquoi avez-vous fait ça ? »

Spender posa discrètement son pistolet à ses pieds. «Parce que j'ai constaté que ce que ces Martiens possédaient était largement aussi bien que tout ce que nous pourrons jamais espérer obtenir. Ils se sont arrêtés là où nous aurions dû le faire il y a cent ans. Je me suis promené dans leurs cités, je connais ces gens-là et je serais heureux de les avoir pour ancêtres.

— Il y a une magnifique cité là-bas. » Le capitaine indiqua de la tête une des agglomérations.

«Ce n'est pas la seule. Oui, leurs villes sont belles. Ils savaient associer l'art à la vie. Pour les Américains, ça a toujours été une chose à part. Quelque chose qu'on relègue dans la chambre du haut, celle de l'idiot de la famille. Dont on prend une dose le dimanche, avec éventuellement un petit coup de religion. Chez les Martiens, tout coexiste, art, religion et le reste.

— Vous croyez qu'ils avaient des lumières particulières ?

— Dur comme fer.

— Et c'est pour ça que vous vous êtes mis à massacrer vos congénères.

— Quand j'étais gosse, mes parents m'ont emmené visiter Mexico. Je me souviendrai toujours de l'attitude de mon père — tapageuse, fanfaronnante. Et ma mère n'aimait pas les habitants parce qu'ils étaient basanés et ne se lavaient pas assez. Ma sœur, elle, ne leur adressait pratiquement pas la parole. J'étais le seul de la famille à apprécier. Et je vois d'ici mon père et ma mère débarquant sur Mars et se conduisant de la même façon.

«Tout ce qui sort de l'ordinaire est détestable pour l'Américain moyen. Si ça ne porte pas l'estampille de Chicago, ça ne vaut rien. Imaginez un peu ! Bon Dieu, imaginez un peu ! Et avec ça... la guerre. Vous avez

entendu les discours du Congrès avant notre départ. Si les choses tournent bien, ils espèrent établir trois centres de recherche nucléaire et autant de dépôts de bombes atomiques sur Mars. Autrement dit, Mars est fichu ; toutes ces merveilles anéanties. Que diriez-vous si un Martien vomissait sa vinasse sur les tapis de la Maison-Blanche ? »

Wilder ne répondit pas. Il écoutait.

« Et il y a les autres intérêts majeurs en jeu. Les compagnies minières et les organismes de tourisme. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé au Mexique quand Cortés et ses valeureux amis sont arrivés d'Espagne? Toute une civilisation détruite par des rapaces vertueux, des fanatiques. L'histoire ne pardonnera jamais à Cortés.

— Vous n'avez pas agi de façon particulièrement morale aujourd'hui, remarqua Wilder.

— Que pouvais-je faire? Discuter avec vous? C'est simplement moi contre toute cette saloperie vorace de machine à broyer que l'on a sur la Terre. Ils vont balancer leurs maudites bombes atomiques ici, se battre pour des bases d'où ils pourront faire leurs guerres. Ne leur suffit-il pas d'avoir détruit une planète? Leur faut-il aussi polluer la mangeoire des autres ? Pauvres baudruches sans cervelle. En arrivant ici, je ne me suis pas seulement senti libéré de leur prétendue culture, mais aussi de leur morale et de leurs coutumes. Me voilà hors de leur système de références, me suis-je dit. Je n'ai qu'à tous les tuer et vivre ma propre vie.

— Mais ça n'a pas marché.

— Non. Après la cinquième exécution au petit déjeuner, j'ai découvert que je n'étais pas complètement autre, complètement martien, en fin de compte. Je ne pouvais pas rejeter comme ça tout ce que j'avais appris sur la Terre. Mais à présent j'ai retrouvé ma détermination. Je vais tous vous supprimer. Cela retardera la prochaine fusée de cinq bonnes années. Celle qui nous a emmenés est actuellement la seule existante. Les gens de la Terre attendront un an,

— Je ne vois pas.

— Les Martiens ont découvert le secret de la vie dans le monde animal. L'animal ne s'interroge pas sur la vie. Il vit. Sa seule raison de vivre *est* la vie ; il jouit de la vie et la savoure. Vous voyez... les statues, les symboles animaux un peu partout.

— Ça a un air païen.

— Au contraire, ce sont des symboles divins, des symboles de la vie. Sur Mars aussi, l'homme était devenu trop humain et pas assez animal. Et les Martiens ont compris que, pour survivre, il leur fallait renoncer à toujours se poser cette question : *Pourquoi vivre ?* La vie fournissait sa propre réponse. La vie consistait à engendrer encore de la vie et à vivre la meilleure vie possible. Les Martiens se sont aperçus qu'ils se posaient la question du pourquoi de la vie au sommet d'une période de guerre et de désespoir, quand il n'y avait pas de réponse. Mais une fois la civilisation revenue au calme, à la sagesse, une fois les guerres finies, la question est devenue absurde d'une nouvelle façon. Désormais il faisait bon vivre et toute discussion était inutile.

— À vous entendre, les Martiens étaient plutôt naïfs.

— Seulement quand ils y trouvaient leur avantage. Ils ont cessé de s'acharner à tout détruire, à tout abaisser. Ils ont mêlé religion, art et science parce qu'à la base la science n'est rien de plus que l'exploration d'un miracle que nous n'arrivons pas à expliquer, et l'art l'interprétation de ce miracle. Ils n'ont jamais laissé la science écraser l'art et la beauté. C'est une simple question de degré. Un Terrien se dit : "Dans ce tableau, la couleur n'a pas de véritable existence. Un homme de science peut prouver que la couleur tient seulement à la façon dont sont disposées les cellules dans un matériau donné pour réfléchir la lumière. Par conséquent, la couleur ne fait pas vraiment partie de ce que j'ai sous les yeux." Un Martien, beaucoup plus avisé, dirait : "Voilà un superbe tableau. Sorti de la

main et de la tête d'un homme inspiré. Son sujet et ses tons sont empruntés à la vie. Voilà quelque chose de bien." »

Un temps. Assis dans le soleil de l'après-midi, Wilder promenait un regard curieux sur la petite ville fraîche et silencieuse. «J'aimerais vivre ici, dit-il.

— Vous le pouvez si vous le voulez.

— C'est à *moi* que vous demandez ça?

— Un seul des hommes placés sous vos ordres pourra-t-il jamais comprendre tout ceci ? Ce sont des cyniques professionnels, et il est trop tard pour eux. Pourquoi voulez-vous retourner auprès d'eux? Pour ne pas être en reste avec vos voisins ? Pour vous offrir un hélico comme celui de M. Tout-le-monde ? Pour écouter la musique avec votre manuel plutôt qu'avec vos tripes? Il y a là-bas un petit patio où se trouve une bobine de musique martienne vieille d'au moins cinquante mille ans. Elle fonctionne encore. Une musique comme vous n'en entendrez jamais de toute votre vie. Vous pourriez l'écouter. Il y a aussi des livres. J'arrive déjà à les lire. Vous pourriez en faire autant.

— Tout ça a l'air absolument merveilleux, Spender.

— Mais vous n'allez pas rester?

— Non. Merci quand même.

— Et vous n'allez sûrement pas me laisser en paix. Il faudra que je vous tue tous.

— Vous êtes optimiste.

— J'ai une raison de vivre et de combattre, ce qui me rend plus dangereux. J'ai à présent l'équivalent d'une religion. À savoir réapprendre à respirer. A me dorer au soleil, à laisser le soleil se glisser en moi. À écouter de la musique et à lire un livre. Qu'est-ce qu'offre votre civilisation?»

Wilder remua les pieds, secoua la tête. «Tout cela est bien regrettable. Je suis vraiment désolé.

— Moi aussi. Je crois que je ferais bien de vous ramener pour que vous puissiez lancer l'attaque.

Continuons de crapahuter, offrons-nous des sensations fortes et appuyons sur la détente. Un coup ici, un coup *là !*

Les hommes couraient, se baissaient brusquement, se remettaient à courir et s'accroupissaient dans les coins d'ombre, les dents à découvert, haletants, car l'air était ténu, peu propice à la course; si peu propice qu'ils devaient s'arrêter cinq bonnes minutes, la respiration sifflante, des points noirs dans les yeux, en quête d'air, les paupières serrées dans leur effort pour en avaler toujours plus, avant de se relever, haussant leurs fusils pour déchirer cet air rare de plein été, le cribler de trous hurlants et brûlants.

Spender, toujours au même endroit, ne tirait qu'à l'occasion.

« En bouillie, sa fichue cervelle ! » hurla Parkhill en gravissant la pente à toutes jambes.

Le capitaine l'épingla dans sa ligne de mire, puis il lâcha son fusil et le contempla d'un air horrifié. «Qu'est-ce que tu allais faire ? » demanda-t-il à sa main inerte et à son arme.

Il avait failli tirer dans le dos de Parkhill.

«Dieu du ciel.»

Il vit Parkhill continuer sa course, puis se jeter à plat ventre.

Spender était peu à peu enfermé dans une nasse plus ou moins lâche d'hommes en mouvement. Allongé derrière deux rochers en haut de la pente, il souffrait du manque d'air, les dents à nu, deux larges îlots de sueur sous les bras. Le capitaine vit les deux rochers. Il y avait entre eux un intervalle d'une dizaine de centimètres donnant sur la poitrine de Spender.

«Hé, toi là-haut ! cria Parkhill. J'ai là du plomb pour ta cervelle ! »

Le capitaine Wilder attendait. Allez, Spender, songeait-il. File comme tu as dit que tu le ferais. Tu n'as plus que quelques minutes pour t'échapper. File et reviens plus

tard. Allez. C'était ton plan. Enfonce-toi dans ces souterrains que tu dis avoir découverts, et restes-y planqué des mois, des années, à lire tes beaux livres et à te baigner dans les bassins de tes temples. Vas-y, mon gars, tout de suite, avant qu'il soit trop tard.

Spender ne bougeait pas de sa position.

«Qu'est-ce qui lui prend?» se demanda le capitaine.

Wilder ramassa son fusil et observa ses hommes qui couraient de cachette en cachette. Il regarda les tours du petit village martien immaculé, pareilles à des pièces d'échecs fermement sculptées dans la lumière de l'après-midi. Il vit les deux rochers et l'intervalle qui exposait la poitrine de Spender.

Parkhill chargea dans un hurlement de rage.

«Non, Parkhill, dit le capitaine. Je ne peux pas te laisser faire ça. Ni toi, ni les autres. Aucun d'entre vous. C'est moi seul qui dois m'en charger. »

Serai-je net après cela? s'interrogea-t-il. Convient-il que ce soit moi qui accomplisse ce geste ? Oui. Je sais ce que je fais, pourquoi je le fais, et c'est légitime parce que je suis la personne qui convient. J'espère que je serai à la hauteur, je prie pour cela.

Il hocha la tête en direction de Spender. «Vas-y, lança-t-il dans un grondement contenu que personne n'entendit. Je te donne encore trente secondes pour filer. Trente secondes ! »

Le capitaine regarda les secondes s'égrener sur sa montre. Les hommes couraient. Spender ne bougeait pas. Le compte à rebours se poursuivait, interminable, assourdissant. « Vas-y, Spender, vas-y, fiche le camp ! »

Les trente secondes étaient écoulées.

Le fusil pointé sur sa cible, le capitaine inspira à fond. «Spender», dit-il en relâchant son souffle.

Il appuya sur la détente.

Un peu de poussière s'éleva dans le soleil et ce fut tout. Les échos de la détonation s'éteignirent.

AOÛT 2032

Les pionniers

Les hommes de la Terre vinrent sur Mars.

Ils venaient parce qu'ils avaient peur ou ignoraient la peur, parce qu'ils étaient heureux ou malheureux, parce qu'ils se sentaient ou ne se sentaient pas des âmes de Pèlerins. Chacun avait ses raisons. Ils quittaient des femmes, des occupations ou des villes odieuses ; ils venaient pour découvrir, fuir ou obtenir quelque chose, ils venaient pour déterrer, enterrer ou abandonner quelque chose. Ils venaient avec des rêves étriqués ou grandioses, ou pas de rêves du tout. Mais dans beaucoup de villes un doigt gouvernemental jaillissait d'affiches en quadrichromie pour leur dire : DU TRAVAIL VOUS ATTEND DANS LE CIEL : PARTEZ POUR MARS ! Et les hommes s'avançaient en traînant les pieds, quelques-uns pour commencer, une quarantaine, car la plupart sentaient le haut mal les envahir avant même que la fusée ne se soit élancée dans l'espace. Et ce mal avait pour nom l'Isolement. Car en voyant sa ville natale rapetisser jusqu'à atteindre la grosseur du poing, puis d'un citron vert, puis d'une tête d'épingle, pour s'évanouir dans le sillage de feu, on avait l'impression de n'être jamais né, il n'y avait plus de ville, on n'était nulle part, perdu dans l'espace, sans points de repère, sans autre compagnie que des étrangers. Et quand l'Illinois, l'Iowa, le Missouri ou le Montana disparaissait dans des mers de

nuages, et que, pour comble, les États-Unis se réduisaient à un îlot brumeux et toute la planète Terre à une balle de base-bail boueuse expédiée au loin, c'était là que l'on se sentait vraiment seul, errant dans les plaines de l'espace, en route pour un endroit inimaginable.

Rien de surprenant, donc, si les premiers émigrants furent rares. Leur nombre s'accrut régulièrement en proportion des Terriens déjà recensés sur Mars. Les chiffres étaient une source de réconfort. Mais les premiers Solitaires ne durent compter que sur eux-mêmes...

les poumons. Quand, un jour, ces arbres auront grandi, *songe* à l'oxygène qu'ils produiront ! »

Il se souvenait de son arrivée sur Mars. Comme un millier d'autres, il avait écarquillé les yeux sur un matin silencieux et pensé : Comment vais-je trouver ma place ici ? Que vais-je y faire ? Y a-t-il un travail pour moi ?

Puis il s'était évanoui.

Quelqu'un lui avait fourré une fiole d'ammoniaque sous le nez et il était revenu à lui en toussant.

« Ça va aller, lui dit le docteur.

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— C'est la raréfaction de l'air. Certains ne le supportent pas. Je crains que vous ne soyez obligé de retourner sur la Terre.

— Non ! » Il s'assit et sentit presque aussitôt un voile noir lui tomber sur les yeux et Mars tourner deux fois au-dessous de lui. Ses narines se dilatèrent et il força ses poumons à aspirer une grande bouffée de vide. « Ça ira, dit-il. Il faut que je reste ici ! »

Ils le laissèrent allongé, suffoquant, en proie à d'atroces mouvements convulsifs, comme un poisson hors de l'eau. Et il pensait : L'air, l'air, l'air. Ils veulent me renvoyer à cause de l'air. Il tourna la tête pour regarder les plaines et les collines martiennes. Il accommoda, et la première chose qu'il remarqua fut le manque d'arbres, l'absence totale d'arbres à perte de vue. Le sol était nu, un sol de terreau, mais sans rien dessus, pas même de l'herbe. L'air, songea-t-il, cette chose impalpable qui siffle dans les narines. L'air, l'air. Et au sommet des collines, ou dans leur ombre, ou même au bord des ruisseaux, pas un arbre, pas le moindre brin d'herbe verte. Bien sûr ! La réponse ne venait pas de son intelligence, mais de ses poumons et de sa gorge. Et cette pensée lui fit l'effet d'une brusque bouffée d'oxygène pur et le remit debout. Des arbres et de l'herbe. Il abaissa les yeux sur ses mains et les retourna. Il planterait des arbres et de l'herbe. Tel serait son travail :

combattre ce qui précisément risquait de l'empêcher de rester ici. Il mènerait une guerre horticole personnelle contre Mars. Le sol d'autrefois était là, ainsi que ses plantes si anciennes qu'elles s'étaient épuisées. Mais si l'on introduisait des espèces nouvelles? Des arbres de la Terre, de grands mimosas, des saules pleureurs, des magnolias et de magnifiques eucalyptus. Hein? Allez savoir quelles richesses minérales étaient cachées dans le sol, inexploitées en raison de l'exténuation des antiques fougères, fleurs, broussailles et arbres.

«Laissez-moi me lever! cria-t-il. Il faut que je voie le Coordinateur ! »

Le Coordinateur et lui avaient passé toute une matinée à discuter pousses et verdure. Il faudrait des mois, sinon des années, avant qu'une plantation organisée soit entreprise. Jusqu'à présent, on faisait venir des aliments congelés de la Terre dans des blocs de glace volants ; quelques jardins communautaires verdissaient dans des usines hydroponiques.

« En attendant, dit le Coordinateur, ce sera votre travail. Nous vous fournirons ce que nous pourrons en matière de semences et un petit équipement. On ne dispose plus que d'un espace très limité dans les fusées. Nos premières villes étant des communautés minières, je crains que vos plantations d'arbres ne suscitent guère de sympathie...

— Mais vous m'en donnez l'autorisation?»

On la lui donna. Muni d'une simple motocyclette, sa remorque chargée d'un riche assortiment de graines et de pousses, il avait arrêté son véhicule au beau milieu de la désolation et commencé à sillonner le paysage à pied.

Il y avait trente jours de cela, et il n'avait jamais jeté un coup d'œil en arrière. Car ce coup d'œil lui aurait fait mal au cœur. Une extrême sécheresse sévissait ; il était douteux que des graines aient déjà germé. Toute sa campagne, ces quatre semaines passées à se casser les reins et à creuser étaient peut-être perdues. Il gardait les yeux fixés

«Impossible ! » s'écria Benjamin Driscoll.

Mais la vallée et le matin étaient verts.

Et l'air!

De partout, comme une eau vive, un torrent de montagne, affluait l'air nouveau, l'oxygène dégagé par la verdure. On pouvait le voir chatoyer tout là-haut en tourbillons cristallins. L'oxygène, frais, pur, vert, l'oxygène qui transformait froidement la vallée en un véritable delta. D'un instant à l'autre, les portes de la ville s'ouvriraient en grand, les gens sortiraient en courant pour se précipiter dans cet oxygène miraculeux, le reniflant, s'en gorgeant à pleines goulées, les joues rosies, le nez gelé, les poumons revivifiés, le cœur bondissant et le corps, si usé soit-il, soulevé par des envies de danser.

Mr. Benjamin Driscoll s'octroya une grande gorgée de cet air vert d'eau et s'évanouit.

Avant qu'il n'ait repris connaissance, cinq mille arbres nouveaux s'étaient dressés dans le jaune du soleil.

FÉVRIER 2033

Les sauterelles

Les fusées mettaient le feu aux plaines décharnées, transformaient la roche en lave, le bois en charbon, convertissaient l'eau en vapeur, vitrifiaient le sable et la silice en plaques qui, partout, tels les éclats d'un miroir brisé, reflétaient l'invasion. Les fusées arrivaient comme autant de tambours qui labouraient la nuit de leurs roulements. Comme des sauterelles, par nuages entiers qui se posaient dans une floraison de fumée rosâtre. Et des fusées s'élançaient des hommes armés de marteaux pour reforger ce monde étrange, lui donner un aspect familier, en écraser toute l'étrangeté; la bouche frangée de clous, pareils à des carnivores aux dents d'acier, ils les crachaient dans leurs mains lestes à mesure qu'ils dressaient de petites maisons en bois, galopaient sur les toits avec des bardeaux destinés à masquer toutes ces étoiles peu rassurantes, installaient des stores verts aux fenêtres pour que la nuit reste invisible. Et quand les charpentiers avaient décampé, les femmes s'amenaient avec leurs pots de fleurs, leur tissu imprimé, leurs casseroles, et le bruit de vaisselle qui s'ensuivait couvrait le silence de Mars à l'affût derrière les portes et les fenêtres aux stores tirés.

En six mois, une douzaine de petites villes furent fondées sur la planète dénudée, remplies de tubes au néon

réinstaller sur une vieille route moins fréquentée où je pourrai gagner juste de quoi vivre et continuer d'avoir le temps de profiter de tout ce qu'il y a de *différent* ici.

— Vous avez bien raison, papy », dit Tomâs, ses mains basanées négligemment posées sur le volant. Il se sentait bien. Il venait de travailler dix jours d'affilée à l'une des nouvelles colonies et saisissait à présent l'occasion de deux jours de congé pour se rendre à une petite fête.

«Plus rien ne me surprend, dit le vieil homme. Je me contente de regarder. De ressentir. Si on n'est pas capable d'accepter Mars comme elle est, autant retourner sur la Terre. Tout est fou ici, le sol, l'air, les canaux, les indigènes (j'en ai encore jamais vu, mais il paraît qu'il y en a dans les environs), les horloges. Même celle que j'ai se comporte bizarrement. Même le *temps* est fou ici. Des fois, j'ai l'impression d'être tout seul ici, sans personne d'autre sur toute cette fichue planète. J'en mettrais ma main à couper. Des fois, j'ai l'impression d'avoir huit ans, d'avoir rapetissé et de tout trouver grand. Bon sang, c'est l'endroit rêvé pour un vieux. Ici, je suis toujours gaillard et content. Vous savez ce qu'est Mars ? C'est comme un truc que j'ai eu à Noël il y a de ça soixante-dix ans —j'sais pas si vous en avez jamais eu un —, on appelait ça un kaléidoscope, des cristaux, des morceaux de tissu, des perles et de la verroterie. On tournait ça vers le jour, on regardait dedans et c'était à couper le souffle. Tous ces motifs ! Eh bien, c'est Mars. Profitez-en. Ne lui demandez rien d'autre que ce qu'elle est. Bon sang, vous savez que cette route, là, a été construite par les Martiens il y a plus d'une quinzaine de siècles et qu'elle est toujours en bon état ? Ça fait un dollar cinquante, merci et bonne nuit. »

Tomâs reprit la vieille route avec un petit rire de gorge.

Il avait un long trajet à faire dans les collines et l'obscurité, et il ne lâchait pas le volant, sauf de temps en temps, pour prendre une sucrerie dans sa mallette-repas. Il rou-

lait depuis une heure ; pas une seule voiture ni la moindre lumière à l'horizon, rien que la route qui s'engouffrait sous le capot, le ronronnement du moteur, et Mars dehors, si calme. Mars était toujours calme, mais plus particulièrement cette nuit-là. Les déserts et les mers vides défilaient sur les côtés, et les montagnes de même, sur fond de ciel étoile.

Il y avait dans l'air comme une odeur de Temps. Il sourit et retourna cette drôle d'idée dans sa tête. Il y avait là quelque chose à creuser. À quoi pouvait bien ressembler l'odeur du Temps ? À celle de la poussière, des horloges et des gens. Et si on se demandait quelle sorte de bruit faisait le Temps, ce ne pouvait qu'être celui de l'eau ruisselant dans une grotte obscure, des pleurs, de la terre tombant sur des couvercles de boîtes aux échos caverneux, de la pluie. Et en allant plus loin, quel *aspect* présentait temps ? Le temps était de la neige en train de tomber silencieusement dans une pièce plongée dans le noir, ou un film muet dans un cinéma d'autrefois, des milliards de visages dégringolant comme ces ballons du Nouvel An, sombrant, s'abîmant dans le néant. Tels étaient l'odeur, le bruit et l'aspect du Temps. Et ce soir — Tomâs plongea une main dans le vent à l'extérieur de la camionnette —, ce soir, on pouvait presque *toucher* le Temps.

Il roulait entre des collines de Temps. Il en éprouva des picotements sur la nuque et se carra dans son siège, fixant son regard sur la route.

Il s'arrêta en plein milieu d'une bourgade morte, coupa le moteur et s'abandonna au silence environnant. Retenant sa respiration, il regardait les constructions blanches dans le clair de lune. Inhabitées depuis des siècles. Parfaites, sans défauts, en ruine, certes, mais néanmoins parfaites.

Il remit le moteur en marche et fit encore deux ou trois kilomètres avant de s'arrêter de nouveau. Sa mallette-repas à la main, il mit pied à terre et grimpa sur un petit promontoire d'où l'on dominait la cité poudreuse. Il ouvrit

de saisir la tasse. Peine perdue. Il se redressa, réfléchit un moment, puis tira un couteau de sa ceinture.

« Hé là ! cria Tomâs.

— Vous vous méprenez, attrapez ! » Et le Martien lui lança le couteau. Tomâs mit ses mains en coupe. Le couteau tomba à travers la chair et heurta le sol. Tomâs se baissa pour le ramasser, mais il ne parvint pas à le toucher. Il recula, parcouru de frissons.

Il regarda alors le Martien qui se découpait sur le ciel.

«Les étoiles ! dit-il.

— Les étoiles ! » dit le Martien en regardant Tomâs à son tour.

Les étoiles étaient visibles, nettes et blanches, à travers la chair du Martien, dans laquelle elles semblaient cousues telles des paillettes en suspension dans la fine membrane phosphorescente de quelque créature marine gélatineuse. On les voyait scintiller comme des yeux violets dans le ventre et la poitrine du Martien et comme des bijoux à travers ses poignets.

«Je vois à travers vous ! dit Tomâs.

— Et moi à travers vous ! » dit le Martien en reculant d'un pas.

Tomâs tâta son propre corps et, percevant sa chaleur, se sentit rassuré. *Je* suis bien réel, se dit-il.

Le Martien se toucha le nez et les lèvres. *«Je* sens ma chair, dit-il presque à haute voix. *Je* suis vivant. »

Tomâs regarda fixement l'étranger. «Et si *je* suis réel, c'est que *vous* devez être mort.

— Non, vous !

— Un spectre !

— Un fantôme ! »

Ils se désignaient mutuellement du doigt, la lumière des étoiles constellant leurs membres comme autant de dagues, de glaçons et de lucioles. Puis ils se remirent à examiner leur corps, et chacun de se trouver intact, brûlant, en émoi, stupéfait, intimidé, alors que l'autre — ah

oui, cet autre, là — était dépourvu de réalité, ne pouvait être qu'un prisme fantomatique réfléchissant la lumière accumulée de mondes lointains.

Je suis ivre, se dit Tomâs. Ne surtout pas parler de tout ça à quelqu'un demain, oh, non !

Ils se tenaient sur la vieille route, aussi immobiles l'un que l'autre.

«D'où venez-vous? demanda enfin le Martien.

— De la Terre.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est là-bas, précisa Tomâs avec un mouvement de tête vers le ciel.

— Quand?

— On a débarqué ici il y a un peu plus d'un an, vous vous souvenez ?

— Non.

— Et vous étiez tous morts, à quelques exceptions près. Vous êtes devenus une rareté, vous ne *savez* pas ça ?

— Ce n'est pas vrai.

— Si, morts. J'ai vu les corps. Tout noirs, dans les pièces, dans les maisons, morts. Par milliers.

— C'est ridicule. Nous sommes *vivants!*

— Vous vous êtes fait envahir, mon vieux, seulement vous l'ignorez. Vous devez être un rescapé.

— Je ne suis pas un rescapé ; rescapé de quoi, d'abord? Là, je vais à un festival sur le canal, près des monts Eniall. J'y étais hier soir. Vous ne voyez pas la cité là-bas ? » Le Martien la désigna du doigt.

Tomâs regarda et ne vit que les ruines. «Allons, cette ville est morte depuis des milliers d'années.»

Le Martien s'esclaffa. «Morte. J'y ai dormi hier !

— Et moi j'y suis passé la semaine dernière et la semaine d'avant, et je viens juste de la traverser, et c'est un tas de ruines. Vous voyez ces colonnes brisées ?

— Brisées ? Enfin, je les vois très bien. Surtout avec le clair de lune. Et ces colonnes sont debout.

se croire en train de parler à un vieil ami, de se confier, de se laisser emporter dans le feu de la conversation.

Le Martien ferma les yeux et les rouvrit. «Je ne vois qu'une seule explication. Ça a à voir avec le Temps. Oui. Vous êtes une vision du Passé !

— Non, c'est vous qui venez du Passé », dit le Terrien, qui avait eu le temps de retourner la question dans sa tête.

«Vous êtes bien sûr de vous. Comment pouvez-vous prouver qui vient du Passé, qui vient du Futur ? En quelle année sommes-nous ?

— En 2033 !

— Qu'est-ce que cela signifie pour *moi ?* »

Tomâs réfléchit et haussa les épaules. « Rien.

— C'est comme si je vous disais que l'on est en 4 462 853 S.E.C. Ce n'est rien et ce n'est pas rien ! Où est l'horloge qui va nous montrer quelle est la position des étoiles ?

— Mais les ruines le prouvent ! Elles prouvent que *je* représente le futur, que *je* suis vivant et *vous* mort !

— Tout en moi affirme le contraire. Mon cœur bat, mon ventre a faim, ma bouche a soif. Non, non, l'un comme l'autre, nous ne sommes ni morts ni vivants. Plutôt vivants, quand même. Plus exactement, entre les deux. Deux étrangers qui passent dans la nuit, voilà tout. Deux étrangers qui passent. Des ruines, dites-vous ?

— Oui. Cela vous fait peur ?

— Qui a envie de voir le Futur, est-ce *seulement* imaginable ? On peut faire face au Passé, mais songer... les colonnes *écroulées,* dites-vous ? Et la mer vide, les canaux à sec, les jeunes filles mortes, les fleurs flétries ? » Le Martien se tut, puis il regarda devant lui. «Mais tout ça est *là.* Je le *vois.* N'est-ce pas suffisant pour moi ? Tout ça m'attend, peu importe ce que pouvez dire. »

Tomâs, *lui,* était attendu par les fusées, là-bas, par la ville et les femmes de la Terre. « Impossible de se mettre d'accord, dit-il.

— Alors soyons d'accord sur notre désaccord. Peu importe qui représente le Passé ou le Futur, si nous sommes tous deux vivants, car ce qui doit suivre suivra, demain ou dans dix mille ans. Qu'est-ce qui vous assure que ces temples ne sont pas ceux de votre propre civilisation d'ici une centaine de siècles, en ruine, brisés ? Vous n'en savez rien. Alors ne vous posez pas de questions. Mais la nuit est courte. Voilà les feux du festival qui montent dans le ciel, et les oiseaux. »

Tomâs tendit sa main. Le Martien l'imita.

Leurs mains ne se touchèrent point; elles s'interpénétrèrent.

« Nous reverrons-nous ?

— Qui sait ? Peut-être une autre nuit.

— J'aimerais vous accompagner à ce festival.

— Et j'aimerais pouvoir me rendre à votre ville nouvelle, voir ce vaisseau dont vous parlez, voir ces hommes, apprendre tout ce qui s'est passé.

— Au revoir, dit Tomâs.

— Bonne nuit. »

Le Martien réintégra son véhicule de métal vert et s'éloigna en douceur dans les collines. Le Terrien fit faire demi-tour à sa camionnette et prit discrètement la direction opposée.

« Seigneur Dieu, quel rêve », soupira Tomâs, les mains sur le volant, songeant aux fusées, aux femmes, au bon whisky artisanal, aux danses de Virginie, à la fête.

Quelle étrange vision, se disait le Martien lancé à tout vitesse, songeant au festival, au canaux, aux bateaux, aux femmes aux yeux d'or, aux chansons.

La nuit était sombre. Les lunes s'étaient couchées. Les étoiles scintillaient sur la route vide où il n'y avait plus un bruit, plus de voiture, plus personne, plus rien. Et qui demeura ainsi, dans le noir et la froidure, tout le reste de la nuit.

NOVEMBRE 2033

Les ballons de feu

Des gerbes de feu se déployaient au-dessus des pelouses dans la nuit estivale. On voyait s'illuminer des visages d'oncles et de tantes. Des fusées explosaient dans les yeux bruns de quelques cousins installés sur la terrasse, et les baguettes calcinées retombaient avec un bruit sourd au loin, dans les prés grillés par la sécheresse.

Le Très Révérend Père Joseph Daniel Peregrine ouvrit les yeux. Quel rêve ! Lui et ses cousins tout à leur joie pyrotechnique à l'ancienne maison de son grand-père, dans l'Ohio, en des temps si lointains !

Il demeura allongé, à l'écoute du grand vide de l'église, des autres cellules où reposaient les autres Pères. S'étaient-ils couchés, eux aussi, à la veille du vol de la fusée *Crucifix,* avec des souvenirs de 4 juillet ? Oui. Chacun retenait sa respiration, comme en ces aubes de fête de l'Indépendance, quand on attendait la première secousse pour se précipiter sur les trottoirs humides de rosée, les mains pleines de miracles sonores.

Ils étaient là, les Pères de l'Église épiscopale, à jouir du dernier répit de l'aube avant de filer vers Mars, laissant flotter leur encens dans la cathédrale veloutée de l'espace.

« Faut-il vraiment que nous y allions ? murmura Père Peregrine. Ne devrions-nous pas nous laver de nos propres

péchés sur la Terre ? Ne fuyons-nous pas la vie que nous avons ici ? »

Il se leva, déplaçant avec lourdeur son corps bien en chair, haut en couleur avec ses nuances de fraise, de lait et de filet de bœuf.

«Ou est-ce simple mollesse? se demanda-t-il. Craindrais-je le voyage ? »

Il s'avança sous la pluie d'aiguilles de la douche.

«Je t'emmènerai quand même sur Mars, mon bonhomme, lança-t-il à sa propre adresse. On laisse les anciens péchés ici. Et direction Mars pour en trouver de nouveaux?» Une pensée délicieuse, ou peu s'en fallait. Des péchés auxquels personne n'avait jamais pensé. N'avait-il pas écrit un petit livre sur la question, *Le Problème du péché sur les autres mondes,* ignoré au nom d'un certain manque de sérieux par la confrérie épiscopale?

Pas plus tard que la veille au soir, savourant un dernier cigare, il avait abordé le sujet avec Père Stone.

« Sur Mars, le péché risque de passer pour vertu. Nous devrons être vigilants en matière d'actes vertueux qui, par la suite, pourraient se révéler des péchés ! avait dit Père Peregrine, rayonnant. N'est-ce pas exaltant? Il faut remonter des siècles en arrière pour voir pareille aventure accompagner la perspective d'être missionnaire !

— Personnellement, avait affirmé avec force Père Stone, je reconnaîtrai le péché, *même* sur Mars.

— Oh, nous autres prêtres nous targuons d'être du papier de tournesol, de changer de couleur en présence du péché, mais à supposer que la chimie martienne soit telle que nous n'ayons plus cette faculté? S'il existe d'autres formes de sensibilité sur Mars, vous devez admettre la possibilité de péchés non reconnaissables.

— S'il n'y a pas intention de faire le mal, il n'y a ni péché, ni punition afférente — c'est ce que nous dit le Seigneur, avait répliqué Père Stone.

rer les Martiens à recevoir Sa Vérité. Je vous souhaite à tous un voyage *voué à la méditation.* »

Ils défilèrent devant l'évêque, vingt hommes, dans un bruissement de soutanes, pour confier leurs mains à la bonté des siennes avant de passer dans le projectile purifié.

« Je me demande, dit Père Peregrine au dernier moment, si Mars n'est pas l'enfer. N'attendant que notre arrivée pour faire éclater ses tourments.

— Que Dieu soit avec nous », fit Père Stone.

La fusée se mit en mouvement.

Sortir de l'espace leur fit l'effet de sortir de la plus extraordinaire cathédrale qu'ils aient jamais vue. Toucher Mars revenait à toucher la banalité du pavé à l'extérieur de l'église cinq minutes après avoir pris *pleinement* conscience de votre amour de Dieu.

Les Pères sortirent précautionneusement de la fusée fumante et s'agenouillèrent sur le sable martien tandis que Père Peregrine rendait grâce.

«Seigneur, nous Te remercions pour ce voyage dans Tes demeures. Nous avons atteint une terre nouvelle, aussi devons-nous avoir de nouveaux yeux. Nous allons entendre de nouveaux sons, aussi devons-nous avoir de nouvelles oreilles. Et nous allons rencontrer de nouveaux péchés, pour lesquels nous demandons le don d'un cœur plus charitable, plus ferme et plus pur. Amen. »

Ils se relevèrent.

Et Mars était là, pareil à une mer dans les profondeurs de laquelle ils allaient se traîner à la façon de biologistes sous-marins en quête de vie. Là était le territoire du péché qui ne disait pas son nom. Oh, avec quel soin ils allaient devoir tout peser, comme des plumes grises, dans ce nouvel élément, redoutant qu'il y ait du péché dans le *simple* fait de marcher, de respirer ou même de jeûner !

Et le maire de Ville Un était là pour les accueillir, la

main tendue. «Que puis-je faire pour vous, Père Peregrine ?

— Nous aimerions avoir des informations sur les Martiens. Car ce n'est qu'autant que nous les connaîtrons que nous pourrons dresser intelligemment les plans de notre église. Font-ils trois mètres de haut ? Nous prévoirons de grandes portes. Ont-ils la peau bleue, rouge, verte ? Nous devons le savoir afin d'employer les bonnes couleurs lorsque nous placerons des figures humaines dans nos vitraux. Sont-ils lourds ? Nous leur construirons des sièges solides.

— Mon Père, dit le maire, je ne crois pas que vous ayez à vous inquiéter pour les Martiens. Ils se divisent en deux races. L'une est pratiquement éteinte ; le peu qu'il en reste se cache. Et l'autre... eh bien, ils ne sont pas vraiment humains.

— Ah?» Le cœur de Père Peregrine s'emballa.

« Ce sont des globes de lumière phosphorescente, mon Père, qui vivent dans ces collines. Hommes ou bêtes, qui pourrait le dire ? Mais ils agissent intelligemment, à ce que j'ai entendu dire. » Le maire haussa les épaules. « Bien sûr, ce ne sont pas des humains, je ne pense donc pas que vous serez intéressé...

— Au contraire, répliqua Père Peregrine. Intelligents, dites-vous ?

— Nous en avons un témoignage. Un prospecteur s'était cassé la jambe dans ces collines et aurait dû y mourir. Les sphères de lumière bleue l'ont approché. Quand il est revenu à lui, il se trouvait sur une route sans savoir comment il y était arrivé.

— Un ivrogne, dit Père Stone.

— C'est pourtant comme ça. Père Peregrine, étant donné que la plupart des Martiens ont disparu et qu'il ne reste plus que ces sphères bleues, je pense sincèrement que vous seriez plus à votre place à Ville Un. Mars est en train de s'ouvrir. C'est désormais une frontière, comme autre-

— Le Créateur de l'ornithorynque, du chameau, de l'autruche et de l'homme ? Allons donc ! » s'esclaffa Père Peregrine.

À cet instant, d'entre les collines crépusculaires, comme une série de lampes bleues allumées pour guider leur chemin, arrivèrent les Martiens.

Père Stone les vit le premier. « Regardez ! »

Père Peregrine se retourna, et son rire s'étrangla dans sa gorge.

Les globes de feu bleu flottaient dans le pétillement des étoiles, animés d'une vague palpitation.

« Des monstres ! » Père Stone bondit sur ses pieds.

Mais Père Peregrine l'agrippa. «Attendez !

— On aurait mieux fait de se rendre en ville !

— Non, écoutez, regardez ! l'adjura Père Peregrine.

— J'ai peur!

— N'ayez pas peur. C'est là l'œuvre de Dieu !

— Du diable !

— Non. Calmez-vous ! » lui intima Père Peregrine d'une voix douce, et ils s'accroupirent, la douce lumière bleue baignant leurs visages levés tandis que les globes de feu s'approchaient.

Me revoilà le soir de la fête de l'Indépendance, songea Père Peregrine, tout frémissant. Il se retrouvait enfant en ces soirs de 4 juillet, quand le ciel explosait, éclatait en une poudre d'étoiles et de déflagrations, faisant vibrer les fenêtres des maisons comme la glace d'un millier de petites mares. Les «Ah ! » lancés par les oncles, tantes et cousins à quelque médecin céleste penché sur leurs gorges. Les couleurs du ciel d'été. Et les Ballons de Feu, allumés par un grand-père indulgent, tendrement maintenus dans ses grosses mains. Oh, le souvenir de ces jolis Ballons de Feu, de ces bouts de papier crépon doucement éclairés, gonflés d'air chaud, simples ailes d'insectes au départ, pareils à des guêpes recroquevillées dans les boîtes où ils reposaient, et à la fin, après tout une journée de bruit

et de fureur, enfin sortis de leurs boîtes, délicatement dépliés, bleus, blancs, rouges, patriotiques... les Ballons de Feu ! Il revoyait les visages à peine distincts de parents chers morts depuis longtemps et recouverts de mousse tandis que grand-père allumait la minuscule bougie et laissait l'air chaud emplir le ballon, le transformer en une grosse boule lumineuse dans ses mains, véritable apparition qu'elles retenaient, rechignant à la laisser partir; car une fois lâchée, c'était encore une année de passée, encore un 4 juillet, encore un brin de Beauté envolés. Et là-haut, là-haut, toujours plus haut dans les constellations de la douce nuit d'été, les Ballons de Feu dérivaient, tandis que des yeux bleu-blanc-rouge les suivaient, sans un mot, des terrasses familiales. Là-bas, au fin fond de l'Illinois, au-dessus des rivières enténébrées et des demeures endormies, les Ballons de Feu rapetissaient avant de disparaître à jamais...

Père Peregrine sentit ses yeux s'embuer de larmes. Au-dessus de lui planaient les Martiens, non pas un mais, semblait-il, un *millier* de Ballons de Feu chuchotants. D'un instant à l'autre, il allait trouver son cher grand-père depuis longtemps disparu à ses côtés, les yeux levés vers la Beauté.

Mais ce fut Père Stone.

« Partons, je vous en supplie, mon Père !

— Il faut que je leur parle. » Père Peregrine s'avança dans un bruissement de tissu sans savoir quoi dire, car tout ce qu'il avait jamais dit aux Ballons de Feu d'autrefois se réduisait à un message mental — *Vous êtes magnifiques, vous êtes magnifiques* — et ce n'était pas suffisant pour l'heure. Il ne put que lever ses bras massifs et lancer en l'air, comme il avait souvent souhaité le faire avec les Ballons enchantés : « Salut ! »

Mais les sphères ardentes se contentaient de brûler comme des images dans un miroir sombre. On les aurait dites clouées sur place, gazeuses, miraculeuses, à jamais.

rougeoiement du feu. «Mais c'est comme bénir un crocodile avant qu'il ne vous mâchouille. Vous êtes en train de risquer l'ensemble de la Mission. Notre place est à Ville Un, à laver les hommes de l'alcool qui imprègne leur gorge et du parfum qui imprègne leurs mains !

— Seriez-vous incapable de reconnaître l'humain dans l'inhumain ?

— Je reconnaîtrais plutôt l'inhumain dans l'humain.

— Mais si je prouve que ces créatures pèchent, connaissent le péché, connaissent une vie morale, ont leur libre arbitre et sont intelligentes, Père Stone ?

— Il faudra que ce soit très convaincant. »

La nuit se rafraîchit rapidement. Tout en mangeant des biscuits et des fruits secs, ils s'absorbèrent dans la contemplation du feu pour y trouver leurs pensées les plus folles, et ils ne furent pas longs à s'empaqueter en direction du sommeil sous le carillon des étoiles. Juste avant de se retourner une dernière fois, Père Stone, qui cherchait depuis de longues minutes quelque chose pour embêter Père Peregrine, plongea son regard dans le lit de braises rose tendre et dit : «Pas d'Adam et Eve sur Mars. Pas de péché originel. Il se peut que les Martiens vivent en état de grâce. Dans ce cas, nous pouvons redescendre en ville et nous mettre au travail sur les Terriens. »

Père Peregrine se promit de faire une petite prière pour Père Stone, qui était sorti de ses gonds et devenait maintenant vindicatif, Dieu lui vienne en aide. «Oui, Père Stone, mais les Martiens ont tué certains de nos colons. C'est un péché. Il a dû y avoir un péché originel et un Adam et une Eve martiens. Nous les trouverons. Les hommes sont les hommes, malheureusement, peu importe leur forme, et enclins au péché. »

Mais Père Stone faisait semblant de dormir.

Père Peregrine gardait les yeux ouverts.

Bien entendu, ils ne pouvaient pas laisser ces Martiens

aller en enfer, n'est-ce pas ? Au prix d'un compromis avec leur conscience, pouvaient-ils s'en retourner dans les nouvelles villes coloniales, ces villes pleines de gosiers en proie au péché et de femmes aux yeux scintillants, au corps blanc comme nacre, qui s'esbaudissaient en compagnie d'ouvriers solitaires? N'était-ce pas là la place des Pères? Cette randonnée dans les collines n'était-elle pas simple caprice personnel? Pensait-il vraiment à l'Église de Dieu, ou étanchait-il la soif d'une curiosité qui tenait de l'éponge? Ces globes bleus, ces boules de feu Saint-Elme — comme ils brûlaient dans son esprit ! Quel défi ! Trouver l'homme derrière le masque, l'humain derrière l'inhumain. Quelle ne serait pas sa fierté s'il pouvait dire, ne serait-ce qu'en son for intérieur, qu'il avait converti une énorme table de billard toute caracolante de sphères ardentes ! Quel péché d'orgueil ! Méritant pénitence ! Mais l'on commettait plus d'un péché d'orgueil par Amour, et l'amour qu'il portait au Seigneur était si grand, et si grande sa joie, qu'il voulait communiquer celle-ci à tout le monde.

Sa dernière vision avant de s'endormir fut celle du retour des feux bleus, tel un vol d'anges flamboyants qui auraient silencieusement bercé de leur chant son repos préoccupé.

Ronds et bleus, les rêves étaient toujours là dans le ciel quand il s'éveilla dans les premières heures du matin.

Père Stone dormait comme une souche. Père Peregrine observa les Martiens en suspension qui l'observaient. Ils étaient humains — il le *savait.* Mais il lui fallait le prouver ou comparaître devant un évêque qui, la bouche sèche, *les yeux secs,* le prierait aimablement de ne pas insister.

Mais comment prouver cette humanité s'ils se cachaient dans les hautes voûtes du ciel ? Comment les faire approcher et répondre à toutes les questions qu'il se posait?

«Ils nous ont sauvés de l'avalanche.»

Père Peregrine se leva, s'en fut parmi les rochers et

trois balles. « Ils savent. Ils comprennent. Ce ne sont pas des animaux. Ils pensent, jugent et ont des principes moraux. Quel animal me sauverait ainsi de moi-même? Aucun. Seul un homme agirait ainsi, mon Père. À présent, vous me croyez ? »

Père Stone contemplait le ciel et les lumières bleues, et voilà qu'en silence il mettait un genou à terre, ramassait les balles tièdes et les déposait au creux de sa main, qu'il referma avec soin.

Le soleil se levait derrière eux.

«Je crois qu'on ferait bien d'aller retrouver les autres pour tout leur raconter et les ramener ici», dit Père Peregrine.

Le temps pour le soleil de briller de tous ses feux, ils avaient couvert une bonne partie du chemin qui les séparait de la fusée.

Père Peregrine traça un cercle au centre du tableau noir.

« Voici le Christ, fils du Père. »

Il fit semblant de ne pas entendre la respiration pincée des autres Pères.

« Voici le Christ, dans toute sa gloire, continua-t-il.

— On dirait un problème de géométrie, observa Père Stone.

— Une comparaison tout à fait appropriée, car nous sommes ici dans le domaine du symbolique. Le Christ reste le Christ, vous devez l'admettre, qu'on le représente par un cercle ou un carré. Cela fait des siècles que la croix symbolise son amour et son agonie. Ce cercle sera donc le Christ martien. C'est ainsi que nous L'apporterons à Mars. »

Les Pères s'agitèrent, nerveux, et se regardèrent.

«Vous, Frère Mathias, fabriquerez, en verre, une réplique de ce cercle, un globe, qui brillera d'une lumière éblouissante. Il se dressera sur l'autel.

— Un tour de magie minable », marmonna Père Stone.

Père Peregrine poursuivit patiemment : « Au contraire. Nous leur donnons de Dieu une image compréhensible. Si le Christ s'était présenté à nous sous la forme d'une pieuvre, l'aurions-nous accepté de bon cœur?» Il écarta les mains. «Était-ce donc un tour de magie minable de la part de Dieu de nous apporter le Christ à travers Jésus, sous les espèces d'un homme? Après avoir béni l'église que nous allons construire ici et sanctifié son autel et ce symbole, pensez-vous que le Christ refusera d'habiter la forme que nous avons devant nous ? Au fond de votre cœur, vous savez bien que non.

— Mais le corps d'un animal privé d'âme ! s'exclama Frère Mathias.

— Nous avons déjà examiné la question, et plus d'une fois, depuis notre retour ce matin, Frère Mathias. Ces créatures nous ont sauvés de l'avalanche. Elles ont compris que l'autodestruction était un péché, et m'ont coup sur coup empêché d'y recourir. Nous devons donc bâtir une église dans les collines, vivre en leur compagnie, découvrir leurs façons particulières de pécher, leurs différences, et les aider à trouver Dieu. »

Cette perspective ne paraissait pas enchanter les Pères.

« Est-ce à cause de leur aspect si étrange ? s'étonna Père Peregrine. Mais qu'est-ce qu'une forme? Un simple réceptacle pour l'âme ardente dont Dieu nous a tous pourvus. Si demain il s'avérait que les lions de mer aient soudain leur libre arbitre, soient doués d'intelligence, sachent se détourner du péché, sachent ce qu'est la vie, tempèrent la justice par la miséricorde et la vie par l'amour, je bâtirais une cathédrale sous-marine. Et si les moineaux devaient, miraculeusement, de par la volonté de Dieu, acquérir demain une âme éternelle, je remplirais une église d'hélium et partirais à leur poursuite, car quelle que soit leur forme, toutes les âmes, si elles ont leur libre arbitre et sont conscientes de leurs péchés, brûleront en enfer tant qu'elles n'auront pas reçu la communion à laquelle elles

— Je sais. Quoi qu'il en soit, nous installerons cette cloche dans une petite tour, pour leur réconfort.

— Que comptez-vous faire de l'orgue?

— Nous en jouerons demain, au premier office.

— Mais les Martiens...

— Je sais. Mais encore une fois, je suppose, pour notre propre réconfort, notre propre musique. Plus tard, nous découvrirons peut-être la leur. »

Ils se levèrent très tôt en ce dimanche matin et s'en allèrent dans la froidure comme de pâles fantômes, leurs habits couverts de givre, faisant pleuvoir autour d'eux des paillettes d'eau argentée chaque fois qu'ils s'ébrouaient.

« Je me demande si c'est dimanche sur Mars », dit Père Peregrine d'une voix songeuse, mais voyant Père Stone grimacer, il s'empressa de poursuivre : «On pourrait bien être mardi ou jeudi... qui sait? Mais peu importe. Une de mes idées en l'air. Pour nous c'est dimanche. Venez.»

Les Pères s'avancèrent sur le vaste terrain plat de l'«église» et s'agenouillèrent, parcourus de frissons, les lèvres bleues.

Père Peregrine prononça une petite prière et posa ses doigts glacés sur le clavier de l'orgue. La musique prit son essor comme un vol d'oiseaux gracieux. Il effleurait les touches comme un homme qui aurait passé ses mains dans les herbes d'un jardin sauvage, éveillant de grands envols de beauté dans les collines.

La musique adoucissait l'air où montait une fraîche odeur de matin, se répandait dans les collines, déclenchant de petites averses de poussière.

Les Pères attendaient.

« Très bien, Père Peregrine. » Père Stone scrutait le ciel vide où le soleil, d'un rouge de fournaise, se levait. « Mais je ne vois pas nos amis.

— Laissez-moi faire un autre essai.» Père Peregrine transpirait.

Il se mit à bâtir une architecture de Bach, pierre par pierre, une merveille, élevant une cathédrale musicale si vaste que ses chœurs les plus lointains étaient à Ninive et sa plus haute coupole à gauche de Saint-Pierre. Loin de tomber en ruine quand ce fut fini, la musique se confondit avec une série de nuages blancs pour être emportée vers d'autres régions.

Le ciel était toujours vide.

« Ils vont venir ! » Mais Père Peregrine sentait la panique le gagner, d'abord à peine perceptible, puis de plus en plus oppressante. «Prions. Demandons-leur de venir. Ils lisent les pensées ; ils *savent.* »

Les Pères se courbèrent de nouveau, dans un concert de bruissements et de murmures. Ils prièrent.

Et au levant, issus des montagnes glacées de sept heures en ce dimanche matin qui était peut-être un jeudi matin ou un lundi matin sur Mars, apparurent les douces lueurs des globes ardents.

Ils approchèrent, se stabilisèrent, emplirent l'espace autour des prêtres tremblants. «Merci, oh, merci, Seigneur. » Père Peregrine ferma les yeux et reprit son morceau. Et quand ce fut fini, il se retourna et contempla sa fantastique congrégation.

Et une voix toucha son esprit et dit : «Nous sommes venus passer un instant avec vous.

— Vous pouvez rester, dit Père Peregrine.

— Rien qu'un instant, fit calmement la voix. Nous sommes venus vous dire certaines choses. Nous aurions dû parler plus tôt. Mais nous espérions que vous passeriez peut-être votre chemin si nous vous laissions tranquilles. »

Père Peregrine alla pour répondre, mais la voix lui intima le silence.

« Nous sommes les Anciens », dit la voix, qui entra en lui comme un flamboiement gazeux bleuté pour brûler dans les cases de sa tête. «Nous sommes les anciens Martiens, qui avons quitté nos cités de marbre pour aller

Père Stone marchait en silence à côté de lui. Enfin, il déclara : «À ce que je vois, il y a une Vérité sur chaque planète. Toutes parties de la Grande Vérité. Un jour elles s'assembleront comme les pièces d'un puzzle. Nous venons de connaître une expérience bouleversante. Je ne douterai plus jamais, Père Peregrine. Car cette Vérité-ci est aussi vraie que celle de la Terre, elles existent côte à côte. Et nous irons sur d'autres mondes, nous ferons la somme des parties de la Vérité jusqu'au moment où le Total se tiendra devant nous comme la lumière d'un nouveau jour.

— Voilà qui n'est pas rien, venant de vous, Père Stone.

— Dans un sens, je regrette que nous redescendions nous occuper de nos congénères. Ces lumières bleues, là. Quand elles se sont stabilisées autour de nous, et que cette *voix...* » Père Stone frémit.

Père Peregrine le prit par le bras et ils marchèrent de conserve.

« Vous voulez que je vous dise ? » lâcha enfin Père Stone, les yeux fixés sur Frère Mathias, qui allait devant eux, la sphère de verre tendrement calée dans ses bras, cette sphère de verre et l'éternelle phosphorescence bleue qui y brillait. «Vous voulez que je vous dise, Père Peregrine ? Ce globe, là...

— Oui?

— C'est Lui. C'est Lui, après tout. »

Père Peregrine sourit, et ils redescendirent des collines pour gagner la ville nouvelle.

FÉVRIER 2034

Intérim

On apporta cinq mille stères de pin de l'Oregon pour construire Ville Dix, ainsi que vingt-cinq mille stères de séquoia de Californie, et on assembla une coquette petite ville au bord des canaux de pierre. Le dimanche soir on pouvait voir briller les vitraux rouges, bleus et verts des églises et entendre les voix chanter les hymnes numérotés. «Maintenant, nous allons chanter le 79. Maintenant, nous allons chanter le 94. » Et dans certaines maisons on entendait le cliquetis d'une machine à écrire, le romancier à l'œuvre; ou le grattement d'une plume, le poète à l'œuvre ; ou pas de bruit du tout, l'ancien propre à rien à l'œuvre. Par bien des côtés, on aurait pu croire qu'un énorme tremblement de terre avait déraciné une ville de l'Iowa, et qu'en un instant un cyclone aux dimensions du pays d'Oz l'avait transportée telle quelle jusqu'à Mars pour l'y déposer sans une secousse...

Puis, luisants de sueur, ils mordaient dans leurs derniers sandwiches. Et après un ultime coup de pied, un ultime concert de marimba, un ultime plongeon dans les monceaux de feuilles d'automne, ils rentraient chez eux.

Leurs mères examinaient leurs chaussures à la recherche de parcelles noires qui, une fois découvertes, entraînaient des bains bouillants et des raclées paternelles.

A la fin de l'année, les Pompiers avaient ratissé les feuilles d'automne et les xylophones blancs, et il n'y avait plus moyen de s'amuser.

MAI 2034

Les grands espaces

C'est le bon temps, le joli temps...

Le soir tombait. Janice et Leonora faisaient tranquillement leurs bagages dans leur pavillon. Elles chantaient, grignotaient quelque chose, s'encourageaient au besoin. Mais elles ne regardaient jamais la fenêtre où la nuit s'amassait avec son cortège d'étoiles à l'éclat glacé.

« Écoute ! » dit Janice.

Un bruit semblable à celui d'un bateau à vapeur sur le fleuve, mais c'était une fusée dans le ciel. Et au-delà... des accords de banjo? Non, simplement les grillons d'un soir d'été en cette année 2034. Des milliers de bruits flottaient sur la ville, dans l'atmosphère. Janice, la tête penchée, écoutait. Longtemps, longtemps auparavant, en 1849, cette même rue avait charrié les voix de ventriloques, de prédicateurs, de diseuses de bonne aventure, de bouffons, d'érudits, de joueurs, rassemblés en cette même ville d'Independence, Missouri. Attendant que cuise la terre humide et que l'herbe gonfle en marées assez hautes pour supporter le poids de leurs voitures, leurs chariots, leurs destinées hasardeuses, leurs rêves.

C'est le bon temps, le joli temps,
Le temps où Mars nous appelle, M'sieur,
Cinq mille femmes au firmament,
Quelles semailles de printemps, M'sieur!

« Comme c'est bizarre. Se marier... sur un autre monde.

— Allons nous coucher.

— Non ! Je dois recevoir ma communication à minuit. Je ne pourrais pas dormir, à penser comment dire à Will que j'ai décidé d'embarquer sur le vaisseau pour Mars. Oh, Leonora, tu te rends compte, ma voix franchissant cent millions de kilomètres à la vitesse de la lumière pour le joindre ! J'ai si vite changé d'avis... je suis morte de peur !

— Notre *dernière* nuit sur Terre. »

Elles en étaient désormais pleinement conscientes et l'acceptaient. Elles partaient pour ne jamais revenir, si ça se trouvait. Elles quittaient la ville d'Independence, dans l'État du Missouri, sur le continent nord-américain, baigné d'un côté par l'océan Atlantique et de l'autre par le Pacifique, et rien de tout cela ne pouvait prendre place dans leurs valises. Elles s'étaient dérobées à cette ultime vérité. Désormais elle s'imposait à elles. Et elles en étaient comme assommées.

«Nos enfants... ils ne seront pas américains, ni même terriens. Nous serons tous des Martiens, pour le reste de notre vie.

— Je ne veux pas partir ! » s'écria soudain Janice.

Elle se sentait prise de panique, à la fois feu et glace.

«J'ai peur! L'espace, le noir, la fusée, les météores! Loin de *tout!* Qu'est-ce qui m'oblige à aller là-bas ?»

Leonora la prit par les épaules et, l'attirant tout contre elle, la berça. «C'est un Nouveau Monde. C'est comme autrefois. D'abord les hommes et ensuite les femmes.

— Enfin, quoi ! Qu'est-ce qui m'oblige à partir? Dis-le-moi !

— Je vais te le dire, murmura enfin Leonora en la forçant à s'asseoir sur le lit. Will est là-haut. »

Son nom était doux à entendre. Janice se calma.

«Ah, ces hommes... ils nous mènent la vie dure. Autrefois, quand une femme faisait trois cents kilomètres pour courir après un homme, c'était quelque chose. Puis

il a fallu faire plus de mille kilomètres. Et maintenant, c'est tout un univers qui nous sépare. Mais ce n'est pas ça qui va nous arrêter, n'est-ce pas ?

— J'ai peur de me rendre ridicule à bord de la fusée.

— Je serai ridicule avec toi. » Leonora se leva. « Allons faire un tour en ville, histoire de tout voir une dernière fois. »

Janice regarda par la fenêtre. « Demain soir, tout ça sera toujours là, mais pas nous. Les gens se réveilleront, mangeront, travailleront, dormiront, se réveilleront de nouveau, mais on ne s'en rendra pas compte, et on ne leur manquera pas le moins de monde. »

Leonora et Janice tournèrent l'une autour de l'autre comme si elles n'arrivaient pas à trouver la porte.

« Viens. »

Elles ouvrirent le battant, éteignirent les lumières, sortirent et refermèrent derrière elles.

Que d'affluence dans le ciel ! Ce n'était qu'une vaste floraison de mouvements, qu'immenses sifflements et tourbillonnements, tempêtes de neige. Hélicoptères, blancs flocons, qui dégringolaient tranquillement. Des quatre points cardinaux, les femmes ne cessaient d'arriver, leurs cœurs soigneusement plies dans du papier de soie à l'intérieur de leurs bagages. On ne voyait plus dans le ciel nocturne qu'une nuée d'hélicoptères semant la tempête. Les hôtels étaient pleins, on se faisait héberger par l'habitant, des villes de toile s'élevaient dans les prés comme de vilaines fleurs bizarres, et la chaleur qui régnait sur la ville et la campagne n'était pas seulement celle d'une nuit d'été. Elle venait de ces visages roses et de ces visages hâlés, de ces femmes et de ce nouveau contingent d'hommes qui regardaient le ciel. De l'autre côté des collines, les fusées faisaient l'essai de leur mise à feu, et un bruit d'orgue géant dont on aurait pressé toutes les touches en même temps faisait vibrer la moindre vitre, l'os le plus caché. On

seaux, des prés et des fermes si familières que chaque grain de blé était une pièce d'or. Elles voletaient comme des feuilles sous la menace d'un vent de feu, dans un chuchotis d'avertissements et un crépitement d'éclairs de chaleur parmi les replis des collines. Elles revirent les petites routes poussiéreuses, d'une blancheur de lait, qu'elles suivaient en hélicoptère au clair de lune, il n'y avait pas si longtemps de cela, avant d'atterrir au terme d'une spirale tonitruante auprès de frais ruisseaux, accompagnées par les jeunes gens désormais partis vers d'autres horizons.

Elles flottèrent dans un immense soupir au-dessus d'une ville que rendait déjà lointaine la courte distance qui les séparait de la Terre, une ville qui venait à leur rencontre en une vague de lumières et de couleurs avant de s'évanouir derrière elles en un fleuve ténébreux, réduite à un rêve, intangible, déjà brouillée dans leurs yeux par la nostalgie, par un affolement de la mémoire qui se déclenchait avant que la chose ait disparu.

Tourbillonnant au gré de la brise, elles contemplèrent en secret cent visages d'amis chers qu'elles laissaient derrière elles, tous ces gens encadrés dans des fenêtres éclairées, à croire qu'une série de diapositives défilaient sous leurs yeux en une vaste rétrospective. Pas d'arbre dont elles n'examinaient point les déclarations d'amour gravées au couteau, pas de trottoir dont elles n'effleuraient point la surface pailletée de mica. Pour la première fois elles s'apercevaient que leur ville était magnifique, comme étaient magnifiques les lumières solitaires et les briques centenaires, et elles sentaient leurs yeux s'écarquiller devant la beauté de la fête qu'elles s'offraient. Elles évoluaient au milieu d'un manège enchanté, avec des bouffées de musique qui s'élevaient ici et là, des appels et des murmures qui jaillissaient de maisons hantées par le blanc fantôme de la télévision.

Les deux femmes passaient comme des aiguilles, cousant un arbre à l'autre avec le fil de leur parfum. Leurs

yeux débordaient d'images, mais elles n'en continuaient pas moins d'emmagasiner chaque détail, chaque ombre, chaque orme ou chêne solitaire, chaque voiture qui passait en bas, dans les petites rues sinueuses, jusqu'à ce que non seulement leurs yeux, mais leur tête et leur cœur aient atteint le trop-plein.

J'ai l'impression d'être morte, songea Janice, d'être au cimetière par une nuit de printemps : tout est en vie sauf moi, tout le monde bouge et s'apprête à ce que la vie continue sans moi. C'est ce que je ressentais chaque printemps, quand j'étais toute jeune : je passais devant le cimetière et je pleurais sur tous ceux qui étaient là parce qu'ils étaient morts et que ça me semblait injuste, par des soirs aussi doux que celui-ci, d'être vivante. Je me sentais coupable d'être en vie. Et là, ce soir, j'ai l'impression qu'on m'a retirée du cimetière pour me laisser survoler la ville une dernière fois et voir ce que c'est d'être vivant, d'être une ville avec des gens dedans, avant qu'on ne rabatte le noir couvercle sur moi.

En douceur, comme deux blanches lanternes vénitiennes portées par une brise nocturne, les deux femmes survolèrent leur vie passée, les prés où luisaient les villes de toile et les nationales où les camions de marchandises s'agglutineraient en un incessant va-et-vient jusqu'à l'aube. Elles restèrent longtemps à planer au-dessus de tout cela.

De sa grosse voix, l'horloge du palais de justice sonnait onze heures quarante-cinq quand, telles des toiles d'araignée tissées depuis les étoiles, elles se posèrent sur la chaussée baignée par le clair de lune juste en face de la vieille maison de Janice. La ville était endormie, et la maison attendait qu'elles viennent *à leur tour* chercher en son sein un sommeil qui n'était pas au rendez-vous.

« Est-ce bien *nous,* ici ? demanda Janice. Janice Smith et Leonora Holmes, en l'an 2034?

— Oui.»

emporté par un phénomène d'attraction électrique au voisinage d'un météore, ou parasité par une pluie de météorites argentées. En tout cas, les petits mots et les mots sans importance du message se volatilisèrent. Et la voix de Will arriva porteuse d'un seul mot.

«… amour... »

Ensuite, il y eut de nouveau l'immensité de la nuit, le bruit des étoiles en révolution et des soleils se berçant de leurs propres murmures, et le bruit de son cœur, tel un autre monde dans l'espace, qui emplissait l'écouteur.

«Tu l'as *entendu ?* » demanda Leonora.

Janice ne parvint qu'à hocher la tête.

«Qu'est-ce qu'il a dit, qu'est-ce qu'il a dit?»

Mais Janice ne pouvait le répéter à personne, c'était trop beau pour être répété. Elle resta assise, à écouter encore et encore cet unique mot que lui repassait sa mémoire. Elle resta assise à l'écouter, tandis que Leonora lui ôtait le combiné des mains sans qu'elle s'en rende compte, et raccrochait.

Puis elles furent au lit, toutes lumières éteintes, le vent soufflant dans les pièces un avant-goût du long voyage dans les ténèbres et les étoiles, leurs voix parlant du lendemain, et des jours à venir qui ne seraient pas des jours mais d'interminables nuits-jours; et leurs voix de se réduire à un murmure qui céda la place au sommeil ou à la songerie, et Janice de se retrouver seule dans son lit.

En était-il ainsi il y a plus d'un siècle, se demanda-t-elle, quand, dans les petites villes de l'Est, la veille du départ, les femmes s'apprêtaient à dormir, ou n'y arrivaient pas, et entendaient le bruit des chevaux dans la nuit, le grincement des grands chariots bâchés prêts à partir, le ruminement des bœufs sous les arbres et les pleurs des enfants esseulés avant l'heure ? Le bruit des arrivées et des départs dans les profondeurs des forêts et des prairies, tandis que les forgerons travaillaient jusqu'à minuit dans leurs

propres enfers rouges ? Et qu'en était-il de l'odeur du lard et du jambon en partance, de cette impression que les chariots, tels des navires, étaient prêts à sombrer sous le poids de tant de bric-à-brac, de tant de tonneaux pleins d'eau destinés à bringuebaler et à déborder à travers les prairies ? Sans parler des poulets hystériques dans leurs cages suspendues à l'arrière des chariots, et des chiens qui s'élançaient vers les grands espaces s'offrant à eux, pour revenir, tout craintifs, avec des yeux comme remplis de vide. En était-il donc ainsi autrefois ? Au bord du précipice, à la lisière de la falaise d'étoiles. De leur temps l'odeur du bison, et du nôtre celle de la Fusée. En était-il donc ainsi ?

Et elle décréta, tandis que le sommeil assumait sa rêverie, que oui, oui, bien sûr, irrévocablement, il en avait toujours été ainsi et il continuerait à jamais d'en être ainsi.

charriait tout un bric-à-brac — pendules de grand-mère carillonnantes, horloges de cuisine tictaquantes, poules encagées caquetantes, bébés piaillants ; sans compter, surnageant dans les remous, des mules et des chats, des ressorts et des touffes de crin folles dépassant de matelas éventrés, des cartons et des caisses, des portraits de grands-pères noirs dans des cadres en chêne — tandis que les hommes assis dans la galerie de la quincaillerie comme des molosses inquiets, les mains ballantes, regardaient passer le fleuve devenu impossible à endiguer.

Samuel Teece n'en croyait pas ses yeux. «Bon sang, où vont-ils trouver un moyen de transport ? Comment comptent-ils aller sur Mars ?

— Les fusées, fit grand-papa Quatermain.

— Pauvres imbéciles. Et où les prendront-ils, ces fusées ?

— Z'ont mis de l'argent de côté pour en construire.

— Première nouvelle.

— On dirait que tous ces nègres ont gardé le secret. Z'ont fabriqué leurs fusées tout seuls, allez savoir où — en Afrique, si ça se trouve.

— Est-ce qu'ils en avaient seulement le droit? s'emporta Samuel Teece en arpentant la galerie. N'y a-t-il pas de loi à ce sujet ?

— C'est pas comme s'ils déclaraient la guerre, dit tranquillement le vieillard.

— Et d'où ils décollent, bon sang, ces faux jetons, avec leurs petits secrets ?

— Il est prévu que tous les nègres de la ville se réunissent au bord du lac des Fous. Les fusées seront là à une heure pour l'embarquement, et en route pour Mars.

— Téléphonez au gouverneur, appelez la milice, cria Teece. Ils auraient dû nous prévenir !

— Voilà ta femme, Teece. »

Et les hommes de se retourner une fois de plus, pour voir arriver au bout de la route surchauffée, dans la

lumière de plomb, une première femme blanche, puis une autre, et encore une autre, toutes offrant l'image de la stupeur, toutes dans un frou-frou de vieux papiers. Certaines pleuraient, d'autres étaient renfrognées. Toutes étaient à la recherche de leurs maris. Elles poussaient les portes à double battant des bars pour disparaître à l'intérieur, pénétraient dans la calme fraîcheur des épiceries, s'engouffraient dans les drogueries et les garages. Et l'une d'elles, Mrs. Clara Teece, vint se planter dans la poussière devant la galerie de la quincaillerie, plissant les paupières en direction de son mari raide de fureur tandis que le flot sombre s'écoulait à pleins bords derrière elle.

« C'est Lucinda, papa ; faut que tu rentres à la maison !

— Pas question que je me dérange pour une mal blanchie!

— Elle s'en va. Qu'est-ce que je vais devenir sans elle ?

— Tu feras tes courses toi-même. Je vais pas me mettre à genoux pour la retenir.

— Mais elle fait quasiment partie de la famille, se plaignit Mrs. Teece.

— Arrête de brailler ! Je ne tolérerai pas que tu pleurniches en public pour une maudite... »

Le sanglot étouffé de sa femme l'interrompit. Elle se tamponna les yeux. « Je lui ai dit et répété : "Lucinda, reste chez nous et tu auras une augmentation, tu auras *deux* soirées libres par semaine, si tu veux", mais elle n'a pas bronché ! Jamais je ne l'avais vue aussi résolue, alors je lui ai dit : "Tu n'as donc aucune *affection* pour moi, Lucinda?" et elle m'a répondu que si, mais qu'elle devait partir parce que c'était comme ça, point final. Elle a fait le ménage, mis la table, puis elle est allée à la porte du salon et... et elle est restée là, entre deux ballots posés à ses pieds, et m'a serré la main en disant : "Au revoir, Mrs. Teece." Et elle est sortie. Et le déjeuner était sur la table, et on était tous trop bouleversés pour seulement avaler quelque

miettes, éparpillé dans l'espace. Ces cinglés de scientifiques, ils savent rien, ils vont tous vous tuer !

— Ça m'est égal.

— Ravi de l'apprendre. Parce que tu sais ce qu'il y a là-haut, sur cette planète Mars ? Des monstres avec de gros yeux cruels, comme des champignons ! T'en as vu les images sur ces magazines de science-fiction à deux sous que t'achètes au drugstore, pas vrai ? Eh bien, ces monstres te sauteront dessus pour te sucer la moelle des os !

— Ça m'est égal, complètement égal. » Belter regardait le défilé passer, le laissant en arrière. Son front noir était emperlé de sueur. À croire qu'il était sur le point de défaillir.

«Et il fait froid là-haut; pas d'air, tu t'écroules, t'es là à frétiller comme un poisson, à suffoquer, à mourir asphyxié, à t'asphyxier et à mourir. C'est ça qui te *plaît ?*

— Y a des tas de choses qui me plaisent pas, m'sieur. S'il vous plaît, m'sieur, lâchez-moi. Je suis en retard.

— Je te lâcherai quand ça me *conviendra.* On va rester là à causer poliment jusqu'à ce que je t'autorise à partir, et tu le sais très bien. Tu as envie de voyager, hein ? Eh bien, monsieur Tout-là-haut-dans-le-ciel, tu vas filer chez toi et réunir ces cinquante dollars que tu me dois ! T'en as pour deux mois de boulot !

— Mais alors, je vais manquer la fusée, m'sieur !

— Si c'est pas malheureux ! » Teece singea la tristesse.

«Je vous donne mon cheval, m'sieur.

— Un cheval, c'est pas de la monnaie officielle. Tu bougeras pas d'ici tant que j'aurai pas récupéré mon argent. » Et Teece de rire intérieurement, très content de lui.

Quelques Noirs s'étaient amassés autour d'eux pour les écouter. Comme Belter restait là, tête basse, tremblant, un vieil homme s'avança.

« Monsieur ? »

Teece lui décocha un bref regard. « Oui ?

— Combien vous doit cet homme, monsieur ?

— Mêlez-vous de vos oignons ! »

Le vieil homme se tourna vers Belter. « Combien, fiston?

— Cinquante dollars. »

Le vieillard leva ses mains noires en direction du petit rassemblement. « Vous êtes bien vingt-cinq ici. Que chacun donne deux dollars ; vite, c'est pas le moment de discuter.

— Holà, pas si vite ! » s'écria Teece en se redressant de toute sa taille.

L'argent apparut. Le vieil homme le recueillit dans son chapeau et donna celui-ci à Belter. «Tiens, fiston. Tu ne manqueras pas ta fusée. »

Belter sourit en regardant au fond du chapeau. «Non, m'sieur, je crois pas. »

Teece hurla : « Rends-leur cet argent ! »

Belter s'inclina respectueusement tout en tendant l'argent, puis, comme Teece refusait d'y toucher, il le déposa dans la poussière aux pieds du quincaillier. « Voilà votre argent, m'sieur, dit-il. Merci beaucoup.» Souriant, il se remit en selle et fouetta son cheval tout en remerciant le vieil homme, qui chevaucha en sa compagnie jusqu'à ce qu'ils soient hors de vue.

« Salopard ! murmura Teece, les yeux fixés sur le soleil aveuglant. Salopard !

— Ramasse ton argent, Samuel», lança quelqu'un depuis la galerie.

Et la même scène de se reproduire tout le long du chemin. Pieds nus, des gamins de la communauté blanche déboulaient pour annoncer la nouvelle. «Ceux qui ont d'quoi aident les autres ! Comme ça, ils sont *tous* libres ! J'ai vu un riche donner deux cents dollars à un pauvre pour rembourser quelqu'un ! J'en ai vu un donner à un autre dix dollars, cinq dollars, seize, plein de trucs comme ça, partout, tout le monde ! »

« J'arrive pas à comprendre pourquoi ils s'en vont *maintenant.* Au moment où les choses s'arrangent. Je veux dire, chaque jour on leur accorde de nouveaux droits. Qu'est-ce qu'ils veulent? L'impôt sur les personnes a été supprimé, et de plus en plus d'États votent des lois antilynchage et multiplient les décrets en matière d'égalité des droits. Qu'est-ce qu'ils veulent *de plus ?* Ils se font presque autant d'argent que les Blancs, mais les voilà qui s'en vont. »

Au bout de la rue déserte apparut une bicyclette.

«Le diable m'emporte, Teece, voilà ton Simplet qui s'amène. »

La bicyclette s'arrêta devant la galerie, montée par un jeune Noir de dix-sept ans tout en bras et en jambes, la tête ronde comme un melon d'eau. Il leva les yeux vers Samuel Teece et sourit.

«Alors comme ça, t'avais pas la conscience tranquille et t'es revenu, dit le quincaillier.

— Non, m'sieur, je rapporte le vélo, c'est tout.

— Comment ça? T'as pas pu l'embarquer dans la fusée ?

— C'est pas ça, m'sieur.

— Je veux pas le savoir ! Descends de là, tu vas pas voler ce qui m'appartient ! » Il donna une bourrade au garçon. La bicyclette tomba. « Rentre faire les cuivres.

— Pardon?» Les yeux du garçon s'écarquillèrent.

« Tu as parfaitement entendu. Il y a des fusils à déballer, une caisse de clous qui vient d'arriver de chez Natchez...

— Mr. Teece.

— Et une caisse de marteaux à emmancher...

— Mr. Teece, s'il vous plaît.

— T'es encore là? s'exclama Teece, l'œil mauvais.

— Mr. Teece, j'aimerais prendre ma journée, si ça ne vous embête pas trop, s'excusa-t-il.

— Et celle de demain, d'après-demain et ainsi de suite, hein?

— J'en ai bien peur, m'sieur.

— Et t'as *toutes les raisons* d'avoir peur, mon gars. Viens par ici. » Il entraîna le garçon à l'intérieur et sortit un papier d'un tiroir. «Tu te souviens de ça?

— De quoi, m'sieur?

— C'est ton contrat de travail. Tu l'as signé, c'est bien ta croix ici, non ? Réponds-moi.

— J'ai pas signé ça, Mr. Teece. » Le garçon tremblait. «N'importe qui peut faire une croix.

— Ecoute ça, Simplet. Contrat : "Je m'engage à travailler pour Mr. Samuel Teece pendant deux ans à dater du 15 juillet 2032 et, en cas de départ projeté, à donner un préavis d'un mois et à continuer mon travail jusqu'à ce que l'on m'ait trouvé un remplaçant." Voilà. » Teece, l'œil pétillant, frappa le papier du plat de la main. « Si tu fais des histoires, t'es bon pour une assignation en justice.

— C'est pas possible, gémit le garçon, les larmes aux yeux. Si je pars pas aujourd'hui, jamais je partirai.

— Je sais très bien ce que tu ressens, Simplet ; parfaitement, j'ai de la peine pour toi, mon gars. Mais tu seras bien traité et bien nourri. Alors rentre, mets-toi au boulot et ne pense plus à toutes ces bêtises, hein, Simplet? Allez.» Teece se fendit d'un grand sourire en tapotant l'épaule du jeune homme.

Celui-ci se retourna et regarda les vieillards assis dans la galerie. Les larmes lui brouillaient presque entièrement la vue. «Peut-être... peut-être qu'un de ces messieurs... » Les hommes levèrent les yeux dans l'ombre étouffante, vibrante de tension, d'abord vers le garçon, puis vers Teece.

«Un *Blanc* devrait peut-être prendre ta place, c'est ça que tu veux dire, mon gars?» s'enquit Teece, glacial.

Grand-papa Quatermain souleva ses mains rougeaudes

— Dans le genre Élie et le Chariot, la Grande Roue et la Petite Roue, Foi, Espérance et Charité, hein[1] ?

— Nos vaisseaux ont des noms, Mr. Teece.

— Dieu, le Fils et le Saint-Esprit, je parierais ? Dis-moi, mon gars, t'en as une qui s'appelle la Première Église baptiste ?

— Faut que nous partions à présent, Mr. Teece. »

Celui-ci s'esclaffa. «Vous en avez une qui s'appelle Swing Low et une autre Sweet Chariot[2] ? »

La voiture redémarra. « Au revoir, Mr. Teece.

— Et une qui s'appelle Roll Dem Bones ?

— Au revoir, monsieur !

— Et une autre Over Jordan ! Ha ! Eh bien, coltine-toi cette fusée, mon gars, arrache-la, mon gars, vas-y, pars en fumée, *personnellement,* j'en ai rien à cirer ! »

La voiture s'éloigna dans la poussière avec un bruit de casserole. Le garçon se leva et, les mains en porte-voix, cria une dernière fois à Teece : «Mr. Teece, Mr. Teece, qu'est-ce que vous allez faire la nuit maintenant? Qu'est-ce que vous allez faire la nuit, Mr. Teece ? »

Silence. La voiture diminua dans le lointain puis disparut. «Qu'est-ce qu'il voulait dire, bon sang? se demanda Teece d'un air songeur. Ce que je vais faire la nuit?»

1. Certains de ces noms font partie de la chanson mentionnée plus tôt par Mr. Teece et qui donne son titre à ce récit. Bradbury en cite une partie dans une autre de ses nouvelles, «La fin du commencement», incluse dans le recueil *Un remède à la mélancolie,* Présence du Futur n° 49, Denoël : « A wheel in a wheel, Way in the middle of the air... little wheel run by faith, big wheel run by the grâce of God. » Soit : « Une roue dans une roue, Tout là-haut dans le ciel... la petite roue tourne par la foi, la grande roue par la grâce de Dieu.»*(N.d.T.)*

2. Nom d'un negro-spiritual célèbre : «Swing Low, Sweet Chariot, comin' for to carry me home... my home is over Jordan. » De même pour «Roll Dem Bones». Déjà, le «laisse-le partir» des compagnons de Mr. Teece, un peu plus haut, faisait allusion au fameux «Let My People Go ! » *(N.d.T.)*

Il regarda la poussière retomber, et soudain cela lui revint.

Le souvenir des nuits d'été où des hommes arrivaient chez lui en voiture, l'œil mauvais, les genoux formant des angles aigus, leurs fusils formant des saillies encore plus aiguës, à croire qu'il y avait là, sous les arbres enténébrés, un plein chargement de grues. Ils klaxonnaient et il sortait en claquant la porte, son fusil à la main, riant tout seul, le cœur battant la chamade comme celui d'un gamin de dix ans. Et la voiture repartait dans la nuit, un rouleau de corde de chanvre sur le plancher, des paquets de cartouches neuves gonflant les poches des vestes. Combien de nuits en tant d'années, combien de nuits dans le vent qui s'engouffrait dans la voiture, rabattait leurs cheveux sur leurs yeux haineux, résonnait de leurs vociférations tandis qu'ils choisissaient un arbre, un arbre bien robuste, avant d'aller cogner à la porte de quelque bicoque !

«C'était donc ça qu'il voulait dire, ce fils de garce ! » Teece bondit dans la lumière du soleil. «Reviens, petit salopard ! Ce que je vais faire la nuit ? Je vais te faire voir, bon à rien d'insolent de fils de… »

N'empêche que c'était une question pertinente. Il se sentit pris de nausée, pareil à une coquille vide. Oui. Qu'allons-nous faire la nuit? songea-t-il. Maintenant *qu'ils* sont partis ? Il était complètement vide, engourdi.

Il sortit le pistolet de sa poche, s'assura qu'il était chargé.

«Qu'est-ce que tu veux faire, Sam? demanda quelqu'un.

— Tuer ce fils de garce !

— T'échauffe pas les sangs», dit grand-papa.

Mais Samuel Teece avait déjà disparu au coin de sa boutique. Un moment plus tard il ressortit de l'allée au volant de son cabriolet. « Qui veut venir avec moi ?

— Un petit tour en voiture serait pas pour me déplaire, dit grand-papa en se levant.

dorés s'élever au loin dans le ciel. Puis plus rien en dehors d'un sillage de feu.

Dans les champs de coton, le vent soufflait négligemment au milieu des amas neigeux. Plus loin gisaient les melons d'eau, intacts, striés comme autant de chats ou de tortues paressant au soleil.

Les occupants de la galerie se rassirent, se dévisagèrent, regardèrent les rouleaux de corde jaune bien rangés sur les étagères, aperçurent les cartouches dont on voyait luire le culot de laiton dans leurs boîtes, contemplèrent les pistolets argentés et les longs fusils de chasse d'acier noir accrochés tout là-haut, inoffensifs, dans la pénombre. L'un d'eux porta un brin de paille à sa bouche. Un autre traça une figure dans la poussière.

Enfin, Samuel Teece brandit son soulier d'un air triomphant, le retourna, l'examina et déclara : «Vous avez remarqué? Jusqu'au bout, nom de Dieu, jusqu'au bout il m'a dit "Monsieur" ! »

2035-2036

L'imposition des noms

Ils arrivèrent sur d'étranges terres bleues et y apposèrent leurs noms. Ici, tel cours d'eau devint l'Hinkston, tel carrefour la jonction Lustig, tel fleuve le Black, suivis de la forêt de Driscoll, du mont Peregrine et de Wilderville, autant de noms qui rendaient hommage à des personnes et à ce par quoi elles s'étaient signalées. Là, les Martiens avaient tué les premiers Terriens et ce fut Villerouge, à cause du sang versé. Là avait péri la Deuxième Expédition, et ce fut Deuxième Essai. Et partout où les passagers des fusées avaient posé leurs chaudrons ardents et calciné le sol, des noms remplacèrent les cendres, et il y eut naturellement une butte Spender et une Nathaniel Yorkville...

Les anciens noms martiens faisaient référence à l'eau, à l'air et aux collines. Aux neiges qui s'écoulaient vers le sud dans les canaux de pierre pour remplir les mers vides. À des sorciers enterrés dans des cercueils scellés, à des tours et à des obélisques. Et les fusées s'abattirent sur ces noms comme des marteaux, réduisant le marbre en schiste, écrasant les bornes en faïence qui portaient les noms des anciennes villes, ne laissant que des ruines où furent plantés de grands pylônes affichant des noms nouveaux : VILLE-DE-FER, VILLE-D'ACIER, ALUMINIUM, CITÉLECTRIQUE, MAÏS-VILLE, GRANGE-À-BLÉ, DETROIT II, tous les noms

— La couleur est-elle à votre goût ? Donne-t-elle l'impression "de la désolation et de la terreur" ?

— De la plus *parfaite* désolation et de la plus *parfaite* terreur !

— Les murs sont bien... "grisâtres"?

— Remarquablement!

— L'étang est-il assez... "noir et lugubre"?

— Incroyablement noir et lugubre.

— Et les joncs — nous les avons teints, vous savez —, sont-ils "grisâtres" à souhait ?

— Affreux ! »

Mr. Bigelow consulta les spécifications portées sur ses plans et en tira une autre citation : «L'ensemble engendre-t-il "une glace au cœur, un abattement, un malaise — une irrémédiable tristesse de pensée" ? La Maison, l'étang, le cadre, Mr. Stendhal?

— J'en ai vraiment pour mon argent, Mr. Bigelow. Dieu ! C'est magnifique !

— Merci. J'ai dû travailler dans le plus grand secret. Heureusement que vous aviez vos fusées personnelles, sinon nous n'aurions jamais obtenu l'autorisation de transporter ici notre outillage. Vous noterez le crépuscule permanent, l'éternel mois d'octobre, le paysage désolé, stérile, mort. Ça nous a donné un certain mal. On a tout exterminé. Dix mille tonnes de D.D.T. Pas un serpent, pas une grenouille, pas une mouche martienne n'en a réchappé! Un crépuscule permanent, Mr. Stendhal... je n'en suis pas peu fier. Il y a des machines, cachées, qui masquent le soleil. D'où, continuellement, la "tristesse" de mise. »

Stendhal se pénétrait de cette tristesse, de l'accablement, des vapeurs pestilentielles, de l'«atmosphère» générale si subtilement recréée. Et la Maison ! Cette horreur croulante, cet étang maléfique, les fongosités, ce vaste délabrement ! Du plastique ou allez savoir quoi.

Il leva les yeux vers le ciel d'automne. Quelque part tout

là-haut, très loin, brillait le soleil. Quelque part sur Mars, on était en avril, un mois blond sous un ciel bleu. Quelque part tout là-haut, les fusées crachaient leur feu pour civiliser une planète magnifiquement morte. Leur rugissement était assourdi par ce monde ténébreux, insonorisé, cet ancien monde automnal.

«Maintenant que mon travail est terminé, dit Mr. Bigelow, mal à l'aise, je prendrai la liberté de vous demander ce que vous comptez faire de tout ceci.

— De la Maison Usher ? Vous n'avez pas deviné ?

— Non.

— Le nom d'Usher ne vous dit rien ?

— Rien du tout.

— Bon, et ce *nom-ci:* Edgar Allan Poe ?»

Mr. Bigelow secoua la tête.

« Évidemment. » Stendhal émit un léger grognement où se mêlaient la consternation et le mépris. « Comment ai-je pu penser que vous connaissiez ce cher Mr. Poe ? Il y a une éternité qu'il est mort — avant Lincoln. Tous ses livres ont été brûlés dans le Grand Incendie. Il y trente ans de cela — en 2006.

— Ah, fit Mr. Bigelow d'un air entendu. Il faisait partie du *lot!*

— Oui, du lot en question, Mr. Bigelow. En compagnie de Lovecraft, Hawthorne, Ambrose Bierce, de tous les contes fantastiques et de terreur et, tant qu'on y était, de tous les récits de science-fiction, il a été brûlé. Sans pitié. Au nom de la loi votée pour la circonstance. Oh, ça a commencé en douceur. En 1999, ce n'était qu'un grain de sable. On s'est mis à censurer les dessins humoristiques, puis les romans policiers, et naturellement, les films, d'une façon ou d'une autre, sous la pression de tel ou tel groupe, au nom de telle orientation politique, tels préjugés religieux, telles revendications particulières ; il y avait toujours une minorité qui redoutait quelque chose, et une

vive contrariété. Il franchit les douves à grandes enjambées pour venir se planter devant le petit homme.

« Vous vous appelez Stendhal ?

— Oui.

— Garrett, inspecteur de l'Ambiance morale.

— Vous voilà donc enfin sur Mars, vous autres ? Je me demandais quand vous débarqueriez.

— Nous sommes arrivés la semaine dernière. Tout sera bientôt aussi propre et ordonné que sur la Terre. » Il agita une carte d'identité en direction de la Maison. « Si vous me parliez un peu de cet endroit, Mr. Stendhal ?

— C'est un château hanté, si vous voulez.

— Je ne veux rien de tel, Mr. Stendhal, je ne *veux* rien de tel. Surtout pas entendre un mot comme "hanté".

— C'est pourtant simple. En cet an de grâce 2036, j'ai fait construire un sanctuaire mécanique. À l'intérieur, des chauves-souris de laiton volent sur des rayons électroniques, des rats de cuivre galopent dans des caves en plastique, des squelettes robots dansent; des vampires, des démons, des loups, des fantômes robots conjuguant composés chimiques et ingéniosité vivent ici.

— C'est bien ce que je craignais, dit Garrett avec un léger sourire. Je crains que nous ne soyons obligés de détruire cet endroit.

— Je savais que vous vous manifesteriez dès que vous auriez découvert ce qui se passait ici.

— J'aurais dû venir plus tôt, mais à l'Ambiance morale nous voulions nous assurer de vos intentions avant d'intervenir. Les Démolisseurs et l'équipe d'Incinération peuvent être ici à l'heure du dîner. A minuit, votre domicile sera rasé jusqu'aux fondations. Vous me faites l'effet de quelqu'un de bien mal avisé, Mr. Stendhal. Dépenser tant d'argent durement gagné pour cette folie... Voyons, vous avez bien dû y mettre trois millions de dollars...

— Quatre millions ! Mais j'en ai hérité de vingt-cinq tout jeune. Je peux me permettre ce gaspillage. N'empêche

qu'il est bien dommage qu'à peine une heure après l'achèvement de cette Maison vous fassiez irruption avec vos Démolisseurs. Vous ne pourriez pas me laisser m'amuser avec mon Jouet ne serait-ce que, disons, vingt-quatre heures ?

— Vous connaissez la loi. Elle est formelle. Pas de livres, pas de maisons, pas question de produire quoi que ce soit qui ait le moindre rapport avec les fantômes, les vampires, les fées ou toute autre créature née de l'imagination.

— Vous finirez par brûler les Babitt !

— Vous nous avez causé bien des ennuis, Mr. Stendhal. C'est dans nos dossiers. Il y a vingt ans. Sur la Terre. Vous et votre bibliothèque.

— Oui, moi et ma bibliothèque. Et quelques autres de mon espèce. Oh, il y a maintenant bien longtemps que Poe est oublié, et Oz, et ces autres créatures dont vous parliez. Mais j'avais ma petite cachette. Nous étions quelques citoyens à avoir nos bibliothèques personnelles, jusqu'à ce que vous envoyiez vos hommes avec leurs torches et leurs incinérateurs pour me déchirer mes cinquante mille volumes et les brûler. Exactement comme vous avez planté un pieu dans le cœur d'Halloween et dit à vos producteurs que s'ils tenaient à faire des films, ils n'avaient qu'à adapter et réadapter Ernest Hemingway. Bon sang, combien de fois ai-je vu *Pour qui sonne le glas* porté à l'écran ! Trente versions différentes. Toutes bien réalistes. Ah, le réalisme ! Le réalisme par-ci, le réalisme par-là, au diable le réalisme !

— Ça ne sert à rien d'être amer !

— Mr. Garrett, vous devez fournir un rapport complet, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, par simple curiosité, vous feriez bien d'entrer et de jeter un coup d'œil. Il n'y en a que pour une minute.

avant passage à l'action. Dis que je procède à un supplément d'enquête.

— Très bien, Garrett. Au revoir. »

Le robot s'empressa de gagner la fusée de Garrett, s'y embarqua et s'envola.

Stendhal se retourna. «Et maintenant, Pikes, nous allons envoyer les dernières invitations pour ce soir. Je crois que nous allons bien nous amuser, pas vous ?

— Depuis vingt ans que nous attendons ça… Nous amuser follement, oui ! »

Ils échangèrent un clin d'œil.

Stendhal consulta sa montre. Sept heures. Plus longtemps à attendre. Il fit tourner le sherry dans le verre qu'il avait en main. S'assit tranquillement. Au-dessus de lui, parmi les poutres de chêne, leurs délicates armatures de cuivre cachées sous la chair de caoutchouc, les chauves-souris couinaient en fixant sur lui leurs yeux clignotants. Il leva son verre dans leur direction. «À notre succès. » Puis il se laissa aller en arrière, ferma les paupières et repensa à toute cette histoire. Comme il allait savourer cette revanche de ses vieux jours. Ce stratagème pour faire payer à un gouvernement antiseptique les terreurs et les sinistres qu'il avait fait subir à la littérature. Ah, quelle colère et quelle haine s'étaient accumulées en lui au cours des années. Ah, que son plan avait été lent à prendre forme dans son esprit engourdi, jusqu'à ce jour, trois ans plus tôt, où il avait rencontré Pikes.

Oui, Pikes. Pikes rongé d'une amertume aussi profonde qu'un puits charbonneux d'acide verdâtre. Qui était Pikes ? Tout simplement le plus grand de tous ! Pikes, l'homme aux mille visages, fureur, fumée, brume bleutée, pluie blanche, chauve-souris, gargouille, monstre, tel était Pikes ! Meilleur que Lon Chaney père ? Stendhal réfléchit. Nuit après nuit, il avait regardé Chaney dans les vieux, vieux films. Oui, meilleur que Chaney. Meilleur que cet

autre mime des anciens temps? Comment s'appelait-il, déjà? Karloff? Bien meilleur! Lugosi? La comparaison était odieuse ! Non, il n'y avait qu'un seul Pikes, et c'était un homme désormais dépouillé de toutes ses fantasmagories, qui n'avait plus aucun endroit où aller sur Terre, plus personne à épater. N'avait même plus le droit de jouer pour lui seul devant une glace !

Pauvre Pikes puni de ses extravagances ! Qu'as-tu ressenti, Pikes, la nuit où ils ont saisi tes films, comme s'ils faisaient rendre ses entrailles à la caméra, comme s'ils t'étripaient toi-même, pour les fourrer par écheveaux entiers, à pleines brassées, dans une chaudière ardente? Était-ce aussi pénible que de voir quelque cinquante mille volumes anéantis sans qu'il soit question du moindre dédommagement ? Oui. Stendhal sentit une colère insensée lui glacer les mains. Oui. Alors quoi de plus de naturel s'ils s'étaient mis un jour à bavarder devant des cafés sans fin jusqu'à des minuits sans nombre, et si de toutes ces conversations et de toutes ces amères décoctions était sortie... la Maison Usher.

Une énorme cloche d'église sonna. Les invités arrivaient.

Un sourire aux lèvres, il alla les accueillir.

Adultes sans mémoire, les robots attendaient. Dans la soie verte couleur de forêts marines, dans la soie couleur de grenouilles et de fougères, ils attendaient. Dans le crin jaune couleur du soleil et du sable, les robots attendaient. Huilés, avec leurs os tubulaires taillés dans le bronze et noyés dans la gélatine, les robots gisaient. Dans des cercueils qui n'abritaient ni des morts ni des vivants, dans des caisses en bois, les métronomes attendaient d'être mis en marche. Odeur de lubrifiant et de cuivre tourné. Silence de cimetière. Sexués mais sans sexe, les robots. Porteurs d'un nom mais dépourvus de nom, ayant toutes les apparences de l'humain sauf l'humanité, les robots fixaient les

sance et gagné l'amitié de chacun d'entre eux, sur Terre, au cours de l'année passée !

«Bienvenue dans l'antre de la Mort ! s'écria-t-il.

— Salut, Stendhal, qu'est-ce que c'est que *tout ça* ?

— Vous verrez. Que tout le monde se déshabille. Vous trouverez des cabines de ce côté. Enfilez les costumes qui vous y attendent. Les hommes par ici, les femmes par là. »

Gênés, les invités ne bougeaient pas.

«Je sais pas si nous devons rester, dit miss Pope. Cet endroit ne me revient pas. Il frôle le… blasphème.

— Absurde. Un bal costumé !

— En tout cas, ça me paraît illégal. » Mr. Steffens fit la moue.

«Allons! s'exclama Stendhal en riant. Amusez-vous. Demain il ne restera que des ruines. Passez dans les cabines ! »

La Maison rayonnait de vie et de couleur ; des bouffons passaient en faisant tinter les grelots de leur bonnet, des souris blanches dansaient des quadrilles miniatures au son de la musique que des gnomes armés d'archets minuscules jouaient sur des violons tout aussi minuscules, des drapeaux ondulaient aux poutres noircies tandis que des chauves-souris tourbillonnaient autour de gargouilles d'où jaillissaient des flots de vin frais et écumant. Un ruisseau vagabondait à travers les pièces réservées au bal masqué et il suffisait d'y goûter pour s'apercevoir que c'était du sherry. Les invités sortaient en foule des cabines, transformés en personnages d'un autre âge, le visage masqué d'un domino, le simple fait d'être déguisé leur faisant oublier leurs préventions contre le fantastique et l'horreur. Les femmes se pavanaient en riant dans leurs longues robes rouges. Les hommes étaient à leurs petits soins. Et sur les murs il y avait des ombres qui n'étaient projetées par personne et, çà et là, des miroirs qui ne renvoyaient aucun reflet. «Nous sommes tous des vampires ! s'esclaffa Mr. Fletcher. Des morts ! »

Il y avait sept pièces, chacune d'une couleur différente, une bleue, une pourpre, une verte, une orange, une autre blanche, la sixième violette, et la septième tendue de velours noir — la pièce où une horloge d'ébène sonnait bruyamment les heures. Et les invités de passer en courant de l'une à l'autre, enfin ivres, parmi les fictions robotiques, au milieu des Loirs et des Chapeliers fous, des Trolls et des Géants, des Chats noirs et des Reines blanches tandis que sous leurs pas de danse le plancher résonnait du battement puissant d'un cœur caché mais... révélateur.

« Mr. Stendhal ! »

Un chuchotement.

« Mr. Stendhal ! »

Un monstre à tête de mort se tenait près de lui. C'était Pikes. « Il faut que je vous voie seul à seul.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Regardez. » Pikes tendit sa main de squelette. Elle contenait des rouages, des écrous et des boulons à demi fondus, carbonisés.

Stendhal les examina un long moment. Puis il entraîna Pikes dans un couloir. « Garrett ? » murmura-t-il.

Pikes acquiesça d'un mouvement de tête. «Il a envoyé un robot à sa place. J'ai trouvé ça tout à l'heure, en nettoyant l'incinérateur.»

Ils restèrent un certain temps à contempler les pièces fatidiques.

«Ça signifie que la police va arriver d'un moment à l'autre, dit Pikes. Notre plan est fichu.

— Je ne sais pas. » Stendhal jeta un coup d'œil au tourbillon jaune, bleu et orange de la foule. La musique se déversait à flots dans les couloirs brumeux. «J'aurais dû me douter que Garrett n'aurait pas la bêtise de venir en personne. Mais attendez !

— Quoi donc ?

— Rien. Rien, justement. Garrett nous a envoyé un

«Mais je me souviens de *ça!* s'étrangla l'inspecteur de l'Ambiance morale. Ça sort des vieux livres interdits. L'Inhumation prématurée[1]. Comme le reste. Le Puits, le Pendule, le singe, la cheminée, Double Assassinat dans la rue Morgue. Dans un livre que j'ai brûlé, oui !

— Un autre verre, Garrett. Là, tenez-le bien.

— Grands dieux, quelle imagination vous avez ! »

Immobiles, ils regardèrent cinq autres personnages mourir, l'un dans la gueule d'un dragon, les autres lancés et engloutis dans l'étang noir.

« Aimeriez-vous voir ce que nous avons prévu pour vous ? demanda Stendhal.

— Certainement, répondit Garrett. Qu'est-ce que ça change ? Nous allons faire sauter ce fichu bazar, de toute façon. Vous avez l'esprit trop mal tourné.

— Alors venez. Par ici. »

Et il conduisit Garrett dans les profondeurs de la Maison, par d'innombrables corridors et escaliers en colimaçon, sous terre, dans les catacombes.

«Qu'est-ce que vous voulez me montrer dans vos souterrains ? demanda Garrett.

— Votre propre mort.

— Un double?

— Oui. Et autre chose aussi.

— Quoi donc ?

— L'amontillado», dit Stendhal en continuant d'avancer, sa lanterne à bout de bras. Des squelettes à demi sortis de leurs cercueils se figèrent. Garrett plaqua une main sur son nez avec une grimace de dégoût.

« Le quoi ?

— N'avez-vous jamais entendu parler de l'amontillado?

1. «The Prématuré Burial». Ce conte d'Edgar Poe ne fait pas partie de ceux qui ont été traduits par Baudelaire. Il est ici cité dans la traduction d'Emile Hennequin, 1882. *(N.d.T.)*

Non.

Vous ne reconnaissez pas ceci ? » Stendhal désigna une niche.

« Je devrais ?

— Ni ceci?» Accompagnant son geste d'un sourire, Stendhal sortit une truelle de sous sa cape.

«Qu'est-ce que c'est?

— Venez.»

Ils pénétrèrent dans la niche. À la faveur de l'obscurité, Stendhal passa les chaînes à l'homme à moitié ivre.

« Mais qu'est-ce que vous faites, pour l'amour du Ciel ? s'écria Garrett dans un bruit de ferraille.

— De l'ironie. On n'interrompt pas quelqu'un qui fait de l'ironie, c'est impoli. Voilà !

— Vous m'avez enchaîné !

— En effet.

— Qu'est-ce que vous voulez faire?

— Vous laisser ici.

— C'est une plaisanterie.

— Une excellente plaisanterie.

— Où est mon double? On n'assiste pas à sa mort?

— Il n'y a pas de double.

— Mais les *autres ?*

— Les autres sont morts. Ceux que vous avez vu tuer étaient les originaux. Les doubles, les robots, regardaient. »

Garrett resta muet.

«À présent, vous êtes censé dire : "Pour l'amour de Dieu, Montrésor !" déclara Stendhal. Et je répondrai : "Oui, pour l'amour de Dieu !" Vous ne voulez pas dire ça? Allez. *Dites-le.*

— Imbécile.

— Faut-il vous supplier? Dites-le. Dites : "Pour l'amour de Dieu, Montrésor !"

— Pas question, espèce d'idiot. Sortez-moi d'ici. » Son ivresse s'était dissipée.

croupi placé à mes pieds se referma tristement et silencieusement sur les ruines de la Maison Usher." »

L'hélicoptère s'éleva au-dessus de l'eau bouillonnante et bascula vers l'ouest.

AOÛT 2036

Les vieillards

Et quoi de plus naturel en définitive que le débarquement sur Mars des vieillards ? Les vieillards qui suivaient la piste laissée par les bruyants pionniers, la fine fleur parfumée, les voyageurs professionnels et les conférenciers en quête de nouveau grain à moudre.

Ainsi les êtres desséchés et craquants, ceux qui passaient leur temps à écouter leur cœur, à se tâter le pouls et à introduire des cuillerées de sirop dans leurs bouches désabusées, tous ces gens qui avaient un jour pris des pullmans en novembre pour la Californie et des paquebots en avril pour l'Italie, les abricots desséchés, les momies débarquèrent enfin sur Mars...

bile fixait sur eux un regard lointain. La vieille femme se figea sur le seuil.

« Allez-vous-en ! dit-elle en agitant la main. Allez-vous-en!

— Est-ce qu'on ne dirait pas Tom?» demanda le vieil homme.

La silhouette ne bougeait pas.

«J'ai peur, dit la vieille femme. Ferme la porte et viens te coucher. Je ne veux pas me mêler de ça. »

Elle disparut dans la chambre à coucher en maugréant entre ses dents.

Le vieil homme resta sur place dans le froid que le vent faisait pleuvoir sur ses mains.

«Tom, appela-t-il doucement. Tom, si c'est toi, si par hasard c'est bien toi, Tom, je ne mettrai pas le verrou. Et si tu as froid et que tu veuilles venir te réchauffer, entre un peu plus tard et étends-toi près du feu ; il y a des carpettes de fourrure. »

Il referma la porte mais sans la verrouiller.

Sa femme le sentit se remettre au lit et frissonna. « Quelle nuit affreuse. Je me sens si vieille, sanglota-t-elle.

— Chut, chut», fit-il d'une voix apaisante avant de la serrer dans ses bras. « Allez, dors. »

Elle finit par s'endormir.

Alors, comme il tendait l'oreille, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir tout doucement, laissant entrer la pluie et le vent, puis se refermer. Il entendit des pas feutrés du côté de la cheminée et une respiration paisible. « Tom », dit-il pour lui tout seul.

Un éclair déchira les ténèbres.

Au matin le soleil était brûlant.

Mr. LaFarge ouvrit la porte du salon et jeta un rapide coup d'œil circulaire.

Devant le foyer, les carpettes étaient vides.

LaFarge soupira. «Je me fais vieux», dit-il.

Il entreprit d'aller chercher un seau d'eau claire au canal pour faire sa toilette. Sur le seuil de la porte il faillit renverser le jeune Tom qui rapportait déjà un seau rempli à ras bord. « Bonjour, papa !

— Bonjour, Tom. »

Le vieil homme s'écarta. Le gamin, pieds nus, se hâta de traverser la pièce, déposa son seau et se retourna en riant. « Une bien belle journée !

— Effectivement. » LaFarge n'en croyait pas ses yeux. L'enfant se comportait le plus naturellement du monde. Il se mit à se laver la figure dans l'eau.

Le vieil homme s'avança. «Tom, comment es-tu arrivé ici ? Tu es vivant ?

— Je ne devrais pas ? » L'enfant leva les yeux vers lui.

« Mais, Tom, Green Lawn Park, tous les dimanches, les fleurs et…»

LaFarge fut obligé de s'asseoir. L'enfant vint se tenir devant lui et lui prit la main. Le vieil homme sentit le contact des doigts chauds et fermes. «Tu es vraiment ici, ce n'est pas un rêve ?

— Tu *veux* que je sois ici, non?» L'enfant semblait inquiet.

« Oui, oui, Tom !

— Alors pourquoi poser des questions ? Accepte-moi !

— Mais ta mère... le choc...

— Ne t'inquiète pas pour elle. Pendant la nuit, je vous ai chanté des chansons; comme ça vous m'accepterez mieux, surtout elle. Je sais quel choc ça peut être. Attends qu'elle arrive, tu verras. » Il se mit à rire en secouant ses boucles cuivrées. Il avait des yeux très bleus, lumineux.

«Bonjour, vous deux. » La mère sortit de la chambre à coucher en relevant ses cheveux en un chignon. « Quelle belle journée, n'est-ce pas ? »

Tom se retourna et rit au nez de son père. «Tu vois?»

Ils firent un déjeuner délicieux, tous les trois, à l'ombre derrière la maison. Mrs. LaFarge avait déniché une vieille

— C'est ça. Gillings. Eh bien, il y a environ deux heures, Nomland s'est précipité en ville en criant qu'il avait vu Gillings, vivant, ici sur Mars, aujourd'hui, cet après-midi ! Il a essayé de se faire boucler en prison pour se protéger. Mais on n'a pas voulu de lui. Alors Nomland est retourné chez lui, et il y a de ça vingt minutes, à ce que j'ai entendu dire, il s'est fait sauter la cervelle. J'arrive tout juste de là-bas.

— Tiens, tiens, fit LaFarge.

— Il se passe de drôles de choses... Eh bien, bonne nuit, LaFarge.

— Bonne nuit. »

La barque s'éloigna sur les eaux paisibles du canal.

«Le dîner est prêt», annonça Anna.

Mr. LaFarge s'assit devant son assiette et, couteau en main, scruta Tom. « Tom, dit-il, qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ?

— Rien, fit Tom, la bouche pleine. Pourquoi ?

— Pour savoir, c'est tout. » Le vieil homme glissa un coin de sa serviette de table dans son col.

À sept heures du soir, Anna voulut aller en ville. « Il y a des mois que je n'y ai pas mis les pieds », dit-elle. Mais Tom refusa. «J'ai peur de la ville, dit-il. Des gens. Je ne veux pas y aller.

— En voilà des idées ! Un grand garçon comme toi ! Je ne veux pas entendre ça. Tu vas venir. C'est décidé.

— Anna, si le petit ne veut pas... », commença le vieil homme.

Mais il était inutile de discuter. Elle les poussa dans le bateau et ils remontèrent le canal sous le ciel étoile, Tom couché sur le dos, les yeux clos ; impossible de savoir s'il dormait ou non. LaFarge ne le quittait pas des yeux, pensif. Qui est cet être, songea-t-il, qui a tout autant besoin d'amour que nous ? Qui est-il, et comment se fait-il que, surgi de sa solitude, il vienne dans le camp étranger en

adoptant la voix et le visage du souvenir et reste parmi nous, enfin accepté et heureux ? De quelle montagne sort-il, de quelle grotte, de quelle ultime petite race d'autochtones ayant survécu à l'arrivée des fusées venues de la Terre? Le vieil homme secoua la tête. Impossible de répondre. En tout cas, c'était Tom.

LaFarge regarda la ville au loin et se sentit pénétré d'un vague malaise. Puis il se remit à songer à Tom et à Anna et pensa : Peut-être est-ce une erreur de ne garder Tom qu'un peu de temps, alors qu'on ne peut en attendre qu'ennuis et chagrin, mais comment renoncer à ce que nous avons souhaité par-dessus tout, même s'il ne doit rester qu'un jour avant de disparaître, creusant encore le vide, assombrissant encore les nuits, rendant les pluies nocturnes encore plus pénétrantes ? Autant nous faire rendre gorge que d'essayer de nous enlever cet enfant.

Et il le regarda, si tranquillement assoupi au fond du bateau. Tom gémit, en proie à quelque rêve. «Les gens, murmura-t-il dans son sommeil. Changer, toujours changer. Le piège.

— Là, là, mon petit. » LaFarge caressa les boucles soyeuses de l'enfant, qui se tut.

LaFarge aida sa femme et son fils à descendre du bateau.

« Nous y voilà ! » Anna sourit aux lumières, écouta la musique qui venait des cabarets, les pianos, les phonographes, regarda les flâneurs qui se promenaient bras dessus, bras dessous dans les rues bondées.

« Je voudrais rentrer, dit Tom.

— C'est la première fois que je t'entends parler comme ça, dit sa mère. Avant, tu aimais bien les samedis soir en ville.

— Reste près de moi, murmura Tom. Je ne veux pas être pris au piège. »

comme elle chantait "The Bonnie Banks of Loch Lomond[1]" ? Je l'ai entendue tout à l'heure lancer des trilles pour son père, là-bas, chez eux. Ça faisait plaisir à entendre ; une si jolie fille. Dire que je la croyais morte. Mais la voilà revenue et tout est pour le mieux... Dis donc, tu n'as pas l'air dans ton assiette. Tu ferais bien d'entrer, que je te serve un coup de whisky...

— Non, merci, Mike. » LaFarge s'éloigna. Il entendit Mike lui souhaiter bonne nuit mais ne répondit pas, les yeux fixés sur le bâtiment de deux étages où des grappes cramoisies de fleurs grimpantes martiennes recouvraient le toit de cristal. Derrière, au-dessus du jardin, courait un balcon de fer forgé qu'éclairaient les fenêtres donnant dessus. Il était très tard, mais LaFarge se dit : Que va-t-il arriver à Anna si je ne ramène pas Tom ? Ce deuxième choc, cette deuxième mort, comment va-t-elle les supporter ? Se souviendra-t-elle également de la première, de ce rêve et de cette disparition soudaine ? Mon Dieu, il faut que je retrouve Tom, sinon que va devenir Anna ? Pauvre Anna, qui attend là-bas, à l'embarcadère. Il s'arrêta et leva la tête. Quelque part au-dessus de lui, des voix se souhaitaient tendrement bonne nuit, des portes se fermaient, des lumières se mettaient en veilleuse et il ne restait plus qu'un doux chant. Peu après, une jeune fille de dix-huit ans au plus, très jolie, sortit sur le balcon.

LaFarge l'appela dans le vent qui se levait.

La jeune fille se retourna et regarda en bas. « Qui est là ? lança-t-elle.

— C'est moi», dit le vieil homme, et, prenant conscience de l'absurdité de sa réponse, il se tut pour se contenter de remuer les lèvres. Devait-il crier : «Tom, mon fils, c'est ton père»? Comment lui parler? Elle le croirait fou et alerterait ses parents.

La jeune fille se pencha dans la coulée de lumière. « Je

1. Vieille chanson populaire écossaise. *(N.d.T.)*

vous connais, répondit-elle en sourdine. Je vous en prie allez-vous-en ; vous ne pouvez rien y faire.

— Il faut que tu reviennes ! » Ces mots échappèrent à LaFarge avant qu'il puisse les ravaler.

La silhouette baignée de lune se retira dans l'ombre; plus d'identité, rien qu'une voix. «Je ne suis plus votre fils, dit-elle. On n'aurait jamais dû venir en ville.

— Anna attend à l'embarcadère !

— Je regrette, fit doucement la voix. Mais que je puis-je faire ? Je suis bien ici, aimée autant que vous m'aimiez. Je suis ce que je suis, et je prends ce que je peux. Maintenant il est trop tard, ils me tiennent.

— Mais Anna... le choc pour elle. Songes-y.

— Les pensées sont trop fortes dans cette maison ; c'est comme si j'étais dans une prison. Je ne peux pas me retransformer.

— Tu es Tom, tu *étais* Tom, n'est-ce pas? Tu n'irais pas te moquer d'un vieillard ; tu n'es pas vraiment Lavinia Spaulding ?

— Je ne suis personne, je ne suis que moi-même ; où que je sois, je suis quelque chose, et là, je suis quelque chose à quoi tu ne peux rien.

— Tu n'es pas en sécurité en ville. Tu serais mieux là-bas, près du canal, où personne ne peut te faire de mal, plaida le vieil homme.

— C'est vrai.» La voix hésita. «Mais maintenant je dois tenir compte des gens qui habitent cette maison. Comment réagiront-ils demain matin si je suis repartie, et pour de bon cette fois ? En tout cas, la mère sait ce que je suis ; elle a deviné, tout comme vous. Je crois qu'ils ont tous deviné, mais ils n'ont pas posé de questions. On ne questionne pas la Providence. Si on ne peut pas avoir la réalité, autant se réfugier dans le rêve. Je ne suis peut-être pas leur chère disparue, mais je suis quelque chose de presque préférable à leurs yeux : un idéal façonné par leurs

course. Ils s'arrêtèrent, désorientés. Les yeux écarquillés, ils avaient envie de faire demi-tour car ce ne pouvait être qu'un cauchemar, une aberration. Mais ils se remirent à avancer, hésitants, pour s'arrêter, repartir.

Trop tard. La nuit, l'aventure, étaient finies. LaFarge entortillait l'amarre entre ses doigts. Il avait très froid et se sentait très seul. Les autres reprirent les jambes à leur cou, déboulant à toute allure, les yeux dilatés, pour s'arrêter enfin devant l'embarcadère. Une dizaine en tout. Ils jetèrent des regards frénétiques dans le bateau. Crièrent.

« Ne bouge pas, LaFarge ! » Spaulding tenait un fusil.

Ce qui s'était passé ne faisait plus aucun doute. Tom galopait dans les rues sous le clair de lune, tout seul, dépassant les promeneurs. Un agent de police le voit filer, fait volte-face, arrête son regard sur le visage, lance un nom, se met à sa poursuite. « Hé vous, là, *stop !* » Il a reconnu le visage d'un criminel. Et tout le long du trajet, le même scénario se reproduit, ici avec des hommes, là avec des femmes, des veilleurs de nuit, des pilotes de fusée. La silhouette agile les renvoie tous à des identités, des personnes, des noms. Combien de noms ont été prononcés au cours des cinq dernières minutes ? Combien de visages ont pris forme sur celui de Tom, tous illusoires ?

Tout le long du chemin, le poursuivi et les poursuivants, le rêve et les rêveurs, la proie et la meute. Tout le long du chemin, la révélation subite, l'éclair d'yeux familiers, un nom ancien que l'on crie, les souvenirs d'autres temps, la foule qui se multiplie. Chacun qui s'élance à mesure que le rêve fugitif, telle une image réfléchie par dix mille miroirs, dix mille yeux, arrive et repart, offrant un visage différent à ceux qui sont devant, à ceux qui sont derrière, à ceux qu'il reste à rencontrer, à ceux que l'on ne voit pas encore.

Et maintenant ils sont tous là, au bateau, exigeant que leur rêve leur soit rendu, tout comme nous exigeons qu'il soit Tom, et non Lavinia, ou William, ou Roger ou n'im-

porte qui, songea LaFarge. Mais c'en est fait. Les choses sont allées trop loin.

« Venez ici, vous autres ! » leur ordonna Spaulding.

Tom descendit du bateau. Spaulding lui saisit le poignet. « Tu vas revenir à la maison avec moi. Je *sais*.

— Attendez, dit l'agent de police. C'est mon prisonnier. S'appelle Dexter; recherché pour meurtre.

— Non ! sanglota une femme. C'est mon mari ! Il me semble que je connais mon mari, quand même ! »

D'autres voix protestaient. La foule avança.

Mrs. LaFarge s'interposa. « C'est mon fils ; vous n'avez pas le droit de l'accuser de quoi que ce soit. On rentre chez nous de ce pas ! »

Tom, lui, tremblait de tous ses membres. Il avait l'air au plus mal. La foule se pressait autour de lui, des mains se tendaient fiévreusement, l'empoignaient, le revendiquaient.

Tom hurla.

Et sous leurs yeux, il se transforma. Il fut Tom et James, un nommé Switchman et un certain Butterfield ; il fut le maire de la ville, la jeune Judith, William, le mari, et Clarisse, l'épouse. C'était une cire molle qui se modelait selon leurs pensées. Ils criaient, se bousculaient, imploraient. Il se remit à hurler, les mains en avant, son visage se décomposant à chaque supplique. « Tom ! » cria LaFarge. « Alice ! » lança une autre voix. « William ! » Ils lui agrippaient les poignets, le faisaient tourner en tous sens, quand, dans un dernier cri de terreur, il s'effondra.

Il gisait sur les dalles, cire fondue qui refroidissait, mille visages en un, un œil bleu, l'autre doré, les cheveux à la fois bruns, roux, blonds, noirs, un sourcil épais, l'autre mince, une grosse main, l'autre petite.

Ils s'immobilisèrent au-dessus de lui et portèrent leurs doigts à leur bouche. Puis ils se penchèrent.

«Il est mort», dit enfin quelqu'un.

Il commença à pleuvoir.

vivraient sur cette lumière ? Incroyable ! La guerre ? On n'entend même pas les explosions !

— Ça viendra... Je ne cesse de penser à tous ces gens qui devaient débarquer sur Mars cette semaine. On parlait d'une centaine de mille qui allaient arriver dans le courant du mois prochain, non ? Que vont-ils devenir si la guerre éclate ?

— Je suppose qu'ils repartiront. On aura besoin d'eux sur Terre.

— Alors je ferais bien d'épousseter mes bagages. J'ai l'impression que ma boutique ne va pas tarder à être prise d'assaut.

— Vous croyez que tous les gens installés sur Mars vont retourner sur la Terre si c'est bien là la Grande Guerre à laquelle on s'attend depuis des années ?

— C'est curieux, mon Père, mais oui, je pense qu'on va *tous* repartir. Je sais, on est venus ici pour échapper à plein de choses — la politique, la bombe atomique, la guerre, les groupes de pression, les préjugés, les lois. Je sais. Mais c'est encore chez nous là-bas. Attendez voir. Quand la première bombe tombera sur l'Amérique, les gens vont se mettre à réfléchir. Il n'y a pas assez longtemps qu'ils sont ici. Deux, trois ans au plus. S'ils étaient là depuis quarante ans, je ne dis pas, mais ils ont des parents là-bas, des racines. Moi, je ne peux plus croire à la Terre ; j'arrive à peine à l'imaginer. Mais je suis vieux. Je ne compte pas. Il se peut que je reste ici.

— J'en doute.

— Oui, je crois que vous avez raison. »

Debout sur le seuil de la boutique, ils contemplèrent les étoiles. Enfin Père Peregrine sortit de l'argent de sa poche et le tendit au commerçant. «Pendant que j'y pense, donnez-moi donc une valise neuve. La mienne est dans un triste état... »

NOVEMBRE 2036

Morte-saison

Sam Parkhill agita le balai qui lui servait à faire la chasse au sable bleu de mars.

« Et voilà, dit-il. Regarde-moi ça. » Il tendit le bras. «Regarde-moi cette enseigne. SAM'S HOT DOGS ! C'est-y pas magnifique, Elma?

— Oh, que si, Sam, fit son épouse.

— Bon sang, quel changement pour moi. Si seulement les gars de la Quatrième Expédition pouvaient me voir maintenant. Ça fait plaisir d'être à la tête d'une affaire quand tous les autres sont en train de crapahuter quelque part. On va se faire des cents et des mille, Elma, des cents et des mille. »

Sa femme le regarda un long moment sans rien dire. «Qu'est devenu le capitaine Wilder? demanda-t-elle enfin. Ce capitaine qui a exécuté ce type, là... celui qui s'était mis en tête de tuer tous les Terriens, comment s'appelait-il déjà?

— Spender. Un cinglé. L'idéaliste type, impossible de composer avec lui. Le capitaine Wilder? Il est en route pour Jupiter, à ce que j'ai entendu dire. On l'a expédié là-haut à bord d'une fusée. Je crois que Mars lui avait un peu tapé sur le système à lui aussi. Le genre susceptible, vois-tu. Il sera de retour de Jupiter et de Pluton dans une vingtaine d'années s'il a de la chance. Voilà ce qu'il a gagné

et voilà que vous venez me parler de ce terrain. Eh bien, l'ancien doit céder le pas au nouveau. C'est la règle des concessions mutuelles. J'ai un pistolet. Ce matin, après ton départ, je l'ai sorti et chargé.

— Nous autres Martiens sommes télépathes, dit le froid masque bleu. Nous sommes en contact avec une de vos villes de l'autre côté de la mer morte. Avez-vous écouté votre radio ?

— Ma radio est morte.

— Alors vous ne savez pas. Il y a de grandes nouvelles. À propos de la Terre... »

Une des mains d'argent fit un geste. Un tube de bronze y apparut.

«Laissez-moi vous montrer ceci.

— Une arme ! » s'écria Sam Parkhill.

Un instant plus tard il avait dégainé le pistolet qu'il portait sur la hanche et tiré dans la brume, la robe, le masque bleu.

Le masque resta un moment immobile. Puis, comme une petite tente de cirque arrachant ses piquets et se repliant doucement sur elle-même, les pans de soie s'effondrèrent dans un murmure, le masque chuta, les griffes d'argent tintèrent sur les dalles de l'allée. Désormais le masque reposait sur un petit tas silencieux d'os blancs et de tissu.

Sam, immobile, haletait.

Les jambes en coton, sa femme s'approcha de ce qui restait du Martien.

«Ce n'est pas une arme», dit-elle en se penchant. Elle ramassa le tube de bronze. « Il allait te montrer un message. C'est écrit en serpentins, des espèces de serpentins bleus. Je n'arrive pas à lire. Tu peux, toi ?

— Non. Ces pictogrammes martiens, ça ne veut rien dire. Fiche-moi ça en l'air ! » Sam jeta un rapide coup d'œil alentour. « Il y en a peut-être d'autres. Il faut le faire disparaître. Passe-moi la pelle !

— Qu'est-ce que tu veux faire ?
— L'enterrer, bien sûr!
— Tu n'aurais pas dû le tuer.
— J'ai commis une erreur. Vite ! »

Sans répondre, elle alla lui chercher la pelle.

À huit heures, il s'était remis à balayer, l'air gêné, devant le débit de hot dogs. Les bras croisés, sa femme se tenait sur le seuil illuminé.

«Je regrette ce qui s'est passé », dit-il. Il la regarda puis détourna les yeux. «Un sale coup du destin, c'est tout.

— C'est ça.

— Ça m'a vraiment mis en boule quand je l'ai vu sortir cette arme.

— Quelle arme ?

— Disons que je croyais que c'en était une ! Je regrette ! Je regrette ! Combien de fois il faut que je le répète ?

— Chut, fit Elma en portant un doigt à ses lèvres. Chut.

— Je m'en fiche. J'ai tout le consortium des Colonies terriennes derrière moi ! » Il laissa échapper un grognement. «Ces Martiens n'oseront pas...

— Regarde», l'interrompit Elma.

Il tourna les yeux vers le fond de la mer morte et en laissa tomber son balai. Il le ramassa. La bouche ouverte, un petit filet de salive flottant au vent, il fut soudain pris de frissons.

«Elma, Elma, Elma! s'écria-t-il.

— Oui, les voilà qui arrivent. »

Sur le fond de la mer disparue, tels des fantômes azuréens, tels des nuages de fumée, s'avançaient les voiles bleues d'une douzaine de grands sablonefs martiens.

«Des sablonefs ! Mais il n'y en a plus, Elma, il n'y a plus de sablonefs.

— Pourtant on dirait bien que c'en est.

— Mais les autorités les ont tous confisqués ! On les a démantelés, il s'en est vendu aux enchères ! Je suis le seul

vous l'avez pris, volé. Faites tout de suite demi-tour ; revenez au carrefour. Il faut que nous vous parlions. Il est arrivé quelque chose d'important.

— Descends de mon vaisseau ! » répéta Sam. Il sortit son pistolet, arrachant un grincement au cuir de la gaine. Puis le pointa soigneusement. «Saute avant que j'aie fini de compter jusqu'à trois, sinon...

— Non ! s'écria la jeune femme. Je ne veux pas vous faire de mal. Les autres non plus. Nous sommes venus en paix!

— Un, dit Sam.

— Sam ! dit Elma.

— Écoutez-moi, dit la jeune femme.

— Deux, continua résolument Sam en armant son pistolet.

— Sam ! cria Elma.

— Trois, fit Sam.

— Nous voulons seulement... », dit la jeune femme.

Le coup partit.

Au soleil, la neige fond, les cristaux se volatilisent, rejoignent le néant. A la lueur du feu, les vapeurs dansent et s'évanouissent. Au cœur d'un volcan, les matériaux fragiles explosent et disparaissent. La jeune femme, sous le choc et la brûlure du coup de feu, se replia comme une écharpe soyeuse, fondit comme une figurine de cristal. Ce qui restait d'elle, glace, flocon de neige, fumée, fut emporté par le vent. Le poste de barre était vide.

Sam rengaina son arme sans regarder sa femme.

«Sam», dit-elle au bout d'une minute de trajet, dominant de son murmure celui de la mer de sable couleur de lune. « Arrête le vaisseau. »

Il se tourna vers elle, livide. «Non, pas question. Pas après tout ce temps. Pas question que tu me laisses tomber. »

Elle regarda sa main posée sur le pistolet. « Tu en serais bien capable, dit-elle. Oui, tu en serais capable. »

Il secoua violemment la tête, l'autre main crispée sur la barre. «Elma, c'est de la folie. On sera en ville dans une minute, tout ira bien !

— C'est ça, dit-elle en se laissant aller en arrière, glacée.

— Elma, écoute-moi.

— Il n'y a plus rien à dire, Sam.

— Elma ! »

Ils passaient devant une petite cité blanche façon échiquier et, dans sa frustration, sa rage, il envoya six projectiles se fracasser au milieu des tours de cristal. La ville se volatilisa en une pluie de verre antique et d'éclats de quartz. Elle se dissipa en une gerbe de paillettes de savon. Elle n'existait plus. Il éclata de rire, tira encore, et une dernière tour, une dernière pièce d'échecs s'enflamma et s'envola vers les étoiles en une poussière d'éclats bleutés.

« Je leur ferai voir, moi ! Je leur ferai voir à tous !

— Vas-y, fais-nous voir, Sam, dit Elma, allongée dans les ténèbres.

— Voilà une autre ville ! » Sam rechargea son pistolet. «Regarde comme je vais l'arranger ! »

Les navires fantomatiques grandissaient derrière eux, gagnant rapidement du terrain. Tout d'abord il ne les vit point. Il n'entendait qu'un sifflement, un hurlement strident qui avait l'air d'être celui du vent, quelque chose comme le crissement de l'acier sur le sable : le son des proues acérées des sablonefs lissant les anciens fonds marins, leurs pavillons rouges et bleus déployés. Dans les vaisseaux bleu clair se dressaient des formes bleu foncé, des hommes masqués, des hommes au visage d'argent, ayant des étoiles bleues à la place des yeux, des joues en papier d'aluminium, des oreilles sculptées dans l'or, des hommes aux bras croisés, des hommes qui le suivaient, des Martiens.

Un, deux, trois, compta Sam. Les vaisseaux martiens se rapprochaient.

nait le vent, elle se redressa tant bien que mal, comme dans un rêve, et alla s'écrouler sur un siège sans un mot de plus.

Le sable glissait sous le vaisseau. En une demi-heure, ils étaient de retour au carrefour, les vaisseaux à l'ancre, tous leurs passagers à terre.

Le Chef se tenait devant Sam et Elma, avec son masque de bronze poli repoussé, les yeux se réduisant à deux incisions vides d'un bleu-noir insondable, la bouche à une fente d'où les mots s'écoulaient dans le vent.

« Préparez votre établissement », dit la voix. Une main gantée de diamants s'agita. «Préparez les victuailles, préparez les aliments, préparez vos vins bizarres, car cette nuit, en vérité, est une grande nuit !

— Vous voulez dire que je peux rester ici ? demanda Sam.

— Oui.

— Vous ne m'en voulez pas ? »

Le masque n'était que raideur, formes sculptées, froideur et absence de regard.

«Préparez votre débit de nourriture, dit doucement la voix. Et prenez ceci.

— Qu'est-ce que c'est?»

Sam battit des paupières à la vue du rouleau de papier d'argent qu'on lui tendait et sur lequel, tels des hiéroglyphes, dansaient des formes serpentines.

«C'est l'acte de concession de tout le territoire allant des montagnes d'argent aux collines bleues, de la mer de sel, ici même, aux vallées de pierre de lune et d'émeraude, tout là-bas, dit le Chef.

— T… tout ça m'appartient?

— Parfaitement.

— Cent cinquante mille kilomètres de territoire ?

— Parfaitement.

— T'entends ça, Elma?»

Elma était assise par terre, adossée à la construction d'aluminium, les yeux clos.

«Mais pourquoi, pourquoi... me donnez-vous tout ça? demanda Sam en essayant de regarder dans les fentes qui masquaient les yeux.

— Ce n'est pas tout. Tenez.» Six rouleaux de plus apparurent. Les noms furent déclarés, les territoires annoncés.

«Mais c'est la moitié de Mars ! Je possède la moitié de Mars ! » Sam secoua bruyamment les rouleaux dans ses poings. Il les brandit en direction d'Elma avec un rire de dément. «T'as entendu ça, Elma?

— J'ai entendu», fit-elle en regardant le ciel.

Elle semblait guetter quelque chose. Elle commençait à sortir de sa torpeur.

« Merci, oh, merci, dit Sam au masque de bronze.

— Cette nuit est la grande nuit, dit le masque. Vous devez être prêt.

— Je le serai. Qu'est-ce que c'est... une surprise ? Est-ce que les fusées vont arriver de la Terre plus tôt que prévu ? Avec un mois d'avance ? Ces dix mille fusées qui amènent les colons, les mineurs, les ouvriers et leurs femmes, cent mille personnes au total ? C'est-y pas formidable, Elma ? Tu vois, je te l'avais dit. Je t'avais dit que cette ville, là-bas, n'en resterait pas éternellement à mille habitants. C'est cinquante mille personnes de plus, et le mois d'après cent mille, et d'ici la fin de l'année cinq millions qui vont arriver de la Terre. Et moi avec le seul débit de hot dogs officiellement établi sur la route des mines la plus fréquentée ! »

Le masque flottait dans le vent. «Nous allons partir. Préparez-vous. Le sol est à vous. »

Dans le clair de lune, pétales métalliques de quelque fleur d'antan, plumes azurées, immenses et calmes papillons bleu de cobalt, les antiques vaisseaux firent demi-tour et se mirent en route sur les sables mobiles, les masques brillant de tous leurs feux, jusqu'à ce que le der-

— Ça ne peut pas être la Terre, ce n'est pas la Terre ! Non, c'est pas la Terre ! C'est impossible.

— Tu veux dire que ça ne pouvait être pas la Terre, dit Elma en se tournant vers lui. Ce n'est pas la Terre, effectivement. Non, ce n'est pas la Terre. C'est ce que tu veux dire?

— Pas la Terre... oh, non, ce n'est *pas possible»,* gémit-il.

Il demeurait cloué sur place, les bras ballants, la bouche ouverte, les yeux à la fois écarquillés et éteints.

« Sam », appela Elma. Pour la première fois depuis des jours, ses yeux brillaient. « Sam ? »

Il contemplait le ciel.

«Bien», dit-elle. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Puis, au bout d'une minute ou deux, elle jeta un torchon humide sur son bras. « Allume en grand, mets la musique à fond, ouvre les portes. La prochaine vague de clients est pour dans un million d'années. Va falloir être prêts, pas d'erreur. »

Aucune réaction de Sam.

« Quel coin épatant pour un débit de hot dogs », dit-elle. Elle tendit le bras, prit un cure-dents dans un pot et le coinça entre ses incisives. «Je vais te confier un petit secret, Sam, murmura-t-elle en se penchant vers lui. On dirait bien qu'on va vers la morte-saison. »

NOVEMBRE 2036

Les spectateurs

Ce soir-là, ils sortirent tous de chez eux pour regarder le ciel. Ils abandonnaient leur dîner, leur vaisselle ou leur toilette avant de se rendre au spectacle, pour sortir sur leurs vérandas qui n'étaient déjà plus de la première jeunesse et contempler tout là-bas l'étoile verte de la Terre. Ils se dérangeaient sans effort conscient, tous sans exception, pour mieux comprendre les nouvelles entendues à la radio un moment plus tôt. Là-bas, c'était la Terre, la guerre qui se préparait, et des centaines de milliers de mères, grand-mères, pères, frères, tantes, oncles ou cousins. Debout dans les vérandas, ils s'efforçaient de croire à l'existence de la Terre, comme ils s'étaient efforcés un jour de croire à l'existence de Mars ; le problème était renversé. Pratiquement, la Terre était morte désormais ; il y avait trois ou quatre ans qu'ils l'avaient quittée. L'espace était un anesthésique ; cent millions de kilomètres d'espace vous engourdissaient, endormaient la mémoire, dépeuplaient la Terre, effaçaient le passé, et permettaient aux gens d'ici de continuer à travailler. Mais ce soir, les morts se relevaient, la Terre était de nouveau habitée, la mémoire se réveillait, un million de noms revenaient sur les lèvres. Que faisait un tel ce soir sur la Terre ? Et celui-ci, et celui-là ? Sur les vérandas, les gens se lançaient des regards obliques.

DÉCEMBRE 2036

Les villes muettes

Au bord de la mer morte de Mars, il y avait une petite ville blanche silencieuse. Déserte. On n'y voyait âme qui vive. Des lampes solitaires brûlaient toute la journée dans les magasins. Les portes des boutiques béaient, comme si les gens avaient décampé sans prendre le temps de les fermer à clé. Des revues, apportées de la Terre le mois précédent par la fusée d'argent, palpitaient, à l'abandon, jaunissantes, sur des présentoirs métalliques devant les drugstores silencieux.

La ville était morte. Ses lits vides et froids. Nul autre bruit que le bourdonnement des lignes électriques et des générateurs qui continuaient de fonctionner tout seuls. L'eau débordait des baignoires oubliées, inondait les salons, se répandait sur les vérandas et dans de petits jardins où elle allait arroser des fleurs négligées. Dans les salles de cinéma obscures, des chewing-gums encore marqués d'empreintes de dents commençaient à durcir sous les sièges.

De l'autre côté de la ville se trouvait l'astroport. On sentait encore l'âcre odeur de brûlé laissée par la dernière fusée qui avait décollé pour la Terre. En glissant une pièce dans le télescope et en le pointant vers la Terre, peut-être aurait-on pu voir la grande guerre qui y faisait rage. Peut-être aurait-on vu New York exploser. Ou Londres, cou-

vert d'un brouillard d'un genre nouveau. Peut-être, alors, aurait-on compris pourquoi cette petite ville martienne était abandonnée. L'évacuation avait-elle été rapide ? Il suffisait d'entrer dans n'importe quel magasin et de déclencher l'ouverture des tiroirs-caisses; ils jaillissaient dans un tintement de pièces de monnaie étincelantes. Cette guerre sur la Terre devait être terrible...

Or, dans les avenues désertes de la ville, sifflotant, s'appliquant à faire rouler à coups de pied une boîte de conserve devant lui, voici que s'avançait une espèce de grand échalas. Ses yeux sombres et tranquilles exprimaient un sentiment de solitude. Il remuait ses mains osseuses dans ses poches d'où s'élevait un cliquetis de pièces neuves. De temps en temps, il en jetait une par terre. Ce faisant, il laissait échapper un petit rire, puis il continuait à marcher en semant ses pièces de tous côtés.

Il s'appelait Walter Gripp et possédait un gisement minier et une baraque perdue tout là-haut dans les collines bleues de Mars. Il descendait en ville tous les quinze jours pour essayer de se trouver une épouse intelligente et placide. Au fil des ans, il était toujours revenu à sa baraque seul et déçu. La semaine précédente, en arrivant en ville, il l'avait trouvée dans cet état !

Sa surprise avait été telle qu'il s'était rué chez un traiteur, avait ouvert une vitrine en grand et s'était commandé un triple sandwich au rôti de bœuf.

« Ça marche ! » lança-t-il, une serviette sur le bras.

Il brandit un plat de viande et du pain cuit de la veille, essuya une table, s'invita lui-même à s'asseoir, et s'empiffra jusqu'au moment où il éprouva le besoin de trouver une buvette pour y commander un bicarbonate. Le serveur, un certain Walter Gripp, se montra d'une politesse étonnante et lui prépara aussitôt sa boisson effervescente !

Il bourra les poches de son jean d'autant d'argent qu'il put en trouver, remplit un chariot d'enfant de coupures de dix dollars et partit à fond de train à travers la ville. En

murmura-t-il. Peut-être qu'un pylône s'est abattu quelque part et que le téléphone a sonné tout seul. »

Mais n'avait-il pas entendu un déclic signifiant que quelqu'un avait raccroché?

Il passa tout le reste de la nuit dans le couloir. « Ce n'est pas pour le téléphone, se persuadait-il. Il se trouve simplement que je n'ai rien d'autre à faire. »

Il écoutait le tic-tac de sa montre.

«Elle ne rappellera pas, dit-il. Elle ne rappellera *jamais* un numéro qui n'a pas répondu. Elle doit être en train d'en composer d'autres en ville *en ce moment même !* Et je reste assis là… Minute, papillon ! » Il se mit à rire. «Pourquoi je dis tout le temps "elle" ? »

Il cilla. « Ça pourrait aussi bien être "il", non ? »

Son cœur ralentit. Il se sentit gagner par un grand vide glacé.

Il aurait tellement voulu que ce soit « elle ».

Il quitta la maison et alla se planter au milieu de la rue dans la pénombre du petit matin.

Il tendit l'oreille. Pas un bruit. Pas un oiseau. Pas une voiture. Rien que les battements de son cœur. Pulsation, pause, nouvelle pulsation. Son visage contracté en devenait douloureux. Une légère brise — ô combien légère — soulevait les pans de sa veste.

«Chut, murmura-t-il. *Écoute.* »

Lentement, les jambes molles, il tourna sur lui-même, promenant son regard d'une maison silencieuse à l'autre.

Elle va appeler d'autres numéros, songea-t-il. Ce doit être une femme. Pourquoi? Il n'y a qu'une femme pour appeler comme ça. Un homme ne ferait pas ça. Un homme, c'est indépendant. Est-ce que j'ai téléphoné à qui que ce soit ? Non. Ça ne m'est jamais venu à l'esprit. C'est sûrement une femme. Il *le faut,* nom de Dieu !

Écoute.

Au loin, sous les étoiles, un téléphone se mit à sonner.

Il s'élança. S'arrêta pour écouter. Faible, la sonnerie. Il

reprit sa course sur quelques mètres. Plus forte. Il s'engouffra dans une ruelle. Encore plus forte ! Il dépassa six maisons, six autres. Nettement plus forte, cette fois. Il choisit une maison ; la porte était fermée à clé.

Le téléphone sonnait à l'intérieur.

« Saleté ! » Il secoua la poignée.

La sonnerie continuait, stridente.

Il s'empara d'un fauteuil de jardin qui tramait sur la véranda, le projeta à travers la fenêtre du salon et sauta à sa suite.

Avant même qu'il ait pu toucher l'appareil, le téléphone s'était tu.

Alors, à grandes enjambées, il parcourut la maison, brisant les miroirs, arrachant les rideaux, expédiant des coups de pied dans la cuisinière.

Finalement, épuisé, il saisit l'annuaire peu épais où étaient répertoriés tous les abonnés de Mars. Cinquante mille noms.

Il commença par le premier.

Amelia Ames. Il composa son numéro à New Chicago, à cent cinquante kilomètres de l'autre côté de la mer morte.

Pas de réponse.

Le deuxième numéro vivait à New New York, à huit mille kilomètres, au-delà des montagnes bleues.

Pas de réponse.

Il appela les numéros suivants, jusqu'au huitième, les doigts fébriles, incapable de maintenir sa prise sur le combiné.

Une voix de femme répondit : « Allô ?

— Allô ! lui retourna Walter d'une voix tonitruante. Oh, seigneur, allô !

— Ceci est un enregistrement, récita la voix féminine. Miss Helen Arasumian est absente de son domicile. Veuillez laisser un message sur le répondeur afin qu'elle puisse vous rappeler à son retour. Allô ? Ceci est un enre-

Il gisait dans cet état incertain entre la veille et le sommeil. Il murmurait. Geneviève. *Oh, Geneviève, douce Geneviève,* chantonna-t-il, *viennent les ans, passent les années. Mais Geneviève, douce Geneviève...* Il y avait comme une chaleur en lui. Il entendait la voix paisible, suave et fraîche susurrer. *Bonjour, oh, bonjour, Walter! Ce n'est pas un enregistrement. Où êtes-vous, Walter, où êtes-vous ?*

Il soupira, tendit une main pour la toucher dans la clarté lunaire. De longs cheveux noirs flottant dans le vent ; une vraie beauté. Et ses lèvres comme de rouges bonbons acidulés. Et ses joues pareilles à des roses embuées fraîchement coupées. Et son corps comme une vapeur légère, tandis que sa voix caressante, fraîche et suave lui roucoulait une fois de plus les paroles de la vieille chanson mélancolique. *Oh, Geneviève, douce Geneviève, viennent les ans, passent les années...*

Il s'endormit.

Il atteignit New Texas City à minuit.

Il pila devant l'institut de beauté Deluxe en hurlant à tue-tête.

Il s'attendait à ce qu'elle se précipite dehors, tout parfum et tout rire.

Rien ne se passa.

« Elle dort. » Il alla à la porte. « Me voilà, cria-t-il. Hou hou ! Geneviève ! »

La ville reposait dans le silence du double clair de lune. Quelque part, un souffle de vent fit claquer un auvent de toile.

Il ouvrit brutalement la porte vitrée et entra.

« Ohé ! » Il laissa échapper un rire forcé. « Ne vous cachez pas ! Je sais que vous êtes là ! »

Il visita toutes les cabines.

Par terre, il trouva un minuscule mouchoir qui sentait si bon qu'il en défaillit presque. «Geneviève», dit-il.

Il parcourut les rues désertes au volant de sa voiture, mais ne vit rien. « Si c'est une farce... »

Il ralentit. «Attends voir. On a été coupés. Peut-être qu'elle est partie pour Marlin Village alors que je fonçais ici. Probable qu'elle a pris la vieille route du bord de mer. On s'est ratés au milieu de la journée. Comment pouvait-elle savoir que je viendrais la chercher ? Je ne lui en ai pas parlé. Et elle a eu si peur quand la ligne a été coupée qu'elle s'est précipitée à Marlin Village pour me trouver ! Et moi qui suis là, bon Dieu, quel imbécile ! »

Sur un coup de klaxon, il quitta la ville en flèche.

Il conduisit toute la nuit. Et si, une fois que je serai revenu à Marlin Village, elle n'est pas là à m'attendre? songea-t-il.

Il ne voulait pas penser à ça. Il *fallait* qu'elle y soit. Il courrait au devant d'elle, la prendrait dans ses bras et peut-être même l'embrasserait, une fois, sur les lèvres.

Geneviève, douce Geneviève, se mit-il à siffloter en faisant grimper le compteur à cent soixante à l'heure.

À l'aube, tout était calme dans Marlin Village. Des lumières jaunes continuaient de brûler dans plusieurs magasins, et un juke-box qui avait joué pendant cent heures d'affilée se tut enfin, dans un grésillement d'électricité, rendant le silence complet. Le soleil réchauffait les rues, réchauffait le ciel vide et froid.

Walter tourna dans la Grand-Rue, ses phares toujours allumés, klaxonnant à coups redoublés, six fois à un croisement, six fois à un autre. Il scrutait les noms des magasins. Son visage était pâle, ses traits tirés, et ses mains glissaient sur le volant moite de sueur.

« Geneviève ! » appela-t-il dans la rue déserte.

La porte d'un institut de beauté s'ouvrit.

« Geneviève ! » Il arrêta la voiture.

Geneviève Selsor s'immobilisa sur le seuil de l'établissement tandis qu'il traversait la rue en courant. Elle tenait dans

— Je resterais bien debout toute la nuit. Dites donc, il y a un bon disque chez Mike. Venez, je vais vous le passer.

— Je suis fatiguée. » Les yeux brillants, elle lui lança un regard plein de sous-entendus.

«Curieux. Moi, je me sens en pleine forme.

— Retournons au salon de beauté. Je veux te montrer quelque chose. »

Elle lui fit franchir la porte vitrée et le mena jusqu'à un grand carton blanc. «En partant de Texas City, expliqua-t-elle, j'ai pris ceci avec moi. » Elle défit le ruban rose. «Je me suis dit : Voyons, je suis là, la seule femme sur Mars, et lui, c'est le seul homme, alors... » Elle ôta le couvercle et déplia dans un doux froufrou les couches de papier de soie rose. Elle donna une petite tape sur ce qu'elle venait de mettre au jour. «Voilà. »

Walter Gripp avait le regard fixe. « Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en se mettant à trembler.

— Tu ne vois pas, idiot? C'est tout en dentelle, tout blanc, délicat et tout ça.

— Non, je ne vois pas.

— C'est une robe de mariée, idiot !

— Vraiment ? » Sa voix se brisa. Il ferma les yeux. Elle avait toujours la même voix, suave, fraîche et caressante, comme au téléphone. Mais quand il ouvrit les yeux et la regarda...

Il recula. «Très joli, dit-il.

— N'est-ce pas ?

— Geneviève. » Il jeta un coup d'œil vers la porte.

«Oui?

— Geneviève, j'ai quelque chose à vous dire.

— Oui ? » Elle amorça un mouvement vers lui, la violente odeur du parfum accompagnant sa grosse face de lune.

«Ce que j'ai à vous dire, c'est...

— Oui?

— Adieu!»

Et il était déjà dehors, puis dans sa voiture, avant qu'elle n'ait eu le temps de hurler.

Elle se précipita jusqu'au bord du trottoir et s'immobilisa au moment où il virait en trombe.

« Walter Griff, revenez ! piailla-t-elle en levant les bras au ciel.

— Gripp, corrigea-t-il.

— Gripp ! » cria-t-elle.

La voiture s'éloigna à toute allure dans la rue silencieuse, indifférente à ses trépignements et à ses criaillements. Et les gaz d'échappement de faire voltiger la robe blanche qu'elle chiffonnait dans ses mains grassouillettes, et les étoiles de briller de tout leur éclat, et la voiture de s'évanouir dans le désert, engloutie par l'obscurité.

Il roula sans s'arrêter trois jours et trois nuits durant. Une fois, il crut voir une voiture qui le suivait. Saisi de sueurs froides, il prit une autre route, coupant à travers le paysage martien désolé, passant de petites cités mortes, et ne cessa de rouler pendant une semaine et un jour, jusqu'à ce qu'il eût mis quinze mille kilomètres entre Marlin Village et lui. Alors il s'arrêta dans une petite ville du nom de Holtville Springs, où il y avait quelques boutiques qu'il pouvait illuminer la nuit et des restaurants où s'installer pour commander ses repas.

C'est là qu'il vit depuis, avec deux énormes congélateurs bourrés de vivres pour cent ans, assez de cigares pour dix mille jours et un bon lit au matelas moelleux.

Et quand, de loin en loin, au fil des longues années, le téléphone sonne... il ne répond pas.

Il trébucha, tomba, se releva, se précipita derrière la maison, fit pivoter le télescope et le pointa vers le ciel.

Une minute plus tard, après une inspection éperdue, il réapparut dans l'encadrement de la porte basse. Sa femme, ses deux filles et son fils tournèrent la tête vers lui. Finalement, il fut en mesure de parler.

«J'ai de bonnes nouvelles, dit-il. Je viens de regarder le ciel. Une fusée arrive pour nous ramener tous chez nous. Elle sera là demain matin de bonne heure. »

Il enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer doucement.

A trois heures du matin, il brûla ce qui restait de New New York.

Il prit une torche et parcourut la ville de plastique en passant la flamme sur les murs ici et là. De grandes gerbes de chaleur et de lumière s'élevèrent. Cela faisait presque trois kilomètres carrés d'illumination, assez pour que ce soit visible des profondeurs de l'espace. Voilà qui guiderait la fusée vers Mr. Hathaway et les siens.

Le cœur battant, douloureux, il regagna la maison. «Regardez ! » Il brandit une bouteille poussiéreuse dans la lumière. « Du vin que je gardais spécialement pour ce soir. Je savais qu'on nous retrouverait un jour! On va fêter ça!»

Il remplit cinq verres à ras bord.

«Il en a fallu du temps, dit-il en plongeant un regard plein de gravité dans son verre. Vous vous souvenez du jour où la guerre a éclaté ? Il y a vingt ans et sept mois. Toutes les fusées ont été rappelées de Mars. Et toi et moi, et les enfants, étions dans les montagnes en expédition archéologique ; on faisait des recherches sur les anciennes méthodes chirurgicales des Martiens. On est revenus au grand galop, au risque de tuer nos chevaux, vous vous rappelez? Mais nous sommes arrivés en ville une semaine trop tard. Tout le monde avait filé. L'Amérique avait été détruite ; toutes les fusées étaient parties sans attendre les

retardataires, vous vous rappelez, vous vous rappelez ? Et on s'est trouvés être les *seuls* abandonnés. Seigneur, comme les années passent. Je n'aurais jamais pu tenir sans vous tous. Sans vous, je me serais tué. Mais avec vous, ça valait la peine d'attendre. À nous tous, donc. » Il leva son verre. « Et à notre longue attente ensemble. » Il but.

La femme, les deux filles et le fils portèrent leur verre à leurs lèvres.

Le vin leur coula le long du menton à tous les quatre.

Au matin, la ville voltigeait en gros flocons noirs et soyeux à travers les anciens fonds marins. L'incendie s'exténuait, mais il avait rempli sa fonction ; le point rouge dans le ciel grossissait.

De la cahute en pierre s'échappait une odeur chaude et dorée de pain d'épice. Hathaway entra au moment où sa femme, penchée sur la table, y disposait les moules brûlants. Les deux filles balayaient tranquillement le dallage de pierre tandis que le fils astiquait l'argenterie.

« On va leur offrir un petit déjeuner monstre, dit Hathaway en riant. Mettez vos plus beaux vêtements ! »

Il gagna au pas de course le vaste hangar métallique qui se dressait de l'autre côté de son domaine. À l'intérieur se trouvait l'installation frigorifique et le générateur qu'il avait réparés et entretenus au cours des années de ses doigts fins, experts, comme il avait remis en état des montres, des téléphones et des magnétophones à ses moments perdus. Le hangar était plein d'assemblages de son cru, de mécanismes insensés dont les fonctions restaient un mystère même pour lui maintenant qu'il les contemplait.

Il préleva dans le congélateur des cartons givrés de haricots et de fraises vieux de vingt ans. Sors de ton tombeau, Lazare, songea-t-il, et il en retira aussi un poulet.

L'air était plein d'odeurs appétissantes quand la fusée se posa.

trine et s'assit brusquement sur un rocher. «Pardonnez-moi. L'émotion. Vous revoir comme ça après toutes ces années. J'ai besoin de souffler.» Il sentait son cœur cogner. Il compta les battements. Ça n'allait pas du tout.

« On a un docteur, dit Wilder. Excusez-moi, Hathaway, Je sais que vous en êtes un vous-même, mais il vaut mieux que le nôtre vous examine... » Le docteur fut appelé.

«Ça va passer, insista Hathaway. L'attente. L'émotion. » Il parvenait à peine à respirer. Ses lèvres étaient bleues. «Vous savez», dit-il, tandis que le docteur lui appliquait un stéthoscope sur la poitrine, «c'est comme si j'étais resté en vie toutes ces années uniquement pour voir ce jour ; maintenant que vous êtes là pour me ramener sur la Terre, je suis content comme ça, je peux me coucher et m'en aller.

— Tenez. » le docteur lui tendit une pilule jaune. « On ferait bien de vous laisser prendre du repos.

— Pensez-vous ! Donnez-moi une minute, c'est tout. Ça me fait du bien de vous voir tous là. D'entendre enfin des voix nouvelles.

— Est-ce que la pilule agit ?

— Impeccable. Allons-y ! »

Ils reprirent l'ascension de la colline.

« Alice, viens voir qui est là ! »

Hathaway fronça les sourcils et se pencha vers l'intérieur de la bicoque. « Alice, tu as entendu ? »

Sa femme apparut. Un instant plus tard les deux filles, élancées et gracieuses, sortirent à leur tour, suivies par un jeune homme encore plus élancé.

« Alice, tu te souviens du capitaine Wilder ? »

Elle hésita, interrogea Hathaway du regard, puis sourit. «Mais bien sûr, capitaine Wilder !

— Je me rappelle, nous avons dîné ensemble la veille de mon départ pour Jupiter, Mrs. Hathaway. »

Elle lui serra vigoureusement la main. « Mes filles, Mar-

guerite et Susan. Mon fils, John. Vous vous souvenez certainement du capitaine ? »

On échangea des poignées de main dans une profusion de rires et de paroles.

Le capitaine Wilder huma l'air. «Serait-ce du *pain d'épice ?*

— En voulez-vous ? »

Tout le monde se mit en mouvement. Des tables pliantes furent rapidement installées dehors, des mets fumants avancés, des assiettes, des serviettes et une belle argenterie disposées. Immobile, le capitaine Wilder regarda d'abord Mrs. Hathaway, puis son fils et ses deux grandes filles qui s'affairaient sans faire de bruit. Il les dévisageait dans leurs prestes allées et venues, suivait des yeux chaque geste de leurs mains juvéniles et chaque expression de leurs visages lisses. Il s'assit sur une chaise que le fils venait d'apporter. «Quel âge as-tu, John?

— Vingt-trois ans », répondit ce dernier.

Wilder tripota gauchement ses couverts. D'un seul coup, il avait pâli. L'homme assis à côté de lui murmura : « Ça ne se peut pas, capitaine. »

John retourna chercher des chaises.

« Comment ça, Williamson ?

— J'ai quarante-trois ans, capitaine. J'étais à l'école en même temps que le jeune Hathaway ici présent, il y a vingt ans de ça. Il dit qu'il n'a que vingt-trois ans. D'accord, il n'en *paraît* que vingt-trois, mais ça ne colle pas. Il devrait au moins en avoir quarante-deux. Qu'est-ce que ça veut dire, capitaine ?

— Je ne sais pas.

— Ça n'a pas l'air d'aller, capitaine.

— Je ne me sens pas bien. Les filles aussi, je les ai vues il y a une vingtaine d'années, et elles n'ont pas changé; pas une ride. Voulez-vous me rendre un service ? Je voudrais que vous me fassiez une petite course. Je vous dirai où aller et pour quoi faire. Tout à l'heure, quand nous

rent un regard gêné et finirent par baisser les yeux tandis que tous les autres buvaient.

Hathaway vida son verre. Puis, sans un cri, il s'abattit sur la table et glissa à terre. Plusieurs hommes se précipitèrent pour le soutenir. Le docteur se pencha sur lui et écouta. Wilder toucha le docteur à l'épaule. Celui-ci releva les yeux et secoua la tête. Wilder s'agenouilla et prit la main du vieil homme. «Wilder?» La voix d'Hathaway était à peine audible. «J'ai gâché la fête.

— Ne dites pas de bêtises.

— Dites adieu pour moi à Alice et aux enfants.

— Attendez, je les appelle.

— Non, non, surtout pas ! haleta Hathaway. Ils ne comprendraient pas. Je n'ai pas envie qu'ils comprennent ! Non ! »

Wilder ne bougea pas.

Hathaway était mort.

Wilder attendit un long moment. Puis il se releva et s'éloigna du groupe consterné qui entourait Hathaway. Il s'approcha d'Alice Hathaway, la regarda dans les yeux et dit : « Savez-vous ce qui vient de se passer ?

— Quelque chose qui concerne mon mari ?

— Il vient de s'éteindre ; son cœur, dit Wilder en l'observant.

— Je suis désolée.

— Comment vous sentez-vous ?

— Il ne voulait pas que nous ayons de la peine. Il nous a dit que cela arriverait un jour et il ne voulait pas que nous pleurions. Il ne nous a pas appris, voyez-vous. Il ne voulait pas que nous sachions. Il disait qu'il ne pouvait rien arriver de pire à un homme que de connaître la solitude, le chagrin et les larmes. Alors nous ne saurons jamais ce que sont les larmes et le chagrin. »

Wilder regarda brièvement les mains de Mrs. Hathaway, ses mains douces et tièdes, aux ongles soigneusement faits, ses poignets fuselés. Il vit son cou blanc, gra-

cieux et lisse, ses yeux intelligents. Finalement, il déclara : «Mr. Hathaway a fait du bon travail sur vous et vos enfants.

— Il aurait aimé vous entendre. Il était si fier de nous. Le temps aidant, il en venait même à oublier qu'il nous avait fabriqués. À la fin, il nous aimait et nous considérait comme sa femme et ses enfants véritables. Et dans un sens, nous le *sommes*.

— Vous lui avez été d'un grand réconfort.

— Oui, des années durant, nous sommes restés là à bavarder. Il adorait parler. Il aimait cette cahute en pierre et les feux de cheminée. On aurait pu vivre dans une maison normale en ville, mais il aimait cet endroit où il pouvait être primitif ou moderne, au gré de sa fantaisie. Il m'a tout raconté sur son laboratoire et ce qu'il y faisait. Il avait installé tout un réseau de haut-parleurs dans la ville américaine abandonnée, en contrebas. Quand il appuyait sur un bouton, la ville s'illuminait et devenait aussi bruyante que si dix mille personnes y habitaient. On entendait des bruits d'avions, d'autos, et tout un brouhaha de conversations. Il s'asseyait, allumait un cigare et nous parlait; les bruits de la ville montaient jusqu'à nous, et de temps en temps le téléphone sonnait, une voix enregistrée posait à Mr. Hathaway des questions d'ordre scientifique ou chirurgical et il y répondait. Avec le téléphone, nous ici, les bruits de la ville et son cigare, Mr. Hathaway était pleinement heureux. Il n'y a qu'une chose qu'il n'a pas réussi à nous faire faire : vieillir. Lui vieillissait tous les jours, mais nous, nous ne changions pas. Je crois que ça ne lui faisait rien. J'ai même l'impression qu'il tenait à ce qu'il en soit ainsi.

— Nous allons l'enterrer là où se trouvent les quatre autres croix. Je pense qu'il serait d'accord. »

Elle lui effleura le poignet. «J'en suis sûre. »

Des ordres furent donnés. La famille suivit la petite procession. Deux hommes transportaient Hathaway sur un brancard-housse. Ils passèrent devant la petite maison en

AOÛT 2057

Viendront de douces pluies

Dans le salon l'horloge vocale chanta : *Tic-tac, sept heures, debout dormeurs, debout dormeurs, sept heures !* comme si elle craignait que personne ne se lève. La maison matinale était déserte. L'horloge continua à tictaquer et à réitérer ses injonctions dans le vide. *Sept heures douze, à table tous, sept heures douze !*

Dans la cuisine le fourneau spécialisé dans le petit déjeuner émit un sifflement et éjecta de ses chaudes entrailles huit toasts impeccablement grillés, huit œufs au plat, seize tranches de bacon, deux cafés et deux verres de lait frais.

«Nous sommes aujourd'hui le 4 août 2057, récita une deuxième voix au plafond de la cuisine, à Allendale, Californie. » Elle répéta trois fois la date pour en aider la mémorisation. «C'est aujourd'hui l'anniversaire de Mr. Featherstone. C'est aujourd'hui l'anniversaire du mariage de Tilita. Assurance à payer, ainsi que les factures d'eau, de gaz et d'électricité. »

Quelque part dans les murs, des relais s'enclenchaient, des bandes magnétiques défilaient sous des yeux électroniques.

Huit heures une, tic-tac, huit heures une, départ pour l'école, départ pour le travail, vite, vite, huit heures une! Mais nulle porte ne claqua, nul talon de caoutchouc ne

pressa les tapis. Dehors, il pleuvait. La cellule météo de la porte d'entrée chantonnait : «Pluie, pluie, hors d'ici; impers et bottes pour aujourd'hui... » Et la pluie, en écho, de crépiter sur la maison vide.

Dehors, le garage carillonna et releva sa porte pour révéler la voiture qui attendait. Après avoir longtemps patienté, la porte se rabattit.

À huit heures et demie les œufs étaient tout racornis et les toasts durs comme pierre. Un grattoir d'aluminium les expédia dans l'évier ; là, un tourbillon d'eau bouillante les entraîna dans un gosier de métal qui les digéra et les propulsa vers la mer lointaine. La vaisselle sale bascula dans une machine à laver dont elle émergea sèche et étincelante.

Neuf heures et quart, chanta l'horloge vocale, *au ménage sans retard.*

Surgies de leurs tanières dans le mur, de minuscules souris-robots s'élancèrent. Les pièces se mirent à fourmiller de petites bêtes nettoyeuses, tout caoutchouc et métal. Elles se heurtaient aux chaises, faisaient tourner leurs moustaches balais-brosses, pétrissaient les poils des tapis, débusquaient et aspiraient en douceur le moindre grain de poussière. Puis, tels de mystérieux envahisseurs, elles disparurent dans leurs terriers. Leurs yeux roses électroniques s'éteignirent. La maison était propre.

Dix heures. Le soleil perça à travers la pluie. La maison se dressait au milieu d'une cité qui n'était plus que cendres et décombres. C'était la seule maison restée debout. La nuit, la cité en ruine émettait une lueur radioactive visible à des kilomètres à la ronde.

Dix heures et quart. Les arroseurs rotatifs s'épanouirent en gerbes dorées, emplissant la douceur matinale d'une douche de lumière. L'eau cinglait les carreaux, ruisselait sur le flanc ouest de la maison, celui dont la peinture blanche avait cramé pour faire place à une surface uniformément noire. Sauf en cinq endroits. Ici, un reste de peinture dessinait la silhouette d'un homme en train de tondre

À quatre heures, les tables se replièrent comme de grands papillons et réintégrèrent les murs.

Quatre heures trente.

Les murs de la nursery s'illuminèrent.

Des animaux prirent forme : girafes jaunes, lions bleus, antilopes roses, panthères lilas, tous cabriolant dans une matière cristalline. Les murs étaient en verre. Ils donnaient sur un monde aux couleurs de l'imaginaire. Des films invisibles se dévidaient sur des pignons bien huilés, donnant vie aux murs. La moquette de la nursery imitait le friselis d'un champ de céréales. On y voyait courir des scarabées d'aluminium et des criquets de fer et, dans l'immobilité de l'air chaud, des papillons en papier de soie rouge palpitaient au milieu des âcres relents des animaux sauvages ! Il y avait ce bruit évoquant le grouillement doré d'un énorme essaim d'abeilles dans les noires profondeurs d'une soufflerie : le bourdon paresseux d'un lion qui ronronnait. Et il y avait le bruit de galopade de l'okapi et le murmure rafraîchissant d'une pluie tropicale qui crépitait, comme d'autres sabots, sur l'herbe empesée de l'été. Voilà que les murs se transformaient en vastes étendues d'herbe desséchée, en savanes couvrant des kilomètres et des kilomètres, et en un ciel sans fin. Les animaux s'éloignèrent en direction des fourrés d'épineux et des trous d'eau.

C'était l'heure des enfants.

Cinq heures. La baignoire s'emplit d'une eau claire presque bouillante.

Six, sept, huit heures. La vaisselle du dîner escamotée comme par magie, et dans le bureau, *clic.* Du guéridon métallique vis-à-vis de l'âtre où flambait à présent un feu guilleret, un cigare fumant surgit, un centimètre de cendre grise à son extrémité, et attendit.

Neuf heures. Les lits firent chauffer leurs circuits intégrés, car les nuits étaient fraîches.

Neuf heures cinq. Une voix tomba du plafond du bureau.

«Mrs. McClellan, quel poème aimeriez-vous entendre ce soir ? »

La maison resta silencieuse.

La voix dit enfin : «Puisque vous n'exprimez aucune préférence, je choisirai un poème au hasard. » De la musique s'éleva pour accompagner la voix. «Sara Teasdale. Votre auteur préféré, si je me souviens bien...

Viendront de douces pluies et des parfums de terre,
Et des stridulations d'hirondelles dans l'air;

Des grenouilles en voix, la nuit, aux marécages,
Et de blancs trémolos dans les pruniers sauvages ;

Les rouges-gorges dans le feu de leur parure
Siffleront leurs lubies sur un fil de clôture ;

Et nul n'aura eu vent d'une guerre en ce monde
Ni souci que se taise, enfin, sa voix immonde.

Nul ne s'inquiétera, arbre ou oiseau, qu'importe,
Si l'humanité n'est rien plus que lettre morte;

Et le Printemps, à l'aube, en retrouvant ses sens,
Ne remarquera pas, ou si peu, notre absence[1]*. »*

Le feu se consuma dans l'âtre de pierre et le cigare s'effondra en un petit tas de poussière grise dans son cendrier. Les fauteuils vides se faisaient face entre les murs silencieux, tandis que la musique continuait de jouer.

1. Extrait de *Flame and Shadow,* de Sara Teasdale, © 1920, 1948, by The Macmillan Company. *(N.d.T.)*

temps, comme chez un horloger lorsque toutes les pendules se mettent à sonner l'heure avec un léger décalage les unes par rapport aux autres, en une confusion délirante ayant malgré tout son unité. Dans un concert de couinements, quelques dernières souris nettoyeuses se précipitèrent courageusement pour emporter les horribles cendres ! Et une voix, avec un sublime dédain pour la situation, se mit à réciter de la poésie dans le bureau en flammes, jusqu'à ce que toutes les bobines aient brûlé, que tous les fils soient ratatinés et que tous les circuits aient sauté.

Le feu éventra la maison, qui s'effondra dans des tourbillons d'étincelles et de fumée.

Dans la cuisine, un instant avant l'averse de flammes et de poutres, s'imposa la vision du fourneau qui confectionnait des petits déjeuners à un rythme dément, dix douzaines d'œufs, six miches de toasts, vingt douzaines de tranches de bacon, qui, dévorés par le feu, ravivaient l'ardeur du fourneau dans un concert de sifflements hystériques !

L'écroulement. Le grenier s'effondrant dans la cuisine et le salon. Le salon dans la cave, la cave dans les soubassements. Congélateur, fauteuils, bandes magnétiques, circuits, lits, autant de squelettes expédiés pêle-mêle par le fond.

Silence et fumée. Une énorme quantité de fumée.

Une aube timide fit son apparition à l'est. Parmi les ruines seul un pan de mur restait debout. À l'intérieur, une dernière voix répétait, et répétait encore, inlassablement, au moment où le soleil se levait pour briller sur le tas de décombres fumants : «Nous sommes aujourd'hui le 5 août 2057, nous sommes aujourd'hui le 5 août 2057, nous sommes aujourd'hui... »

OCTOBRE 2057

Pique-nique dans un million d'années

D'une certaine façon, l'idée qu'une partie de pêche ferait peut-être plaisir à toute la famille fut émise par maman. Mais ce n'étaient pas les paroles de maman, Timothy le savait. C'étaient celles de papa, que maman avait prononcées à sa place.

Papa fit rouler sous ses pieds un fouillis de cailloux martiens et acquiesça. Aussitôt, ce ne fut que cris et bousculades, et tout ce qui fallait pour camper fut prestement rassemblé et empaqueté. Maman enfila un chemisier et une vareuse, papa bourra fébrilement sa pipe, les yeux fixés sur le ciel de Mars, et les trois garçons s'empilèrent en hurlant dans le bateau à moteur, sans faire attention à papa et maman, sauf Timothy.

Papa appuya sur un bouton. Un bourdonnement s'éleva dans le ciel. L'eau fut agitée de remous, le bateau pointa le nez en avant et toute la famille s'écria : «Hourra ! »

Timothy, assis à l'arrière, ses petits doigts posés sur la main velue de papa, regardait serpenter le canal et s'éloigner les ruines où s'était posée la petite fusée familiale qui leur avait fait faire tout ce chemin depuis la Terre. Il se rappelait la soirée qui avait précédé leur départ, l'agitation et la hâte, la fusée que papa avait trouvée on ne savait trop où ni comment, et la discussion où il avait été question d'aller en vacances sur Mars. C'était bien loin pour des

Ils se rassirent et laissèrent traîner leurs doigts dans l'eau qui se précipitait, fraîche, vive et lisse comme du verre. On n'entendait que le bourdonnement du moteur, le chuintement de l'eau, la dilatation de l'air ensoleillé.

«Quand est-ce qu'on va voir les Martiens? cria Michael.

— Très bientôt, peut-être, répondit papa. Ce soir, si ça se trouve.

— Mais les Martiens sont une race disparue, objecta maman.

— Pas du tout. Je vous en montrerai, promis », déclara papa un instant plus tard.

Timothy fronça les sourcils mais ne dit rien. Tout prenait un tour bizarre à présent. Les vacances, la partie de pêche, les regards qui s'échangeaient.

Les deux autres garçons, leurs petites mains en visière, étaient déjà occupés à inspecter les berges en pierre de deux mètres de haut, guettant les Martiens.

« À quoi ils ressemblent ? demanda Michael.

— Tu les reconnaîtras quand tu les verras. » Papa eut une espèce de petit rire ; Timothy vit sa joue tressaillir.

Maman était douce et mince, ses cheveux dorés enroulés en tresse sur sa tête lui faisaient comme un diadème et ses yeux, de la même couleur que l'eau fraîche et profonde du canal, étaient parcourus d'ombres presque violettes semées de taches d'ambre. On y voyait flotter ses pensées, comme des poissons — tantôt radieuses, tantôt sombres, tantôt rapides, brèves, tantôt lentes et paisibles, et parfois, comme lorsqu'elle levait la tête en direction de la Terre, n'ayant d'autre couleur que celle de leur substrat. Elle était assise à l'avant du bateau, une main posée sur le plat-bord, l'autre au creux de sa culotte de cheval bleu marine, et l'on apercevait un peu de son cou bronzé là où son chemisier s'ouvrait comme une fleur blanche.

Elle gardait les yeux fixés devant elle, mais, n'ayant pas des choses une vision assez nette, elle se retourna vers son

mari et, reflété dans ses yeux, vit ce qui les attendait plus loin ; et comme il ajoutait un peu de lui-même à cette image réfléchie, une ferme détermination, ses traits se détendirent et elle se retourna, rassurée, sachant soudain à quoi s'en tenir.

Timothy regardait lui aussi. Mais il ne voyait que le trait rectiligne du canal qui s'étirait, violet, au milieu d'une large vallée flanquée de collines basses érodées, jusqu'à la ligne d'horizon. Et ce canal interminable traversait des cités qui, secouées, auraient rendu un bruit de grelot, tels des scarabées à l'intérieur d'un crâne vide. Cent ou deux cents cités nourrissant des songes brûlants de jour d'été et des songes frais de nuit d'été...

Ils avaient fait des millions de kilomètres pour cette excursion — cette partie de pêche. Mais la fusée était armée d'un canon. Ils étaient en vacances. Mais pourquoi toutes ces provisions, plus qu'il n'en fallait pour leur durer des années, cachées là-bas à proximité de la fusée ? Les vacances... Sous le couvert des vacances il n'y avait rien de riant, mais on ne savait trop quoi de dur, d'osseux, voire de terrifiant. Timothy n'arrivait pas à soulever le voile, et les deux autres garçons ne s'employaient qu'à avoir respectivement huit et dix ans.

«Toujours pas de Martiens. Zut ! » Robert cala son petit menton pointu sur ses mains et regarda le canal d'un œil noir.

Papa s'était muni d'une radio nucléaire fixée à son poignet. Elle fonctionnait selon un vieux principe : on la tenait contre les os de la tempe, près de l'oreille, et ses vibrations vous chantaient quelque chose ou vous parlaient. À présent papa l'écoutait, son visage pareil à une de ces cités martiennes déchues, effondrées, desséchées, presque mortes.

Puis il la passa à maman pour qu'elle écoute à son tour. Ses lèvres s'entrouvrirent et s'affaissèrent.

— Choisis une ville, mon fils. Une des villes devant lesquelles on passe. N'importe laquelle.

— Très bien, dit Michael. Comment je fais pour choisir?

— Choisis celle que tu préfères. Vous aussi, Robert et Tim. Choisissez la ville qui vous plaît le plus.

— Je veux une ville avec des Martiens dedans, dit Michael.

— Tu l'auras, dit papa. Promis.» Ses paroles s'adressaient aux enfants, mais ses yeux regardaient maman.

Ils passèrent devant six villes en vingt minutes. Papa ne parlait plus des explosions ; il semblait beaucoup plus soucieux de s'amuser avec ses fils, de les rendre heureux, que d'autre chose.

Michael s'emballa pour la première ville qu'ils rencontrèrent, mais elle lui fut refusée parce que tout le monde se méfiait des jugements trop hâtifs. La deuxième ville ne plut à personne. C'était une colonie terrienne, bâtie en bois et tombant déjà en décrépitude. Timothy apprécia la troisième ville parce qu'elle était grande. La quatrième et la cinquième étaient trop petites et la sixième fut acclamée par tout le monde, y compris maman, qui se joignit aux « Super ! », « Mince ! » et autres « Vise-moi ça ! ».

Il y avait là cinquante ou soixante vastes structures toujours debout, des rues ensablées mais pavées, et l'on apercevait deux ou trois vieilles fontaines centrifuges dont les pulsations continuaient de rafraîchir les esplanades. C'était l'unique signe de vie : l'eau jaillissant dans le soleil déclinant.

«C'est la ville qu'il nous faut», déclara tout le monde.

Papa accosta et sauta sur le quai. « Nous y sommes, dit-il. C'est à nous. À partir de maintenant, c'est ici chez nous !

— À partir de maintenant?» Michael n'en revenait pas. Il se mit debout, regarda, puis se retourna pour plis-

ser les yeux en direction de l'endroit où se dressait naguère la fusée. « Et la fusée ? Et le Minnesota ?

— Tiens », dit papa. Il appliqua la petite radio sur la tête blonde de Michael. «Écoute.»

Michael écouta. « Rien, dit-il.

— C'est ça. Rien. Plus rien du tout. Plus de Minneapolis, plus de fusées, plus de Terre. »

Michael rumina la révélation fatale et se mit à sangloter doucement.

« Attends un peu, fit aussitôt papa. Je te donne bien plus en échange, Mike !

— Quoi?» Michael retint ses larmes, intrigué, mais prêt à recommencer au cas où la nouvelle révélation de papa serait aussi déconcertante que la précédente.

« Je te donne cette ville, Mike. Elle est à toi.

— À moi ?

— À toi, à Robert et à Timothy, à tous les trois. Elle vous appartient. »

Timothy bondit hors du bateau. « Regardez, les gars, tout ça pour *nous !* Tout *ça !* » Il entrait dans le jeu de papa, il le jouait à fond et il le jouait bien. Plus tard, quand tout serait fini, quand les choses se seraient tassées, il pourrait se laisser aller et pleurer dix minutes. Mais pour l'instant, c'était encore un jeu, une excursion en famille, et il fallait que les gamins continuent de s'amuser.

Mike sauta à terre avec Robert. Puis ils aidèrent maman.

«Attention à votre petite sœur», fit papa, et personne, sur le moment, ne comprit ce qu'il voulait dire.

Ils s'enfoncèrent en hâte dans la grande cité en pierre rose — n'échangeant que des murmures, car les cités mortes ont une façon à elles de vous faire baisser la voix — et contemplèrent le coucher du soleil.

«Dans quatre ou cinq jours, dit tranquillement papa, je retournerai là où était la fusée pour récupérer les provisions cachées dans les ruines et les transporter ici ; et je

«Je brûle un mode d'existence, tout comme ce mode d'existence est en train de brûler sur la Terre en ce moment même. Pardonnez-moi si je parle comme un homme politique. Après tout, je suis un ancien gouverneur d'État, honnête de surcroît, ce pour quoi on m'en a voulu. La vie sur Terre n'a jamais pris le temps de donner quoi que ce soit de bon. La science est allée trop loin et trop vite pour nous, et les gens se sont retrouvés perdus dans une jungle mécanique, comme les enfants qui font tout un plat des jolies choses, gadgets, hélicoptères, fusées; ils ont mis l'accent sur les fausses valeurs, sur les machines plutôt que sur la façon de les utiliser. Les guerres sont devenues de plus en plus dévastatrices et ont fini par tuer la Terre. C'est ce que signifie le silence de la radio. C'est ce que nous avons fui.

« On a eu de la chance. Il ne reste plus de fusées. Il est temps que vous sachiez que ceci n'est pas une partie de pêche. J'ai tardé à vous le dire. La Terre n'existe plus. Il n'y aura plus de voyages interplanétaires pendant des siècles, c'en est peut-être fini à jamais. Mais ce mode de vie s'est révélé une faillite et s'est étranglé de ses propres mains. Vous êtes jeunes. Je vous répéterai ça tous les jours jusqu'à ce que ça rentre. »

Il s'arrêta pour jeter d'autres papiers dans le feu.

«À présent, nous sommes seuls. Nous et une poignée d'autres personnes qui arriveront dans quelques jours. Assez pour recommencer. Assez pour tourner le dos à tout ça, là-bas, sur la Terre, et repartir sur de nouvelles bases... »

Le feu s'anima pour souligner ses paroles. Tous les papiers, sauf un, étaient désormais consumés. Toutes les lois et les croyances de la Terre n'étaient plus qu'un petit amas de cendres brûlantes qu'un souffle de vent ne tarderait pas à emporter.

Timothy regarda le dernier papier que papa jeta dans le feu. C'était une carte du Monde. Elle se tordit, se recro-

que villa sous les flammes, et *pffft,* s'évanouit comme un papillon noir. Timothy détourna la tête.

«Maintenant, je vais vous montrer les Martiens, dit papa. Venez tous. Toi aussi, Alice. » Il lui prit la main.

Michael pleurait à chaudes larmes. Papa le prit dans ses bras et ils se mirent en route au milieu des ruines pour se diriger vers le canal.

Le canal. Où, le lendemain ou le surlendemain, leurs futures femmes, pour l'instant des fillettes rieuses, arriveraient en bateau avec père et mère.

La nuit les enveloppait. Des étoiles brillaient, mais Timothy ne parvint pas à trouver la Terre. Elle était déjà couchée. Cela donnait à réfléchir.

Sur leur passage, un oiseau de nuit lança son cri parmi les ruines. «Votre mère et moi essaierons de vous apprendre, dit papa. Peut-être échouerons-nous. J'espère que non. Nous avons vu beaucoup de choses et en avons tiré les enseignements. Nous avons décidé de ce voyage il y a des années, avant votre naissance. Même s'il n'y avait pas eu de guerre, je crois que nous serions venus sur Mars pour y vivre selon nos principes. Il aurait fallu un siècle de plus avant que Mars ne soit vraiment empoisonné par la civilisation terrienne. Maintenant, bien sûr... »

Ils atteignirent le canal. Long trait rectiligne dispensateur de fraîcheur, il miroitait dans la nuit.

«J'ai toujours voulu voir un Martien, dit Michael. Où ils sont, p'pa? Tu avais promis.

— Les voilà», dit papa. Il hissa Michael sur son épaule et pointa un doigt vers le bas.

Les Martiens étaient là. Timothy se mit à frissonner.

Les Martiens étaient là — dans le canal — réfléchis dans l'eau. Timothy, Michael, Robert, papa et maman.

Les Martiens leur retournèrent leurs regards durant un long, long moment de silence dans les rides de l'eau..,